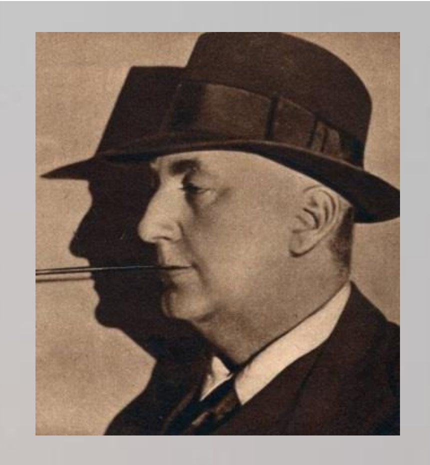
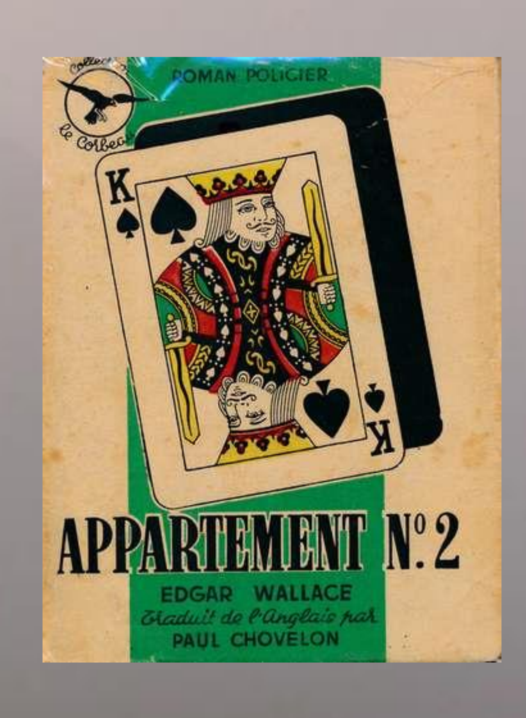
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Edgar Wallace

APPARTEMENT N°2



Traduction : Paul Chovelon

1924 (1931)

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

Un coup de feu dans la nuit

Un coup de feu sec claqua soudain, faisant tressaillir le capitaine Hurley Brown.

Il n'eut pas besoin de rechercher d'où venait le bruit pour se diriger vers la porte de Reggie Weldrake. Il avait bien tenté d'arrêter le jeune homme à l'air égaré qui venait de le frôler en passant, mais celui-ci lui avait échappé, était entré dans sa chambre dont il avait violemment refermé la porte, tournant la clé dans la serrure.

Hurley Brown avait déjà noté cette même expression sur le visage d'un autre homme, et cet homme-là, lui aussi – précisément un jeune officier plein d'avenir comme Reggie Weldrake – revenait d'une entrevue, la dernière après plusieurs autres, avec Emil Louba. Cette fois-là également un coup de feu avait été la conclusion de cette entrevue.

C'est tandis qu'il réfléchissait, mal à l'aise, fumant cigarette sur cigarette, incapable de se diriger vers sa propre chambre avec, devant les yeux le souvenir de ce visage défait, se demandant s'il devait insister pour que le jeune homme lui ouvrît la porte, que le coup de feu déchira le silence et lui fit monter précipitamment la demi-douzaine de marches conduisant à la porte que le jeune homme avait refermée sur lui.

Ses coups bruyants et ses appels demeurèrent sans réponse. Il attendit à peine et, mettant l'épaule contre la porte, il essayait de l'enfoncer en forçant la serrure, quand Mc Elvie, l'ordonnance de Weldrake et un ou deux autres officiers et domestiques arrivèrent à la hâte. Leurs efforts conjugués firent sauter la serrure et les précipitèrent dans la chambre où ils reprirent leur équilibre, en titubant.

Ce n'était plus la peine de relever Reggie Weldrake. Ils virent d'un seul coup d'œil qu'il était mort. La chambre était encore pleine d'une odeur âcre, ses doigts rigides se crispaient sur son revolver d'ordonnance.

Brown fut le premier à briser le silence « Ce maudit Louba ! » murmura-t-il, et plus d'un de ses compagnons jura entre ses dents.

— Si quelqu'un le tuait, Malte serait sérieusement nettoyée, déclara Mc Elvie avec colère. Tous approuvèrent de la tête.

Que Louba fut la cause du drame, cela était accepté sans discussion. Ce n'était pas la première fois.

Hurley Brown haïssait Louba. Il avait vu trop d'hommes perdus par lui et ceux de son espèce. Il avait décidé de le chasser de Malte et pris déjà des mesures pour attirer l'attention des autorités militaires sur la mauvaise influence que son établissement exerçait sur les hommes en garnison dans l'île.

Il avait vu le désastre vers lequel courait Reggie Weldrake, il avait essayé de gagner sa confiance, de l'avertir, mais le jeune homme était trop profondément engagé pour en sortir par lui-même.

Voyant qu'il n'y avait plus rien à faire, ils laissèrent à sa solitude le corps immobile ; Brown se sépara de ses compagnons et se dirigea à grands pas vers la maison de Louba.

Comme il entrait dans le cabaret, qui était un masque pompeux pour l'autre – et plus importante – partie de l'établissement, il remarqua que quelque chose d'insolite s'y passait.

La musique avait cessé et la conversation générale s'était tue. On négligeait les verres et toutes les têtes étaient tournées dans la même direction. Autant que Hurley Brown pût en juger, il semblait y avoir une altercation entre un client et l'une des actrices, une danseuse ou chanteuse en jupe courte qui avait encore un pied sur la scène, à l'autre bout de la salle. L'homme auquel elle faisait face était grassouillet et parlait avec volubilité, il avait des yeux noirs, un visage plein et coloré, et portait un habit de coupe excentrique.

Comme Brown se dirigeait vers le couloir menant aux salles de jeux, les rideaux furent tirés pour permettre le passage d'Emil Louba, suivi d'un jeune homme à faciès de belette qui reprit immédiatement sa place dans le maigre orchestre dont la scène était flanquée.

— Je suis heureux que ton type soit allé te chercher ! cria le perturbateur. Ça m'épargne le soin de te trouver.

— Ah, Da Costa ! Mon ami Da Costa ! remarqua Louba avec une ronronnante suavité.

— Ton ami ! C'est ta ruine que je serai, rugit Da Costa, s'approchant de lui. Il était petit à côté du grand Louba aux larges épaules, et fut pris d'un nouvel accès de rage quand l'autre baissa les yeux sur lui, souriant sous sa forte mous-

tache noire. « Tu as encore fait le même coup ! Quand seras-tu content ? Crois-tu que je vais te laisser me barrer la route partout où je me trouve ? ».

— Tout est permis en amour et en affaires, my dear Da Costa. Tu sais sûrement cela ! Nous pouvons être des concurrents commerciaux et cependant demeurer les meilleurs amis du monde. Mais nous interrompons le spectacle.

Il prit le bras de Da Costa d'une poigne qui était sauvage, malgré le sourire demeuré sur ses traits, et essaya de l'entraîner là où la foule curieuse ne pourrait le voir ni l'entendre.

— J'entends l'interrompre, ton spectacle ! cria Da Costa en se dégageant vivement. Cette femme est liée par contrat avec moi. Je la paie le triple de ce qu'elle vaut. C'est moi qui l'ai formée. Elle me doit tout.

— C'est faux ! glapit la femme. Je suis parfaitement libre d'aller où il me plaît, et…

— Et la dame préfère Malte à Tripoli ! termina Louba. C'est tout ce qu'il y a à dire.

— Ce n'est pas du tout ce qui s'est passé ! Chaque fois que je suis dans un bon coin, tu viens et tu t'installes en rival, ou tu m'enlèves mes artistes, ou…

— Ou, en d'autres termes, je prouve que je suis le meilleur des deux, conclut Louba. Les affaires sont un très beau jeu, Da Costa, quand on sait y jouer. Allons, laissons ces braves gens se divertir.

Ses doigts s'enfoncèrent dans le bras potelé de Da Costa et il le poussa vers le hall.

— Ingrate, coquine, tu reviendras à Tripoli, ou tu paieras pour rupture de contrat et tout le temps que je t'ai gardée et entraînée avant que tu n'aies pu gagner un penny, menaça Da Costa, arrachant son bras à l'étreinte de Louba et bondissant vers la femme en brandissant le poing sous son visage.

Elle ne demeura pas en reste de menaces, criant et gesticulant, le défiant en une demi-douzaine de langues, avant que Louba ne s'interposât entre eux.

— En scène et enchaînez, commanda-t-il, la prenant par les épaules et la poussant sur le plateau.

Il fit un signe aux musiciens et à deux serveurs. Comme s'il n'y avait eu aucune interruption, la femme et l'orchestre continuèrent leur numéro. Avec un sourire épanoui sur sa figure d'entraîneuse, elle procédait par bonds et œillades généreusement prodigués. Les garçons saisirent Da Costa, lui firent parcourir à la hâte toute la longueur de la salle et le poussèrent dehors, où ils durent lutter quelques minutes pour l'empêcher de rentrer.

Louba s'inclina devant l'assistance, ses cheveux souples et noirs brillant sous l'éclat des lampes.

— Mille pardons, s'excusa-t-il. On ne peut pas posséder le meilleur établissement du genre et demeurer sans rivaux !

Il allait se retirer par le même chemin qu'il avait pris pour venir, quand Hurley Brown s'approcha de lui.

— Ni sans rétribution, ajouta Brown.

— Tiens ! Captain Hurley Brown ! Louba s'inclina avec une exagération moqueuse. C'est très aimable à vous d'être venu, Capitaine. Ce n'est pas souvent que j'ai le plaisir de

vous voir ici, quoique… votre jeune ami, le lieutenant Weldrake soit un habitué.

— Il ne le sera plus à l'avenir.

— Non ? Louba rit doucement. Well, nous verrons ! Je crois que vous avez essayé de l'éloigner d'ici auparavant, mais… si je ne m'abuse, sans grand succès, n'est-ce pas ?

— Je réussirai cette fois-ci, je vous le promets.

— Vraiment ? Bien… Il haussa les épaules. Aussi longtemps qu'il se conduira en gentleman avant de partir, je n'aurai pas à me plaindre. Il nous quitte ?

— Il nous a déjà quittés. Et vous nous quitterez bientôt. Vous nous quitterez bientôt, Louba, dussé-je vous attacher une brique autour du cou et vous précipiter au milieu de la mer.

— Que voulez-vous insinuer en disant qu'il nous a quittés ? Il n'a pas encore réglé ses obligations envers moi. Il n'y a guère plus d'une heure que j'ai dû lui rappeler toutes ces histoires d'honneur, d'officiers et de gentlemen britanniques.

— Louba, dit Hurley Brown à voix basse, je ne sais vraiment pas ce qui me retient de lever la main sur vous !

— Peut-être est-ce parce que vous savez que je vous jetterais dehors si vous leviez un doigt sur moi, cher ami.

— Espèce de !… Son bras fut saisi au moment où il le levait.

— Non, vous ne gagnerez rien par la violence, dit Louba. Et ce serait très inconvenant, n'est-ce pas ? Dites-moi ce que vous entendez en disant que le jeune homme est parti.

— Il vient d'être assassiné.

— Assassiné ? Par qui ?

— Par vous, Louba.

— Oh, oh, je vois, dit Louba après un moment. C'est ainsi. Et alors, que désirez-vous ici ?

— Seulement vous dire que si vous n'êtes pas chassé de Malte par les autorités, je vous en chasserai à coups de botte comme je vous chasserai de tout endroit où je vous trouverai. Nous nous sommes rencontrés ailleurs, Louba, et je constate que plus vous vieillissez, plus vous vous avilissez.

— Quelle sottise ! Vous voulez dire que plus je vis, plus je rencontre d'imbéciles, naturellement. Quant à vos autorités, elles auront ça ! Il fit claquer ses doigts. Je ne saurais être tenu pour responsable de chaque jeune idiot qui est incapable de prendre soin de lui-même. Si vous avez des coups de pied à donner, allez et adressez-vous à eux. Je vous assure que c'est un très bon sport, Captain Brown. Je l'ai essayé, ricana-t-il.

— Un jour, dit Hurley Brown, vous l'essaierez une fois de trop.

Un sourire railleur tordit les traits crapuleux de Louba.

— Si c'est une menace, répliqua-t-il, elle me fait rire. Je suis Emil Louba. Je vais mon chemin, foulant aux pieds ou évitant ce qui est sur ma route. C'est aux autres à s'écarter si je piétine ou si je passe ; mais je ne dévie point pour cela !

Avec une sourde imprécation, Hurley Brown s'éloigna rapidement et traversa à grandes enjambées la foule qui

maintenant applaudissait bruyamment la danseuse essoufflée et souriante.

Il savait, avant de venir, que sa visite serait inutile, l'indignation seule l'avait amené. Il était outrageant de penser que Reggie Weldrake était étendu, silencieux, sur son lit étroit pendant qu'Emil Louba poursuivait en toute sécurité son impudente carrière.

Il fit un bond de côté au moment où une voix forte tonnait à ses oreilles à travers la rue étroite :

— Je te ferai payer pourtant ! Je te ferai payer même si je dois attendre vingt ans !

C'était Da Costa, brandissant le poing dans la direction de la maison de Louba, échevelé et encore haletant des effets de la rage et de sa lutte avec les deux serveurs.

CHAPITRE II

Le petit homme qui provoqua une rixe

Ce ne fut pas une tâche agréable que d'accueillir le père de Reggie Weldrake, à son arrivée à Malte.

Le défunt avait été populaire à la fois chez les hommes et chez les officiers, ses compagnons, et l'on ressentit quelque satisfaction lorsqu'on apprit que son père était attendu. Mc Elvie exprima le souhait général lorsqu'il dit espérer que Mr Weldrake senior était un gaillard habile de ses poings, qui venait avec l'intention précise de rencontrer Emil Louba.

— Il n'y a aucune autre raison qui l'ait fait venir, avait-il observé plein d'espoir. Il ne porte pas d'uniforme, et il peut joliment bien servir à Louba ce qu'il mérite !

Cependant, la mission de le saluer à son arrivée et de lui fournir des détails sur la mort de son fils n'était pas précisément convoitée, et Hurley Brown s'en chargea avec quelque appréhension.

Il cherchait un homme de haute stature, résolu, une plus ancienne et plus solide édition de Reggie Weldrake, et fut surpris quand ses yeux tombèrent sur la petite silhouette ratatinée de Mr Weldrake.

Si l'indignation générale avait régné auparavant, elle fut avivée par le pathétique petit homme sur qui le coup était

tombé. Il était visible que son garçon avait été son univers, sa mort un choc dévastateur.

Il n'exprima aucune plainte, ne rechercha aucune sympathie : sa reconnaissance pour l'amabilité qu'on lui montrait était émouvante, et il s'intéressait vivement à toute anecdote, même triviale, de quiconque lui parlant de son fils. Il s'assit dans la petite chambre de l'officier, seul pendant des heures, touchant les objets qui lui avaient appartenu, lisant ses dernières notes. Et chaque jour, on put voir cette petite silhouette solitaire se pencher sur la tombe de son fils.

La sympathie que l'on témoignait à Reggie Weldrake fut reportée sur son père, et la seule vue du petit homme désespéré agit comme un excitant sur la rage qui brûlait contre Louba.

Ce fut Da Costa qui remua la braise et en fit jaillir la flamme.

Rencontrant Weldrake un soir, errant sans but selon sa manière, il l'arrêta et lui montra du doigt la maison de Louba.

— C'est là que votre fils a reçu son coup mortel, dit-il. C'est là qu'Emil Louba s'enrichit en ruinant les autres et en les acculant au suicide.

La maigre figure de Weldrake se tourna dans la direction des lumières rouges qui illuminaient l'extérieur du bâtiment et il approuva lentement de la tête.

Da Costa avait semé le grain et il ne fut pas surpris de voir Weldrake continuer rapidement et nerveusement sa promenade en se dirigeant tout droit vers l'établissement de

Louba. Il était allé dans tous les lieux que son fils avait fréquentés, excepté en cet endroit.

Da Costa savait l'accueil que lui réserverait Louba, et il courut vers la caserne.

— Votre petit homme est allé chez Louba ! Vraisemblablement Louba va le faire monter sur scène et le faire danser !

C'était assez.

Les soldats le dépassèrent, mais il arriva à temps pour voir sortir Weldrake avec une coupure au visage, apparemment aveuglé et agité.

À l'intérieur régnait un vacarme infernal. L'orchestre, jouait sauvagement dans l'intention d'étouffer le désordre. Des gens étaient debout sur les tables, d'autres protestaient à tue-tête, tandis qu'au centre, des serveurs et une girl essayaient de contenir des soldats excités et furieux.

— Nous voulons voir Louba ! était la clameur générale.

— Louba n'y est pour rien, cria la girl. Il ne l'a même pas vu. Il a fait dire qu'il ne voulait pas le voir. Il était occupé.

— Oui, occupé à faire tourner la roulette en haut, et à ruiner le plus de clients qu'il peut !

— Il a donné l'ordre qu'on le jette dehors !

— Non ! C'était le petit homme qui ne comprenait pas et ne voulait pas partir.

— Nous l'avons fait gentiment sortir la première fois.

— Il voulait revenir.

— Où est Louba ?

La discussion atteignait son point critique quand Louba apparut.

— Vraiment, messieurs, vraiment ! Ses manières cauteleuses eurent pour effet de verser de l'huile sur le feu. D'autres soldats se pressaient dans le cabaret. Da Costa, sautillant pour y mieux voir, avait manqué le début de l'affaire, il savait seulement que ses espérances allaient se réaliser. Louba n'entendait pas être intimidé, et ne cachait pas son ironie. Ce fut quand il dit d'une voix traînante qu'on faisait grand bruit pour un jeune idiot dégénéré qui n'avait même pas assez de conscience pour payer ses dettes d'honneur, que le premier coup fut lancé. Louba le rendit instantanément. Ses hommes bondirent dans la mêlée ils furent chaudement accueillis par les soldats.

— Nous démolirons tout dans la boîte !

La menace fut reprise dans l'enthousiasme et scellée par un bruit étourdissant, une bouteille de vin étant venue s'écraser contre une large glace. Toute bouteille à portée de la main fut hâtivement saisie à défaut de meilleur projectile, et chaque miroir du fastueux établissement disparut dans un assourdissant bris de verre.

Les femmes criaient et s'enfuyaient, quelques-uns de leurs cavaliers les imitant.

Venant de la rue, des hommes entrèrent à la hâte, ajoutant à la confusion.

— En haut, les gars, et balancez tout son attirail par la fenêtre !

En haut, les joueurs s'opposèrent à cette invasion de démolisseurs, ne sachant quelle en était la cause, et le tumulte ne fit que croître.

Da Costa, tout réjoui, bondit sur la scène et gagna la petite loge des artistes par derrière. Elle était déserte. Des bougies, utilisées pour chauffer les maquillages, se trouvaient sur un banc très élevé qui servait de coiffeuse. Des robes de tissus légers étaient accrochées aux murs, le miroir était drapé de mousseline. Da Costa eut tôt fait d'y mettre le feu.

Entrant de nouveau dans le hall qui était maintenant désert, à l'exception de la foule qui se pressait et se bousculait à la porte ouvrant sur les escaliers, s'efforçant de rejoindre ceux d'en haut, ou essayant de comprendre ce dont il s'agissait, il lança une poignée d'allumettes enflammées sur le sol. L'alcool répandu en flaques au milieu des bouteilles brisées qui l'avaient contenu, embrasa le tapis qui en était imbibé.

Les flammes coururent le long du groupe et grimpèrent vers les décors inflammables suspendus au plafond, avant qu'un cri aigu n'attirât l'attention sur elles.

Personne n'essaya de les étouffer ce fut un sauve-qui-peut général.

Da Costa fut un des premiers à atteindre la rue et à se porter à l'écart en toute sûreté. De là, il observa le bleu foncé du ciel prendre une lueur sinistre et graduellement s'éclairer en une large tache rose qui changeait de ton, tour à tour sombre et claire, tandis qu'on commençait d'apercevoir les flammes de l'immeuble en feu.

Il n'était pas tard et des gens pressés le dépassèrent, s'enquérant de ce qui brûlait. Les officiers et la Military Po-

lice descendaient à la hâte, envoyés pour rétablir l'ordre dès la nouvelle de la bagarre.

Hurley Brown accourut, le visage anxieux. Que Louba ait sa maison pillée et incendiée était une chose, mais que les soldats en subissent les conséquences en était une autre.

Da Costa, en quête de quelqu'un avec qui se réjouir, se dirigea sur Weldrake, dès qu'il aperçut sa menue silhouette.

— C'est chez Louba, annonça-t-il, exultant. C'est la maison de Louba qui brûle !

Le ciel s'éclaira d'une lueur cramoisie qui brilla et s'étendit sous la brise : les immeubles environnants ressortirent distinctement dans toute leur beauté.

Comme la lueur s'assombrissait, cachée par un écran de fumée noire, Hurley Brown revint et s'arrêta à côté de Weldrake. Seul Da Costa parlait.

Les hommes retournaient aux casernes et Louba, sans veston – il l'avait ôté pour s'en envelopper le visage alors qu'il se frayait un passage jusqu'à la rue – se dirigea vers eux à grands pas avec un air menaçant.

— On me paiera tout cela, Captain Hurley Brown ! s'exclama-t-il. Nous verrons bien ce qu'en diront ces autorités militaires dont vous parliez !

— Si tu as quelque bon sens, Louba, tu partiras et n'en parleras plus, suggéra Da Costa. Si tu commences à leur poser des questions, ils t'en poseront à leur tour et beaucoup plus que tu n'aimerais.

— Comment, toi ? Tu y as mis la main, Da Costa ! Je le sais : Eulalia t'a vu là-bas.

— Veut-elle retourner avec moi à Tripoli ?

— Peut-être et moi aussi ! Écoute bien : Je t'ai chassé de Port-Saïd et je te chasserai de Tripoli, tu entends !

— Tu me menaces, Louba ? Tu trouveras à qui parler. Tu m'as causé des torts dans le passé, mais je te le ferai regretter, cria avec truculence Da Costa, triomphant.

— Je ne regrette jamais rien, répliqua insolemment Louba, et il se détourna de lui. Si vous croyez que cela va me faire quitter Malte, Captain Hurley Brown, vous pourrez vous rendre compte de votre erreur.

— Je n'avais pas besoin de ça, Louba. J'ai dit que vous partirez, et vous partirez, dit Brown. Ce qui s'est passé ce soir ne fait qu'ajouter au mal que vous avez commis. Les hommes impliqués dans cette affaire ne sont que quelques-uns de plus augmentant le nombre de ceux qui ont eu à souffrir par vous.

— Et je veillerai à ce qu'ils souffrent, murmura Louba entre ses dents ; je leur ferai regretter d'avoir osé me toucher.

— La seule chose qu'ils aient à regretter, lança Da Costa, c'est que tu n'aies pas été brûlé avec ta maison. Louba tourna vers lui son regard sombre.

— Très bien, très bien, dit-il. Le temps est avec moi.

— Le temps et Némésis, ajouta Hurley Brown.

— Le temps et moi, cria Da Costa.

— Je vous prends, railla Louba, je vous prends tous les deux, et encore autant qu'il te plaira d'en amener.

Weldrake qui était resté silencieux, ne perdant pas un détail de la scène, observa l'air de défi de Louba, puis les deux êtres qui le haïssaient le plus : le capitaine Hurley Brown, farouche, la bouche dure, et Da Costa qu'agitait une passion non contenue.

Weldrake disparut silencieusement.

Une heure après, alors que Hurley Brown le cherchait anxieusement, il était agenouillé dans l'obscurité sur la tombe de son fils.

— C'est bien, Reggie, murmura-t-il comme pour le rassurer. Tu seras vengé ; j'y veillerai. Je n'oublierai jamais ; je ne retournerai pas à la maison tant qu'il n'aura pas payé… Je sais que tout sera dans l'ordre… Tu seras vengé, Reggie.

CHAPITRE III

La femme qui s'enfuit

Le salon ressemblait peu à celui d'un appartement du West-End de Londres.

Des tapisseries orientales et des soieries brodées blasonnées de toutes les teintes, étaient dispersées ça et là, au milieu d'une profusion de coussins exotiques. Près d'un large canapé se trouvait un houka en or dont la fumée bleue se mêlait à celle de la cigarette parfumée que tenait élégamment entre ses doigts une jeune fille, renversée sur des coussins et les pieds sur un tabouret sculpté.

Une odeur pénétrante s'échappait d'un brûle-parfum de forme élancée ; seule était éclairée une lanterne de bronze sculptée de sujets grotesques, suspendue par des chaînes et d'où tombait une pâle lumière verdâtre qui faisait briller les cheveux de jais de l'homme assis près du houka. Ses vêtements d'Européen étaient recouverts d'une robe brodée, et pour la jeune fille dont les rêves d'Orient étaient réalisés par ce décor étrange, la lumière pleine de mystère, l'odeur de la fumée et des parfums, il devenait une silhouette de légende. Son anglais imparfait était, en lui-même un charme de plus.

— Mais vous paraissez connaître déjà beaucoup de choses du Caire, remarqua-t-il.

— Non. Seulement le peu que m'en a dit Jimmy. Il me racontait des choses si intéressantes autrefois.

— Et ce n'est plus intéressant ? demanda Louba.

Elle fit une légère moue : — Bientôt, il parla davantage de crime et de police que du Caire ou de Bagdad. Ne parlons plus de lui. Ici, je veux oublier que je suis en Angleterre, je veux oublier la banalité des lieux et la monotonie des gens et vivre un magnifique rêve.

— Vous êtes très gentille de me dire que je crée pour vous de magnifiques rêves. Ne regrettez-vous pas nos rendez-vous maintenant ? N'êtes-vous pas gênée par les petits inconvénients qu'ils entraînent.

— Peu importe, du moment que je m'évade pour une heure dans un monde merveilleux et nouveau.

— Mais il est grand dommage que vous dussiez vous évader, observa-t-il. Ne serait-ce pas plus beau si vous viviez toujours dans ce monde. Si votre Orient n'était pas évoqué par quelques sculptures et quelques objets orientaux, enfermés entre quatre murs, mais si au contraire vous pénétriez dans son cœur même, baignée dans l'âme de ses mystères séculaires…

— Oh, je vous en prie. Vous me rendez si envieuse et si malheureuse, parce que je ne le verrai jamais alors que je le désire plus que tout au monde.

— Et pourquoi pas, Kate ? Ce ne sont que les chaînes de cette société stupide et que vous n'aimez pas qui vous retiennent. Si seulement…

— Qui est là ? dit-elle tout à coup. Ses lèvres s'entr'ouvrirent comme par crainte et elle éloigna sa cigarette à bout de bras, prête à la jeter rapidement.

La sonnerie électrique lui fit tourner la tête.

— Je n'attends personne, dit-il, Miller ira voir.

Peu après, Miller, son domestique, ouvrait la porte à deux visiteurs qu'il n'osa pas prendre sur lui de renvoyer. Il les pria d'attendre pendant qu'il portait leurs cartes.

— Qui est-ce ? demanda Louba, comme le domestique frappait à la porte. La jeune fille se leva affolée quand elle entendit les noms.

— Papa ! Vite, faites-moi sortir ! Par où puis-je passer ?

Tremblante, elle enfila son manteau à la hâte et mit son chapeau.

— Vous ne pouvez pas passer par l'escalier de service. Il n'y a que la fenêtre. Peut-être ferai-je mieux de ne pas les recevoir, dit Louba.

— Non il faut les recevoir ; ils pourraient soupçonner quelque chose. Comment puis-je sortir par la fenêtre ?

— En descendant l'échelle de secours. Je tiendrai l'échelle mais quand vous arriverez en bas, la sonnerie d'alarme se déclenchera. Vous devrez passer rapidement par derrière avant que quelqu'un ne vous voit. N'ayez pas peur, tout se passera bien.

Il avait tourné la poignée de la fenêtre et faisait des efforts pour la soulever, mais elle résistait à toutes ses tentatives. Il se dirigea vers la porte derrière laquelle attendait Miller.

— Qu'y a-t-il avec cette maudite fenêtre, Miller ? cria-t-il.

— Les vis, Monsieur, les vis qui sont au bas !

Louba fit donner la lumière et retourna à la fenêtre où la jeune fille essayait vainement de desserrer les petites vis en sanglotant.

— Il ne peut pas se douter que c'est vous, dit Louba ; il essaya de nouveau de dévisser la fenêtre mais ne réussit qu'à s'écorcher les doigts et laissa échapper un juron : Je ferais mieux de leur dire de revenir un autre jour.

— Non, non ! La peur s'était emparée de la jeune fille ; il nous a déjà vus échanger quelques mots. Je crains qu'il ne devine… Il faut que je parte, dussions-nous briser la fenêtre !

Enfin les vis cédèrent et la fenêtre fut ouverte avec force : sans mot d'adieu, mue par le seul désir de s'échapper, elle se glissa dehors et descendit l'échelle de secours, sauta les derniers échelons, en proie à une véritable panique, quand la sonnerie d'alarme contre les voleurs se mit à retentir bruyamment, et elle s'enfuit dans le brouillard et l'obscurité.

— Faites entrer ! dit Louba à Miller en ouvrant la porte.

Hâtivement, il ramassa quelques tapisseries et quelques coussins, les lança dans sa chambre dont il ferma la porte avec violence et enroula un mouchoir autour de son doigt écorché avant d'aller au devant de ses visiteurs.

— Pardonnez-moi, je vous prie, de vous avoir fait attendre, chers amis, s'excusa-t-il. Je m'étais endormi et me trouvais loin dans le royaume des rêves ; mais vous m'avez très agréablement réveillé.

Ses visiteurs en doutèrent et malgré ses dires, ils avaient conscience d'être arrivés en intrus, aussi étaient-ils pressés de prendre congé.

Un instant après, ils se levèrent et Louba les accompagna lui-même à la porte, en continuant de parler avec vivacité et en exprimant ses regrets de n'avoir pu les persuader de demeurer plus longtemps.

Quand la porte fut fermée, l'expression d'obséquiosité qui se peignait sur son visage disparut pour faire place à un farouche froncement de sourcils.

— Miller !

— Oui, Monsieur, répondit le domestique, accourant à cet appel péremptoire.

— D'où vient que cette fenêtre soit collée comme si elle ne devait plus être ouverte de l'éternité. Je me suis cassé les ongles et écorché la peau en essayant de l'ouvrir. Pourquoi était-elle vissée ?

— Il y a toujours eu des vis, Monsieur, pendant la nuit. Avec l'échelle de secours, c'est plus sûr.

— Avez-vous besoin de les forcer de telle manière qu'il me faille ébranler toute la maison pour les desserrer ? demanda Louba, toujours visiblement agité et courroucé par le contre-temps.

— Je les ai serrées comme les autres soirs, Monsieur, particulièrement les nuits brumeuses. Vous serez content de ces vis quelque jour, ajouta-t-il avec un sourire ; mais s'il espérait ainsi dissiper la mauvaise humeur de son maître, sa tentative échoua platement.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, Monsieur, reprit le domestique innocemment, si ce n'est qu'elles empêchent les voleurs d'entrer, n'est-il point vrai ?

Louba murmura quelques mots d'impatience et retourna dans le salon en désordre.

Il jeta un coup d'œil à la fenêtre et regarda dehors jusqu'à ce qu'il aperçut la forme estompée de l'échelle de secours. Il serait certainement facile pour n'importe qui de monter par là s'il n'y avait pas le signal d'alarme.

Il tira les rideaux et retourna au milieu de la pièce où il demeura debout un moment en se mordillant un doigt.

C'était un homme que l'on haïssait. Il y avait des gens…

Bah !

Il haussa dédaigneusement les épaules.

Qui oserait toucher à Louba ?

CHAPITRE IV

Le rêve réalisé

Peu de jours après son escapade de l'appartement de Louba, la même jeune fille causait à voix basse avec un homme en blouse blanche. Il tenait dans ses doigts une éprouvette, et par les carreaux colorés de la fenêtre, le soleil barrait d'un mince rayon pourpre son visage grossier et peu engageant.

Il gardait les yeux fixés sur le tube à essai comme s'il eût craint que l'on ne vînt déranger leur entretien et se donnait l'air absorbé par son travail. La jeune fille était penchée à la porte, et parlait rapidement à mi-voix.

— Je crois qu'il vaut mieux que vous vous en alliez à présent, dit-il sans tourner la tête. Il ne faut pas qu'on nous voit ensemble.

— Non ; mais je crains qu'il ne nous ait déjà vus.

Elle se retourna et sursauta, quand elle rencontra les yeux graves et bons de l'homme qu'elle souhaitait le moins trouver ici :

— Tiens, papa… Je ne t'ai pas entendu venir. Je venais… du laboratoire… pour voir si tu y étais, bégaya-t-elle. Veux-tu prendre un peu de thé avant de te mettre au travail ?

— Oui, Kate. Je te cherchais précisément pour cela. Je craignais que tu ne sois sortie. Il dit quelques mots à son as-

sistant, puis se dirigea avec la jeune fille vers les appartements.

— Je croyais que tu ne faisais pas grand cas de Berry, observa-t-il un moment après, en s'asseyant devant sa tasse de thé.

— C'est-à-dire… c'était ainsi les premiers temps… mais je crois que ce sont ses manières qui me déplaisaient.

— C'est bien possible. Il a beaucoup appris ici ; il travaille bien… quoiqu'il ait été dernièrement très irrégulier dans ses heures de présence, et…

Son front se plissa et il pinça les lèvres avec une expression dubitative.

Il ne dit plus rien à la jeune fille, mais il éprouvait des doutes grandissants quant à l'intégrité de son assistant, Mr Berry. Des appareils de valeur avaient disparu du laboratoire depuis la venue de celui-ci.

La jeune fille se leva de bonne heure le lendemain matin et écrivit une lettre qu'elle plaça dans son sac à main. En sortant, elle rencontra la concierge.

— Tiens, Miss Kate, vous ne sortez jamais de si bonne heure ! dit la femme… avant même le « breakfast » ?

— En effet. Je vais à Covent Garden acheter quelques fleurs et j'ai rendez-vous avec une amie. Peut-être ne rentrerai-je pas pour déjeuner, répondit-elle en se hâtant vers la porte.

— « Well », elle fait sûrement quelque chose de pas normal, soliloqua la concierge quand elle eut perdu de vue la jeune fille.

Ce fut dans la soirée que la lettre que Kate avait écrite avant de sortir, arriva à la maison, l'enveloppe portant le cachet de la poste de Douvres.

Charles Berry ne vint pas travailler ce jour-là, ni les jours suivants.

Des enquêtes faites à son sujet demeurèrent sans résultat. La jeune fille chez qui le dédain qu'il inspirait avait fait place à une grande courtoisie pendant leurs brèves entrevues, promenait son âme romantique dans cet Orient dont elle avait si longtemps rêvé, et c'était Louba qui était à ses côtés, contemplant la ville aux toits en terrasse, avec ses dédales de rues étroites, ses costumes bigarrés, grillant sous le soleil de midi. Au delà de la ville s'étendait une plaine poussiéreuse sur laquelle un faible trait marquait la progression lente d'une caravane.

— Oh, je ne puis y croire. Je ne puis croire que c'est la réalité, même à présent, dit Kate.

— C'est bien la réalité, répondit-il avec une profonde satisfaction. Vous avez laissé les conventions, le formalisme derrière vous, et vous allez maintenant commencer à vivre. Je savais que nous serions un jour ensemble en Orient.

— Comment pouviez-vous le savoir ? Je…

— Parce que je désirais vous emmener ici, et que j'obtiens toujours ce que je désire. Je voulais vous éloigner de ce garçon… et je l'ai fait.

— Jimmy ?

— Oui. Ses traits se durcirent et une expression de cruauté tordit sa bouche.

— Voyons, Emil, vous dites cela comme si vous le haïssiez.

Il rit doucement.

— Non. Ceux qui me barrent la route ne méritent pas que je les haïsse. Il me suffit d'être plus fort qu'eux.

— Mais Jimmy vous a-t-il jamais causé du tort ?

Il haussa les épaules.

— Jimmy, comme vous l'appelez, n'existe pas. Parlons d'autre chose, voulez-vous ?

Ils descendirent vers les souks quand le soleil eut baissé, et elle prit un grand plaisir à voir, écouter et sentir la vie de ces bazars, tous également merveilleux pour son imagination exubérante. Même la vue des mendiants couverts de saleté, dans leur indescriptible accoutrement de haillons, ne l'offensait pas. N'appartenaient-ils vraiment pas, eux aussi, à l'Orient ?

Les marchandages, qui l'auraient choquée à Londres, les fréquentes feintes pour arrêter la discussion, les mains levées au ciel et les protestations quand Louba proposait un prix pour des objets qu'il voulait acquérir, tout la captivait. C'était la méthode orientale d'achat et de vente, et telle qu'elle était, elle la trouvait délicieusement pittoresque.

Toute intrusion d'élément britannique lui déplaisait, aussi regarda-t-elle d'un mauvais œil l'individu, – un Anglais apparemment, – qui lui tirait furtivement la manche, une fois que Louba eût disparu dans l'obscurité d'une échoppe devant laquelle elle examinait un étalage hétéroclite.

— Excusez-moi, mais n'avez-vous besoin de rien ? demanda l'homme, d'un ton à la fois timide et anxieux. Vous semblez être sans amis ici… avec Louba. L'Angleterre est loin, et…

— L'Angleterre est loin, mais je ne crois pas que ce soit une excuse suffisante à votre impertinence, répliqua Kate en rougissant. Je ne vous connais pas.

— Non ; mais moi je connais Louba, et vous n'avez pas l'air de le connaître.

— Je le connais suffisamment pour apprécier son… amitié, sans rechercher les avances d'un étranger, dit-elle, en faisant un mouvement pour s'éloigner.

Elle était irritée surtout de s'être sentie rougir ! Le sens aigu de sa position sociale, selon les idées européennes, lui revint. Cet homme lui avait rappelé son pays et toutes les conventions qu'elle avait culbutées. Elle pensa qu'elle avait été réveillée des joies paradisiaques d'un rêve exotique par les cris d'un laitier de banlieue.

— Oui, je sais que je suis étranger, reprit la douce voix, et je ne vous demande pas de vous confier à moi. Je voudrais seulement vous suggérer de retourner chez vous. Quelle que soit votre maison, et quel que soit l'accueil que l'on vous réserve, quittez Louba, ma petite, retournez avant que vous n'ayez perdu votre cœur et alors que la vie semble encore valoir la peine qu'on lui sacrifie un effort.

Avant qu'elle eut trouvé une réponse, les doux yeux de l'homme passèrent à côté d'elle, et il disparut rapidement derrière une pile de tapis et de nattes, en un endroit où aboutissait une des étroites ruelles conduisant à la rue principale des souks.

C'était Louba qui l'avait effrayé. Il était sorti de la boutique et se tenait à côté du jeune garçon qui remplissait les fonctions de vendeur. Celui-ci suivait des yeux un client qui s'éloignait rapidement à travers la foule, tenant sous le bras un objet qu'il serrait avec précaution.

— Étrange, observa Louba en rejoignant Kate. Un article de mauvais goût et sans valeur, cependant il en a offert un prix exagéré et s'est hâté de conclure l'affaire comme s'il craignait qu'on la lui enlevât. Regardez le gosse !

Le garçon, apparemment le fils du patron, se frottait les mains de satisfaction en regardant disparaître la haute taille de son dernier client. Une minute après, il faisait le récit de sa bonne affaire à son père, un homme sale aux yeux chassieux, écoutant avec une indifférence qui bientôt se mua en colère.

— Comment ? Il t'a offert ça et tu le lui as laissé pour le double ? criait-il, selon la rapide traduction qu'en faisait Louba à Kate. Il t'a offert ça ? au commencement ? et tu ne le lui as vendu que le double, imbécile !

— Mais c'était douze fois plus qu'il ne valait !

— Comment le sais-tu, crétin ? Et s'il t'en avait offert seulement six fois son prix au début ? Idiot, triple idiot ! Il était si impatient de l'avoir que !… Oh, Allah, pourquoi m'as-tu donné un fils si bête ?

Laissant le vieillard à ses lamentations, Louba et Kate reprirent leur promenade.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Kate.

— Un simple coffret de verroterie. Ses yeux se fermèrent à demi. Quand il y avait quelque chose à gagner, il n'aimait

pas que ce fût un autre que lui qui gagnât. Hum, j'aimerais bien savoir tout ce que cela signifie.

Kate fut moins gaie pendant le retour qu'elle ne l'avait été au début. Encore qu'elle en eût été fâchée, l'incident avec son compatriote avait diminué la splendeur de sa romantique aventure.

Le soleil disparaissait alors qu'ils gravissaient le coteau au pied duquel s'étalait la ville.

Elle se rapprocha de Louba.

— Comme je hais ces petits êtres insignifiants, dit-elle, et elle sentit qu'il lui répondait par une pression du bras. Elle ne lui précisa pas si elle exprimait son mépris pour un autre ou son admiration pour lui-même.

Elle écouta même avec plus d'avidité que d'habitude ses compliments extravagants et ses pointes d'esprit, se cramponnant passionnément à son rêve ; elle avait compris que le froid contact de la réalité l'avait approchée.

Elle souriait lorsqu'ils arrivèrent au jardin clos de la maison sur la colline et cependant elle eut un sursaut quand elle vit apparaître devant elle la silhouette de Charles Berry. Elle se serra contre Louba, les yeux de l'homme se levèrent sur eux un instant, et elle put y lire toute la haine dont ils étaient chargés. Si elle avait essayé d'oublier son aversion pour lui, lui, par contre, n'avait pas oublié qu'elle l'avait dédaigné auparavant.

Son sourire se figea. Elle se mit à trembler.

— Rentrons, dit-elle à Louba, j'ai froid.

CHAPITRE V

Le coffret de verroterie

Ma chère Kate, rien ne pourra me faire un plus grand plaisir que de vous soulager de mon incivilité. Je vous prie de ne plus vous en offusquer désormais.

Elle le regarda tristement, habituée à la raillerie de son sourire et à la moquerie onctueuse de sa voix. Même son regard hautain, le mépris non dissimulé de ses yeux hardis avaient depuis longtemps cessé de l'impressionner.

Les lèvres décloses, elle attendait seulement de connaître la signification de ses derniers mots, dans l'appréhension d'une nouvelle insolence. Son inflexion légèrement railleuse, sa bonne humeur ne présageaient rien de bon, venant après la lassitude qu'il lui avait manifestée, sa grossière instabilité, et particulièrement après son accès de colère d'une heure auparavant.

— J'ai eu la disgrâce de ne plus vous plaire ces derniers temps, poursuivit-il avec un geste négligent. J'en suis peiné. Mais j'entends faire toujours passer le bonheur d'une femme avant mon bonheur propre.

Il alluma un cigare avec soin et jeta l'allumette dans le clair-obscur du jardin.

Il n'y avait aucune lumière dans la pièce, si ce n'est celle qui venait par les larges baies ouvertes. Elle avait quitté les salons illuminés et fastueux où Louba poursuivait ses vieilles

méthodes d'enrichissement aux dépens des autres, pour se retirer dans le petit salon privé, sur le derrière de la maison, et elle s'était assise là jusqu'à ce que toute lumière eût disparu et que la nuit d'été l'enveloppât.

— Je ne m'en serais pas doutée quand vous m'avez demandé, il y a un instant, de surveiller le jeu, alors que vous étiez en train de dépouiller ce jeune Américain, dit-elle.

— Ne parlons pas de cela, ma chère Kate, reprit-il avec quelque chose de sinistre dans la voix. Votre conduite a été… indiscrète et aurait pu devenir désastreuse, si je n'avais tout rétabli par ma présence d'esprit ? N'entrons pas dans les détails, je crois que c'est préférable. Qu'il vous suffise de savoir que vous ne m'êtes plus d'aucune utilité dans mes affaires. Si je vous avais demandé de danser au cabaret, vous auriez pu me répondre qu'il y avait là une trop grande dérogation à vos habitudes, mais je ne vous ai pas demandé davantage que d'apparaître aux tables de jeu, et d'être jolie. Il haussa les épaules. Peut-être n'est-ce pas de votre faute si vous n'êtes plus jolie, mais cela ne vous empêche nullement de paraître aimable.

— Et alors ? interrogea-t-elle. Elle savait que tout cela n'était qu'une simple entrée en matière.

— J'ai décidé que, ne pouvant plus vous rendre heureuse, il valait mieux que je vous passe à quelqu'un qui le pût.

— Que vous me « passiez » !… Elle se leva à moitié de son siège, ses joues pâles apparurent clairement dans l'obscurité. Il leva la main dans un geste de protestation.

— Ne me faites pas l'injustice de mal entendre, Kate. C'est d'un mari que je parle, et je veillerai à ce que vous soyez bien mariée.

Elle porta la main à sa gorge, mais ne put articuler un mot.

— Et à un vieil ami encore : Mr Charles Berry. C'est bien un ami, n'est-ce pas ? demanda Louba doucement.

— Épouser Charles Berry ? dit-elle, jamais de la vie !

— Mais oui, vous l'épouserez, ma chère Kate. Vous l'épouserez certainement, vous dis-je.

— Non !

— Et dire que j'agis pour votre mieux, comme un tuteur ! lui lança-t-il d'un ton de reproche. Comment pourrai-je jamais retourner en Angleterre, si je vous sais demeurée sans protection ? Vraiment, croyez-vous que je n'aie pas de conscience ?

Ses propres paroles l'amusaient, mais, avant qu'il ne pût continuer, la porte derrière eux s'ouvrit, laissant voir un passage éclairé et, plus loin, un salon fastueux et plein de monde, avant de se refermer promptement sur le nouveau venu.

— Louba, es-tu là ? demanda une voix haletante.

— Oui, qui est-ce ?

— Vacilesco. Veux-tu me cacher quelque chose ? Juste le temps de les dépister.

Il s'arrêta, l'oreille aux aguets. On entendait des pas précipités dans le couloir qui conduisait au grand salon.

— Ils m'ont suivi ! Ils approchent. Cache ça ! Tu auras ta part, Louba !

Comme la porte derrière lui s'ouvrait violemment, il fit un bond de côté, jeta un objet dans les mains de Louba, sauta par la fenêtre et disparut en courant dans le jardin obscur vers l'étroit sentier qui le longeait dans le bas.

— Que signifie cela ? Qui êtes-vous ?

Il se dirigea vers l'interrupteur et éclaira la pièce. En tournant la tête, Kate vit trois hommes d'aspect vulgaire, essoufflés comme celui qu'ils poursuivaient.

— Quelqu'un est entré ici. Il portait un objet volé. Est-ce que vous l'avez vu ?

— Il vient justement d'entrer en faisant aussi peu de cérémonie que vous, Messeigneurs. Vous l'avez écarté de la porte en entrant.

Louba montra du doigt le jardin ; sans attendre davantage, ils bondirent en avant et se perdirent dans la nuit.

— Restez ici et veillez à ce que personne n'y touche ! ordonna-t-il avant de suivre les trois hommes. Vacilesco lui avait promis sa part, mais il n'avait jamais apprécié le système des partages.

Les poursuivants avaient franchi le mur bas et sauté dans le sentier, mais Louba, qui tenait à ne pas salir ses vêtements immaculés, eut soin de passer par la porte en bois.

Il suivit le bruit des pas sur le sentier caillouteux qui conduisait à l'autre bout des jardins. Il pouvait entendre le glissement de leurs chaussures sur les pierres.

Un peu plus loin commençait un mur haut clôturant le vaste jardin d'une maison plus grande que celle où il se trouvait et, de l'autre côté, deux arbres étendaient en travers du sentier, leurs branches, sous lesquelles l'obscurité était totale.

Ce fut là que les poursuivants, dans un effort désespéré, atteignirent le nommé Vacilesco. Louba s'arrêta ; l'acuité de sa vue et de son ouïe lui permirent de discerner une lutte de silhouettes sombres, des piétinements précipités, un murmure de voix, puis un choc, un gémissement étouffé, et le silence se rétablit absolu.

De crainte qu'ils ne prissent le même chemin pour revenir, il se dirigea doucement vers l'arbre le plus haut et demeura sur le petit tertre qui se trouvait à proximité.

Il pouvait deviner ce qu'ils faisaient de l'autre côté du mur. Il les entendit étouffer un juron quand ils virent leurs recherches vaines.

Un moment après, ils se déplacèrent vers le milieu du sentier où il put distinguer leurs trois silhouettes sur le ciel pâle. Ils hésitèrent, discutèrent à voix basse, après quoi ils s'enfuirent en courant dans la direction opposée à la maison de Louba.

Il attendit une minute ou deux, puis s'approcha du corps, qu'ils avaient abandonné, couché la face contre terre, et le tâta soigneusement.

Il retourna d'un pas léger vers la maison.

Kate était assise là où il l'avait laissée.

Il regarda ses doigts et son plastron de chemise étincelant en se plaçant sous la lumière. Ils étaient sans tache.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle rapidement, l'attention attirée par cette significative inspection.

— Je crains qu'ils n'aient refroidi Vacilesco, mais nous n'avons rien à y voir. Comprenez-vous ? lui dit-il sur un ton de menace. Nous ne savons rien.

— Vous savez ce après quoi ils couraient.

— Je n'ai rien. Il n'a rien laissé ici. Ne commettez pas de gaffe à ce sujet, ma chère Kate, sinon je serai très, très ennuyé. Vous l'avez regardé ? demanda-t-il en allant vers le coussin qui cachait le trésor abandonné par Vacilesco.

Elle secoua la tête négativement.

Il ferma les fenêtres et tira les rideaux avant d'examiner son butin.

C'était un coffret couvert de perles de verre de toutes couleurs, travaillé grossièrement, avec, au milieu du couvercle, des imitations de pierreries. Il l'ouvrit rapidement et demeura déçu à la vue de l'intérieur vide.

— Je crois que Vacilesco l'a emporté trop tard, remarqua-t-il… Cependant, il n'était pas fermé à clé. Il a sûrement regardé à l'intérieur.

Le coffret était tapissé intérieurement de chevreau blanc, mais le fond était incrusté de perles colorées comme l'extérieur. En l'examinant sous toutes ses faces, Louba eut un grognement de désespoir et commença à laisser courir ses doigts au fond du coffret. Il en fut récompensé en trouvant le ressort qui maintenait le double fond.

Une exclamation de joie fut rapidement suivie d'une autre de colère, quand il vit que l'espace en dessous était complètement vide.

Il regarda le coffret avec un froncement de sourcils pendant un instant, avant de prendre parti de sa déconvenue puis, haussa les épaules.

— Tant pis, c'est Vacilesco qui a payé pour ça, observa-t-il, pas moi.

Il le posa sur la table et sortit un cigare.

— Voulez-vous continuer ce que vous disiez ? demanda Kate. Qu'entendez-vous en disant que je dois épouser Charles Berry ?

— Pas autre chose que ce que je dis. Nous allons nous séparer, vous et moi, mais je veux auparavant vous voir mariée. L'appartement 2, Braymore House à Londres, où vous avez passé de si agréables heures, m'appartient toujours et je vais y retourner sous peu. Pour des raisons que vous devinerez aisément, il est plus convenable pour moi que vous deveniez Madame Charles Berry.

— Mais cela n'est pas possible ! C'est trop affreux, même pour vous ! éclata-t-elle.

— Affreux ? Quelle ingratitude ! Ma chère Kate, imaginez seulement comment j'aurais pu vous laisser ! Comment... Il s'interrompit, les yeux fixés sur le coffret qui apparemment les chassait, elle et ses histoires, de sa pensée.

— J'y suis, je me rappelle ! s'exclama-t-il. J'ai déjà vu cet objet. Oui, c'était à…

— Je ne veux pas le savoir ! s'écria-t-elle ; voulez-vous vous en tenir à notre sujet de conversation ?

— Oh, mais c'était justement à une époque dont vous aimerez entendre parler, dit-il d'un ton moqueur. Une époque de doux souvenirs ! Vous souvenez-vous jadis, dans ces délicieux premiers jours, que quelqu'un avait donné un prix incroyable pour un coffret sans valeur ? C'était quand nous étions dans les souks…

— Oh, je vous en prie ! Elle fit un geste de douleur intolérable. Il se mit à rire.

— Je disais que c'était une époque de doux souvenirs ! Quel dommage que ces heures-là ne durent pas toute la vie.

— Ce ne sont pas ces heures que je regrette, reprit-elle amèrement. Je pensais à un homme qui m'avait avertie… dont j'avais négligé le conseil… ce jour-là… Elle se retourna, cachant son visage à ses yeux cruels.

— Ce jour-là ? Je ne me souviens pas que quelqu'un vous ait donné un avis ; mais cela n'a aucune importance. Je dois retourner à mes hôtes… C'est-à-dire mes victimes, si vous préférez.

Son regard alla encore une fois au coffret : « Je le garderai en mémoire de vous, ma chère Kate… en souvenir de notre charmante idylle ».

À la porte, il se retourna pour lancer une dernière pointe :

— Je me permets de supposer que vous, évidemment, vous n'aurez pas besoin de souvenir.

Il éclata de rire, et la porte se ferma sur lui.

CHAPITRE VI

L'homme qui attendait

Vous me reconnaissez, Miller ?

Les années ne s'étaient pas montrées clémentes pour Mr Charles Berry, cependant Miller n'eut aucune difficulté à le reconnaître. Il avait été jadis réprimandé par Louba pour avoir essayé de satisfaire sa curiosité naturelle sur les visites de Berry à l'appartement et sur la qualité de ses relations avec Louba. Il avait donc une bonne raison pour s'en souvenir.

— Comment allez-vous, Miller ? continua Berry avec affabilité en lui tendant la main.

— Oh, très bien, et vous-même ?

Berry n'avait jamais été cordial envers lui, mais il était évident qu'il souhaitait maintenant paraître aimable.

Ils étaient dehors, devant Braymore House ; un brouillard froid descendait avec le jour finissant.

— Je viens d'arriver en Angleterre, dit Berry. Vous avez quelque chose de particulier à faire ?

— Je porte quelques lettres à Mr Louba à l'Elect Club.

— Ah, il est là-bas ?

— Oui. Vous vouliez le voir ?

— C’est la raison pour laquelle je suis venu en Angleterre. Il ne se conduit pas avec moi comme il le devrait, et s’il ne se décide pas à changer, je crois qu’il lui en cuira. Dites donc, si nous allions prendre quelque chose, voulez-vous ? J’aimerais vous parler. Vous n’êtes pas particulièrement pressé, n’est-ce pas ?

— Pas à cinq minutes près.

Ils marchèrent côte à côte, un vent humide leur coupant le visage.

— Comment Mr Louba s’est-il mal conduit envers vous ? demanda Miller, voyant que Berry semblait porté aux confidences.

— C’est-à-dire… qu’il ne me paie pas tout ce qu’il me doit. Où en sont ses affaires ? Quelque chose qui ne va pas ?

— En quel sens ?

— Savez-vous quelque chose ?

Ils se regardèrent avec quelque méfiance.

— Écoutez, dit Berry, nous avons tout à gagner à être sincères l’un et l’autre. Ce sera peut-être à notre avantage. Il est en retard pour les paiements qu’il me doit et je me demande s’il n’est pas à court d’argent ? Comment se conduit-il avec vous ?

— À vrai dire ! dit Miller, mes gages sont également en retard.

— Ah ? Mr Berry devint songeur.

En tournant la tête, il attira l’attention de Miller sur un petit homme qui les suivait de près.

— Qui est ce type ? demanda-t-il. Il me semble l'avoir vu souvent, mais je ne me rappelle pas où.

— Je ne le connais pas. Je l'ai déjà vu errer dans les alentours ; mais il a l'air assez inoffensif.

Ils entrèrent dans le premier bar venu, et quand ils furent assis devant leurs verres, Berry décida de gagner plus étroitement la confiance de Miller.

— À dire vrai, reprit-il, j'ai déjà vu Louba.

— Quoi ? depuis votre retour ?

— Oui. Vous étiez sorti. Il m'a dit qu'il était fichu et qu'il allait quitter le pays avec la plus forte somme d'argent qu'il pourra ramasser.

Miller laissa échapper un sifflement.

— C'est un peu leste comme procédé ! Et mes gages ?

— Je croyais qu'il bluffait pour éviter de me payer, mais si c'est vrai, je la trouve amère, pas vous ?

— Saumâtre, répondit Miller avec tristesse.

— Si c'est vrai, il emportera chaque « cent » sur lequel il pourra mettre la main et nous ne verrons pas un « penny » de notre argent.

Miller approuva de la tête, l'air furieux.

— Ce Louba est une fripouille, reprit Berry.

— Je vous crois. Si j'étais certain qu'il va me faire ça, à moi…

Berry se mit à rire.

— Il ne vous traitera pas mieux qu'un autre, vous pouvez en être sûr, Miller. Il s'arrêta soudain.

Le petit homme qu'ils avaient vu dans la rue était entré derrière eux et avait pris place à la table à côté. Comme Berry le regardait fixement sans aménité, il clignota des paupières avec un air naïf.

— Vous voyez ce type ? dit Berry à voix basse, il est entré pour boire une limonade ! Il ne se douta pas un instant que le bonhomme ne fut inoffensif, quoiqu'il se sentit quelque peu gêné par son voisinage.

— Après tant d'années de service ! s'exclama Miller, l'esprit toujours occupé par ses propres ennuis, mais j'avais déjà eu des soupçons.

— À quelle occasion ?

— Je sais que ses Compagnies ne marchent pas très bien et il a dû débourser d'assez fortes sommes. J'ai vu quelque chose aussi, il y a deux ou trois jours, qui m'a fait ouvrir l'œil, mais comme il manigance toujours d'étranges affaires, je n'étais pas certain que ce fût un indice de départ.

— Qu'avez-vous vu ? demanda Berry avec intérêt.

— Un passeport établi à un nom qui n'est pas le sien, mais avec sa photographie.

— Alors, c'est vrai. Il se prépare à s'en aller.

Berry vida son verre et en donna un coup sur la table. Et il nous laisse dans le pétrin ! Marié ?

— Je vais bientôt l'être.

— Joli cadeau de noce pour vous : un patron en fuite. Encore une tournée.

Ils en prirent deux autres et Miller, habituellement sobre, commença à se croire bien malheureux.

— Et dire que je suis depuis des années avec lui !

— Vous pouvez dire que ça vous a rapporté un beau cadeau de mariage, lui répondit Berry avec sympathie.

— Et les gages qu'il me doit !

— Le filou ! Il aurait pu vous payer, au moins.

Berry était satisfait de l'état d'esprit de Miller, quand il fut de nouveau irrité par le petit homme à côté de lui qui écoutait, sans se cacher, tout ce qu'il pouvait entendre.

— Excusez-moi, dit Berry brusquement ! Ceci vous intéresse, Monsieur ?

— Je vous demande pardon, dit le petit homme, je n'ai pu m'empêcher d'entendre que vous parliez de Mr Louba.

— C'est un de vos amis ? Oh non, non. Mais je m'intéresse beaucoup à lui.

— Vraiment ? Beaucoup de gens sont dans votre cas.

— Oui, mais je m'y intéresse particulièrement ces temps-ci.

— Ah, et pourquoi ?

Le petit homme apporta son verre de limonade et s'assit à leur table.

— Pourquoi ? expliqua-t-il, j'ai découvert que Da Costa avait un appartement au-dessus du sien, à Braymore House.

— En effet, dit Miller, mais ce n'est pas un ami de Mr Louba.

— Oh non, je ne puis pas dire qu'il le soit. C'est pourquoi je suis plein d'espoir maintenant. Il a dit qu'il attendrait vingt ans… et les vingt ans ne sont pas encore passés.

— Il ne semble pas qu'il y ait beaucoup d'espoir à avoir, si vous parlez de Mr Louba, dit Miller d'un air découragé.

— Que savez-vous sur Louba ? demanda Berry.

— Oh, pas grand'chose ! répondit doucement le petit homme. Je l'ai rencontré il y a des années… très longtemps. Seulement je n'ai jamais cessé de croire, particulièrement en Da Costa. Ils se sont querellés à nouveau depuis ; ils sont rivaux, savez-vous, et Da Costa n'oublie pas.

— « Well », où voulez-vous en venir ? demanda Berry, impatient de continuer à cuisiner Miller.

Le petit homme le regarda avec confusion.

— Avez-vous quelque chose de spécial à traiter avec nous ? continua rudement Berry.

— Oh non, merci. Pardonnez-moi de vous avoir interrompus. Je suis toujours intéressé par tout ce qui touche à Louba. Ça m'aide à tenir le coup. Non point que j'ai cessé de croire, ajouta-t-il en se dressant, croire est une grande chose, messieurs. En croyant, je demeure en vie, alors qu'autrement je mourrais. Je crois et j'attends.

Il but sa limonade, fit une petite courbette et sortit.

Berry se frappa le front d'un geste significatif.

— Bien, maintenant écoutez, Miller. Louba ne s'est pas conduit convenablement avec nous et, qui plus est, c'est une fripouille. Pourquoi le laisserions-nous ramasser tout l'argent qu'il pourra et disparaître avec après coup ?

— Comment pouvons-nous l'en empêcher ?

— Nous ne pouvons pas l'empêcher de partir, mais nous pouvons nous réserver des parts dans son butin.

— Il veillera à ce qu'il n'en soit rien. Qui que ce soit qui soit à court d'argent, vous pouvez être certain que lui aura quand même de quoi vivre dans le luxe. Fiez-vous à lui.

— Oui, si nous sommes assez bêtes pour le laisser filer. Vous êtes dans la maison avec lui, Miller ?

Miller posa son verre avec une telle hâte qu'il en renversa une partie sur la table de marbre.

— Si je suis dans la maison ? Ah ça ! Me prenez-vous pour un voleur ?

— Je ne serais pas là à causer avec vous si vous en étiez un, répliqua Berry avec une hauteur légèrement exagérée.

— Alors que vient faire ma présence dans la maison ?

— Voilà quel que soit le bénéficiaire de tout l'argent qu'il ramasse, il ne faut pas que ce soit lui ! Je préférerais envoyer le tout à un hôpital et m'en aller sans mes arriérés, plutôt que de les laisser à cet escroc, déclara Berry avec éloquence. Lui prendre de l'argent à lui qui ne s'en sert que pour ruiner les autres, n'est pas autre chose que prendre un revolver chargé des mains d'un assassin qui ne s'en sert que pour

tuer ! Il y a le fait de voler, et il y a le fait de prendre, Miller, et je vous dis que je n'ai aucun scrupule, à prendre à un escroc tel que Louba !

— Hum, c'est juste en théorie, reprit Miller, je suis d'accord avec vous. Mais en pratique… Il secoua la tête. Je ne veux pas tenter la chance d'expliquer au juge et aux jurés la différence qu'il y a entre voler et prendre !

— Si vous voulez ne pas vous en faire, je courrai le risque en question, promit Berry. Tenez seulement l'œil ouvert, voyez quand une forte somme arrive et faites-le moi savoir, nous pouvons nous arranger à deux. Moi je prendrai, à condition que vous m'assistiez et me couvriez. Et nous partagerons moitié-moitié comme si vous couriez un risque égal. Hein, qu'en dites-vous ?

Miller n'en dit pas grand'chose. Il n'était pas enclin à discuter sérieusement le projet ; mais il continua à boire et son visage s'assombrissait progressivement à la mesure de ses soucis.

Charles Berry ne perdit pas patience et continua à faire remplir les verres.

CHAPITRE VII

Béryl Martin

Qu'y a-t-il, Mr Louba ?

— Si vous voulez bien me faire l'honneur de m'accorder dix minutes, Miss Martin, j'ai quelque chose d'important à vous dire.

Béryl Martin se dirigea vers le renfoncement d'une fenêtre, loin des gens qui se pressaient autour de la table.

— Vous ne jouez pas ce soir ? demanda-t-il.

Elle secoua négativement la tête. Ses traits reflétaient une expression d'anxiété.

— Mr Louba, je voudrais que vous me disiez combien je vous dois. Il faut que je cesse de jouer. Je ne regagnerai jamais tout ce que j'ai perdu, et je dois décider quelque arrangement définitif pour payer mes dettes. Vous m'avez toujours dit que la somme n'était pas très élevée, mais je désire savoir ce qu'il en est exactement. J'ai été stupide de continuer comme je l'ai fait, et je reviens à peine à la raison.

— C'est précisément de ce sujet que je veux vous entretenir, dit-il, mais nous ne pouvons le faire ici. Venez là où nous pourrons causer librement.

Après une légère hésitation, elle le suivit hors du salon dans un petit cabinet du rez-de-chaussée donnant sur le passage qui longeait un des côtés du bâtiment.

Ils étaient dans la maison de Sir Harry Marshley, mais Louba paraissait toujours s'y sentir chez lui.

— Croyez-moi, Miss Martin, j'ai quelque répugnance à soulever cette question, et, si je savais que ce dût vous être pénible à entendre, je préférerais en supporter la perte moi-même, plutôt que de… mais j'ai d'autres espérances.

Elle frissonna légèrement devant la hardiesse de son regard.

— Naturellement, je n'entends pas que vous subissiez la moindre perte. Mr Louba, répondit-elle rapidement, je pense que vous avez toutes les reconnaissances de dettes que je vous ai signées ?

— Oui, je crois que je les ai.

— Voulez-vous me dire alors à combien s'en élève le montant ?

— Cinquante mille livres.

— Comment ?

Elle se leva de son fauteuil avec, sur le visage, une expression d'incrédulité.

— C'est impossible ! Cinquante mille !… dit-elle. Le sang reflua de ses joues.

Il l'observa comme elle s'enfonçait à nouveau dans le fauteuil placé derrière elle, accablée, les pupilles dilatées, ses yeux fixés sur les siens comme si elle l'eût supplié de se contredire.

— Est-ce possible ? demanda-t-elle enfin.

— C’est ainsi. Je vous montrerai les reconnaissances si vous le désirez. Mais je vous prie de ne pas vous désespérer à ce point.

— C’est que je... je n’ai pas une pareille somme à ma disposition ! Et ma mère a tout juste de quoi vivre dans l’aisance. En outre, elle est infirme ; je n’oserai jamais lui faire savoir que j’ai dilapidé autant d’argent. Elle en mourrait.

— Oui, selon toute vraisemblance, acquiesça-t-il, mais pourquoi le lui faire savoir ?

— Êtes-vous sûr de ne pas vous être trompé ? demanda-t-elle avec désespoir.

— Absolument sûr.

Il prit une liasse de billets portant sa signature et les lui tendit.

— Je ne me figurais pas signer pour de si fortes sommes ! dit-elle en les lui rendant. Et vous voulez que je vous paye ? C’est pourquoi vous désirez me voir ?

— Ma chère demoiselle, j’aurais brûlé tous ces papiers, n’était la situation difficile de mes propres affaires ; mais j’ai moi-même subi de lourdes pertes et me vois obligé de faire rentrer toutes mes créances.

— Vous voulez dire que vous ne pouvez pas attendre ?

— Je le crains, en effet. Je vais bientôt quitter Londres et j’ai besoin de fonds pour m’acquitter de mes obligations avant de partir.

— Évidemment, c'est votre droit. Je suis désolée de ne vous avoir pas réglé plus tôt, mais je… je…

Elle serra ses lèvres tremblantes entre ses dents.

— Cela ne presse pas à un ou deux jours près, dit-il doucement.

— Je ne sais vraiment pas comment je pourrai vous payer ! s'écria-t-elle désespérée. Je veux dire dans quelques jours. Je…

— Oh, vous le pouvez facilement, reprit-il, et il approcha sa chaise à côté d'elle, vous pouvez me payer cent fois… si vous voulez.

— Comment ? dit-elle en se reculant aussi loin que le bras du fauteuil le lui permettait. L'anxiété que lui causait sa situation financière fit place pour l'instant à une aversion naissante, une détresse, une peur qu'elle sentait monter en elle et qui lui étaient causées par le changement d'attitude de l'homme.

Il essaya de lui prendre la main, mais elle la retira aussitôt.

— Il y a des trésors plus grands que l'argent, dit-il, ceux entre lesquels et nous-mêmes il ne saurait y avoir place pour une dette, ni vôtre ni mienne… Si vous étiez ma femme, dix mille fois cinquante mille livres seraient trop peu pour vous faire plaisir ! Et je serai de nouveau bientôt riche, Béryl. Avec vous à mes côtés, il n'est rien que je ne puisse entreprendre. Vous n'avez pas à craindre la pauvreté. Hors d'Angleterre il y a encore…

— Mais je suis fiancée ! Vous le savez certainement, dit-elle en lui montrant sa main gauche.

Ses lèvres esquissèrent une moue quand il vit la bague.

— Le pauvre garçon ! Je vous apprendrai bientôt à l'oublier.

— Je ne désire pas l'oublier, Mr Louba. Je vais l'épouser !

— Je ne pense pas, reprit-il d'un ton assuré.

— Mais c'est parfaitement ce que je vais faire. D'ailleurs ceci n'a rien à voir avec notre affaire.

— Tout au contraire. Je vous l'ai dit : si vous devenez ma femme, vos dettes sont évidemment mes dettes et je brûlerai les reconnaissances le jour de notre mariage qui aura lieu le plus tôt possible avant que je ne quitte Londres. Mais si vous persistez à vouloir épouser ce Leamington, sa future femme ne m'est rien, naturellement, et j'entends être payé rubis sur l'ongle. Comme vous m'avez dit ne pas avoir assez d'argent, j'irai voir votre mère demain matin.

— Oh non, non ! Elle ne pourrait supporter un tel choc !

— Alors, dit-il grossièrement, dans votre infortune peut-être serez-vous heureuse de me laisser vous réconforter.

Elle détourna brusquement la tête, son antipathie naturelle pour lui devenant soudain une véritable répulsion physique. Presque aussitôt elle fit un sursaut en arrière dans son fauteuil.

— Oh, qui est là ? s'écria-t-elle.

— Où ? Il se retourna rapidement.

— À la fenêtre. Quelqu'un avait le visage appuyé contre la vitre. Il était horrible.

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre, cherchant à travers les carreaux.

— Je ne vois personne.

— Il est parti quand il a vu que je l'avais aperçu. Elle était revenue de sa frayeur. Peut-être un domestique ou un fournisseur qui allait à la cuisine et qui aura voulu jeter un coup d'œil entre les rideaux. J'ai été surprise, c'est tout. Les visages paraissent toujours si horribles quand ils sont pressés contre une vitre.

— En effet, mais de toute façon je n'aime pas les gens qui regardent aux fenêtres.

Il souleva le panneau et se pencha au dehors. L'air froid pénétra dans la pièce. Béryl frissonna et ramena son manteau sur ses épaules nues. Elle était sur le point de partir quand Louba parla de nouveau.

— Non, je n'ai vu personne, dit-il en se retirant de la fenêtre, et il baissa le panneau. Comment était-il ?

— Je n'ai pas pu le voir. Son visage était appuyé contre le carreau.

Il tira les rideaux en prenant soin de ne laisser entre eux aucun interstice.

— N'avait-il pas une épaisse moustache et un teint coloré ?

— Non, je ne crois pas. Mais en vérité je n'ai pu le voir distinctement.

— C'est dommage. J'aime savoir qui s'intéresse à mes actes, observa-t-il en fronçant légèrement les sourcils.

Il y eut une brève pause. Pendant un instant il sembla l'avoir oubliée, il lissait sa moustache et paraissait absorbé par ses réflexions.

Ce fut Béryl qui reprit la conversation interrompue.

— Vous pouvez bien me donner un jour ou deux.

— Non, j'irai voir votre mère demain matin. Pourquoi un jour ou deux ? Où prendriez-vous l'argent ?

— Je… pourrais l'avoir, murmura-t-elle.

— Vous pensez à Leamington. C'est un jeune homme ambitieux, mais il débute à peine. Pensez-vous lui prouver votre amour en le ruinant ? Vous n'imaginez pas qu'il puisse trouver cinquante mille livres sans se couler lui-même ni sans hypothéquer son avenir, n'est-ce pas ?

Elle appuya le front sur son poing fermé.

— Non… vous avez raison. Je ne pourrais lui causer un tel handicap au début de sa vie… même s'il trouvait l'argent, dit-elle à voix basse.

— Et pourquoi le feriez-vous ? Croyez-vous que je ne puisse pas vous rendre plus heureuse que lui ? Un jeune homme si ordinaire ! Il y en a des centaines de mille comme lui dans la seule Angleterre ! Bientôt vous considérerez de loin tout cela et vous rirez de ce temps où vous rêviez d'épouser un garçon comme Leamington.

Il lui avait pris les deux mains et penchait son visage brun vers le sien, quoiqu'elle détournât la tête pour l'éviter.

— Si je parais cruel, Béryl, c'est uniquement pour être aimable, murmura-t-il, je vous apporterai un tel bonheur…

— Si c'était vrai vous ne me presseriez pas autant pour cette dette ! répliqua-t-elle. Du moment que vous pouvez vous passer de l'argent si je vous épouse, vous pouvez tout aussi bien vous en passer pour quelque temps si je ne vous épouse pas.

— Je puis me passer de l'argent, Béryl, mais je ne puis me passer de vous !

— Il le faut pourtant ! cria-t-elle en dégageant ses mains.

— Alors, dit-il froidement, je ne crois pas pouvoir vous permettre de différer plus longtemps votre paiement.

— Et vous prétendez vouloir me rendre heureuse !

— Vous, je crois, prétendez aimer votre mère. Cependant vous ne lui épargnerez pas un choc qui pour elle peut être fatal.

Elle s'assit, regardant fixement les dessins du tapis, essayant de cacher le tremblement de ses lèvres.

— Et vous prétendez aussi prendre soin de Frank Leamington, poursuivit-il… mais vous vous préparez à en faire la victime, au commencement même de sa carrière, de votre gaspillage inconsidéré.

— Je n'avais pas idée de vous devoir autant ! s'écria-t-elle, je n'ai jamais imaginé que je ne pourrais pas vous payer…

— Cela n'est que la preuve d'une plus grande folie, n'est-il point vrai, Béryl ?

Elle serra les lèvres, s'efforçant de demeurer calme.

— Ainsi nous sommes deux, observa-t-il ; mais je ne suis pas aussi coupable que vous, car si j'agis ainsi c'est à cause de vous, tandis que si vous tuez votre mère et ruinez cet homme, c'est uniquement à cause de vous-même. Après tout, c'est votre propre folie ; n'est-il pas juste que vous payiez ?

— Oui, dit-elle très bas en se levant, il est juste que je paye. Et je paierai.

Elle avança la main pour le retenir alors que, exultant, il s'avançait vers elle. Il la prit et l'embrassa avec passion.

— Croyez-moi, c'est là un paiement qui vous rapportera de très gros intérêts, je vous l'assure. Réflexion faite, nous ne brûlerons pas ces reconnaissances de dette, car un jour elles vous seront très précieuses… un jour quand vous connaîtrez le bonheur auquel elles vous auront conduite.

Elle ne répondit pas mais retira seulement sa main et ferma le col de son manteau.

— Maintenant je dois partir, dit-elle, il est tard.

CHAPITRE VIII

La douloureuse surprise de Leamington

Avec toute la patience que pouvait avoir un jeune homme de bonne éducation, Frank Leamington attendait que la jeune fille descendît. Le hall du grand immeuble de Lady Marshley était plein des derniers invités qui se retiraient. Cependant ni Béryl, ni les autres joueurs de bridge n'apparaissaient.

Sir Harry sortit en flânant du salon de danse ; c'était un homme chauve et grave, avec un habituel regard oblique.

— Hullo, Leamington, pas encore parti ? Vous vous êtes bien amusé ?

— Oui, je vous remercie.

— Pourquoi ne jouez-vous pas ? Mme la Baronne me dit que vous ne mettez jamais les pieds dans le salon de jeu. Béryl joue, elle est très « sport ».

Frank retint un instant les mots qui se pressaient sur ses lèvres, puis il dit :

— Je ne puis me permettre les enjeux pour lesquels jouent vos amis, ni Béryl non plus du reste. J'aime le bridge, mais le bridge à une livre le point est ruineux.

Sir Harry plissa le nez d'un air railleur.

— Je pense que Béryl est meilleur juge en la matière, dit-il. Elle a de l'argent qui lui appartient en propre ; son père lui a laissé une fortune, mon cher ami.

— Il ne lui a laissé que très peu, dit Frank avec chaleur. Sir Harry haussa ses maigres épaules.

— Puis-je suggérer que, Béryl étant fiancée – ou supposé l'être – avec vous, personne n'est plus qualifié pour lui donner un conseil que vous-même ? dit-il d'un ton sarcastique. Il est peu vraisemblable, si vous ne pouvez la persuader de ne plus jouer, que j'y réussirai.

Hommes et femmes descendaient le large escalier, en fermant leurs manteaux et leurs capes. Frank les regarda passer, mais Béryl n'y était pas. Elle descendit enfin après tout le monde et accompagnée par un homme grand et fort qui lui parlait avec une visible confiance. Le jeune homme en fut irrité et un flot de sang colora ses joues.

Ils s'arrêtèrent au pied de l'escalier, l'homme parlant à voix basse. Frank vit la jeune fille approuver de la tête, puis elle se hâta de venir le rejoindre.

— Je suis désolée de vous avoir fait attendre, dit-elle rapidement, j'aurais pu aussi bien rentrer seule.

Il la trouva très pâle et fatiguée et ne lui parla point avant qu'elle s'assit à côté de lui dans son auto.

— Ma chère Béryl, je suis fâché.

— Vraiment Frank ? C'est vrai, vous en avez l'air.

— Chérie, c'est ce maudit jeu de cartes. Je n'ai aucun droit à vous chapitrer, ni ne désire le faire. Mais vous connaissez les Marshley. Leur maison n'est qu'un tripot, et les

bals qu'ils y donnent ne servent qu'à dissimuler le jeu qui se pratique au-dessus. On dit que Louba est derrière eux. Il y a cinq ans, Marshley courait à la banqueroute, et soudain le voici renfloué, propriétaire de cet imposant immeuble, il donne des réceptions, possède des voitures et naturellement, trouve bien la clientèle qu'il lui faut. Ce n'est pas seulement au bridge qu'ils jouent.

— Je le sais, dit-elle.

Il prit sa main dans la sienne mais elle la retira doucement.

— Frank, je voudrais vous dire… Prenez ceci.

Il sentit quelque chose dans sa main, quelque chose de rond et de dur. Avant même d'en toucher le diamant, il savait que c'était sa bague de fiançailles.

— Béryl !

— Je suis désolée, vraiment désolée, mais je vais épouser Emil Louba. Non, non, ne me demandez pas pourquoi, cher Frank, je vous en prie.

Il s'assit stupéfait, incapable de penser.

— Cette… brute ! dit-il enfin. Vous êtes folle, Béryl ! C'est un Turc. Vous lui devez de l'argent ?

Elle ne répondit pas.

— Vous ne ferez pas ça. Sur mon honneur, je le tuerai avant ! C'est pour cela que vous avez été amenée dans cet enfer ! Louba voulait vous avoir… voulait vous ruiner. Et maintenant qu'il vous a dépouillée, il vous laisse dans l'alternative de l'épouser ou de le payer.

— Il y a ma mère à considérer, dit-elle à voix basse, si basse qu'il l'entendit à peine. J'ai été folle, Frank ! Oh, mon Dieu !

Elle se couvrit le visage avec les mains et éclata en sanglots. Il demeura muet et désespéré devant le chagrin de la jeune fille pour l'amour de qui il se serait sacrifié, corps et âme.

Puis elle se redressa et sécha ses larmes.

— Je suis lasse, dit-elle faiblement, n'en parlons plus, Frank. Ces choses se sont produites avant nous, elles se reproduiront encore. Non, non, ne m'embrassez pas. Vous me verrez demain quand je serai remise, quand nous serons tous les deux remis.

Il lui donna la main pour descendre de la voiture et se dirigea avec elle vers la petite maison d'Edwards Square où elle vivait avec sa mère infirme.

— Bonne nuit, Frank, dit-elle et elle l'embrassa.

Elle s'était dégagée de ses bras et avait fermé sa porte devant lui avant qu'il réalisât qu'elle était partie. Pendant un moment il resta à regarder fixement la porte, puis il se retourna et marcha lentement vers l'auto. Dans son cerveau était née l'idée du meurtre. Il attendit quelque temps, un pied sur le trottoir, l'autre sur le marchepied de la voiture, puis demanda :

— Connaissez-vous Braymore House, Peters ?

— Oui, monsieur, répondit le chauffeur quelque peu surpris.

— Conduisez-moi là-bas… non, pas devant la porte, arrêtez-vous à quelque distance.

Braymore House était un immeuble faisant face à Regent's Park et tournant le dos à Clive Street. Il avait six étages, et chaque étage constituait un appartement.

Frank connaissait l'endroit et, en tant qu'habile et brillant architecte, il avait travaillé à la construction de ce coûteux immeuble d'appartements résidentiels de Londres. Un des premiers travaux que le jeune homme eût à exécuter en entrant chez un architecte, avait été d'établir le métré de ses fondations.

C'était un bâtiment de briques rouges, esthétiquement défiguré par l'échelle de secours qui avait été dressée après que l'immeuble eût été bâti, pour satisfaire aux règlements municipaux. Il présentait une façade de couleur sombre, coupée au second étage par une large bande plus claire.

Celui-là, il le savait, était l'appartement de Louba. Il espérait arriver avant le Levantin. Y monter maintenant était impossible, car la grande porte en bois-de-rose du hall d'entrée était fermée, de même que la porte de service derrière la maison. Il jeta un coup d'œil à l'échelle de secours, puis, après un moment de réflexion, se dirigea vers le portail et entra dans le jardin au milieu duquel s'élevait Braymore House. Il prit une allée latérale et arriva aux marches raides conduisant à l'échelle de secours qui s'arrêtait au-dessus ; de lourds contre-poids la maintenaient horizontale. Il se souvint qu'un signal automatique d'alarme était fixé à l'échelle dans le cas où elle serait descendue par des voleurs audacieux. Sa reconnaissance terminée, il retourna vers l'auto.

— À la maison, Peters.

Demain, il verrait l'endroit au grand jour. Il voulait savoir où était attaché le câble du signal d'alarme. Un mince brouillard montait de Regent's Park quand il arriva chez lui à Gâte Gardens. « Tant mieux », pensa-t-il.

CHAPITRE IX

L'homme derrière le rideau

Satisfait, Louba retourna à Braymore House. Il n'aurait jamais pensé qu'un mariage dût lui coûter si cher ; mais Béryl Martin en valait la peine, même indépendamment de l'argent qu'elle ne manquerait pas de lui apporter ; elle était tellement différente des autres femmes qu'il avait séduites, à diverses reprises, par son étrange pouvoir de fascination.

— Je n'ai plus besoin de vous, Miller, dit-il négligemment, comme il entrait chez lui et s'apprêtait à prendre un léger souper que le domestique lui avait préparé.

Il alluma un cigare et s'arrêta devant la cheminée, fumant et considérant sa position avec complaisance.

Ses finances avaient subi un rude choc, mais il était en train de les renflouer.

Il s'assit à table et commença à manger. Présentant le dos à la fenêtre, il se sentit mal à l'aise au bout d'un moment. Il tourna la tête une ou deux fois, mais il était sûr que les fenêtres étaient fermées. Miller les fermait toujours avant qu'il ne rentrât.

Avec un froncement de sourcils il se souvint que Béryl avait affirmé voir un visage à la fenêtre de Sir Harry Marshley.

Il entendit Miller fermer la porte de sa chambre. Comme il éloignait le plateau et allumait un deuxième cigare, Louba eut conscience du silence… et de quelque autre chose indéfinissable. Murmurant contre sa propre imagination, il se leva impatiemment et se dirigea vers la fenêtre derrière lui, écartant le rideau de soie pour s'assurer que le panneau était baissé.

Il laissa échapper une exclamation gutturale, puis tira complètement les rideaux et fit sortir l'homme qui s'y cachait.

— Da Costa !

— Eh bien ? interrogea Da Costa, en portant suggestivement la main à sa poche.

Depuis le temps où il avait poursuivi sa vedette jusqu'à Malte, les années avaient quelque peu blanchi son abondante chevelure, ses joues pendaient sous des yeux noirs en forme de poches, ses traits étaient plus lourds, mais à part cela il était aussi vigoureux que jamais et, somme toute, avait peu changé.

Ses lèvres apparaissaient rouges et humides sous la moustache forte et mal entretenue.

— Très bien, très bien ! dit Louba en lui faisant signe de laisser son arme où elle était. Je voudrais simplement te demander ce que tu viens faire chez moi.

— J'attendais que tu sois allé te coucher.

— Et ensuite ? demanda Louba avec une vivacité qui fit rire Da Costa.

— Ne t'effraie pas. Je ne venais pas pour t'assassiner.

— Je comprends. Uniquement pour voler ?

— Non. Simplement pour ouvrir la fenêtre et rentrer chez moi. Mais Miller est venu et il l'a fermée avant que je sois sorti. Comme je me plais tellement en ta compagnie, j'attendais que tu ailles te coucher.

— Ah, tu voles quand je ne suis pas là ? Oui, j'imagine que tu n'es pas un cambrioleur très audacieux.

Da Costa s'avança vers lui d'un air menaçant.

— Je te préviens, Louba, ces sarcasmes te coûteront cher.

— Je ne paierai jamais plus que ce que je puis m'offrir. Quand je t'ai attrapé, en train de rôder sous ma fenêtre, il y a huit jours, tu as nié avoir l'intention d'entrer. Tu ne faisais que prendre l'air, je crois.

— J'entre toujours quand la fenêtre est ouverte et que tu es sorti, répliqua insolemment Da Costa.

— Ah, vraiment ? Ainsi lorsque tu as prétendu t'en aller pour fermer ton appartement en-dessus, après que je t'ai parlé, c'était uniquement pour me donner le change ?

Da Costa haussa les épaules.

— Je cherche chez toi quelque chose qui m'intéresse et tu m'interromps lorsque tu viens renifler derrière tous mes faits et gestes comme un chien jaloux.

Louba l'empoigna par le bras et le fit se retourner jusqu'à ce que son visage fût en pleine lumière.

— Et tu as ce que tu cherchais ? C'est ce qui te rend si hardi et si spirituel ?

Da Costa se mit à rire :

— Si je l'avais, tu ne le retrouverais jamais.

Louba le secoua avec colère :

— Dis-moi ce que tu as pris !

— Lâche-moi !

Il y eut une brève lutte avant que Da Costa se fût dégagé et demeurât haletant, les yeux ardents et les joues en feu.

— Si jamais tu recommences, Louba, menaça-t-il entre ses dents, je te réglerai ton compte pour la dernière fois.

— Vas-tu me rendre ce que tu m'as pris ?

— Et toi, vas-tu rendre ce que tu m'as pris à plusieurs reprises depuis des années ? répliqua Da Costa, et il ajouta en souriant : Oui, tu vas me le rendre, n'est-ce pas ?

Louba le regarda farouchement, ses yeux se rapetissèrent jusqu'à n'être plus qu'une mince ouverture.

— Tu ne quitteras pas cette pièce avant de m'avoir rendu ce que tu as pris.

— Volontiers, si tu trouves, mon cher Louba, consentit Da Costa avec bonhommie. Tiens, ne fais pas de blague et fouille-moi.

Il fit un effort pour sourire et leva les mains, découvrant ses poches.

Après un moment d'hésitation, Louba se mit en demeure de les fouiller. Da Costa s'amusait de sa déconvenue. Il regarda ses chaussures.

— Oh, certainement. Si c'est dans mes souliers que tu veux jeter un coup d'œil, je n'y vois aucun inconvénient car ce ne sont que des pantoufles. Il est vrai que je pourrais y cacher des liasses de billets, n'est-ce pas ? Il les ôta d'un mouvement du pied. La proximité dans laquelle nous vivons est si agréable que je ne prends pas la peine de m'habiller avant de te rendre visite.

Louba le regarda enfiler ses pantoufles à nouveau.

— Well, après ta petite plaisanterie, peut-être voudras-tu me dire le but réel de ta présence ici ?

— Non, je ne me sens pas porté à t'en dire davantage, répondit Da Costa, et il se dirigea vers la fenêtre dont il desserra les vis avec une visible aisance acquise à cette manœuvre.

— Je verrai alors si tu te décideras à parler devant la police.

— Bah ! Crois-tu me faire peur avec ça ? demanda Da Costa, d'un ton méprisant comme il soulevait le panneau de la fenêtre.

— Ou bien tu me dis tout, ou bien je te fais arrêter, menaça sauvagement Louba en bondissant sur son ancien rival, lequel fut projeté en avant. Seule la rampe de l'échelle de secours l'empêcha de tomber, cul par dessus tête, dans les jardins qui s'étendaient en bas.

Louba sauta derrière lui et le prit à la gorge en lui renversant la tête sur le garde-fou.

— Maintenant, qu'as-tu pris ? Dis-le moi sinon je te fais passer par-dessus la rampe. Il serra le cou de Da Costa jusqu'à ce qu'il enflât.

— Je ne peux pas… si tu m'étrangles, articula péniblement Da Costa.

— Bon, à présent, dit Louba en desserrant sa prise.

— Je n'ai rien pris, tu l'as vu toi-même.

— Qu'est-ce que tu faisais, alors ?

— J'étais venu chercher quelque chose.

— Ah, vraiment ! Et quoi donc ?

Da Costa s'était progressivement redressé. Il porta alors à Louba un coup qui l'envoya chancelant dans la pièce derrière lui où, après avoir lourdement heurté un secrétaire, il tomba au sol, donnant de la tête contre une chaise.

— La prochaine fois que tu me touches, Louba, sera la dernière où tu toucheras quelque chose. Prends note.

Louba se redressa lentement.

— Chien, fils de chien !

— Et si je n'ai pas eu ce que je voulais, interrompit Da Costa, je sais maintenant où le chercher. Il n'est pas nécessaire que tu continues à visser ta fenêtre… car je n'ai plus besoin de revenir.

— En effet, parce que je te ferai arrêter dès demain matin, répliqua Louba en atteignant le téléphone.

— Oh ! envoie toujours chercher la police ! Somme-toute c'est ta parole contre la mienne. Et s'il me plaît d'admettre que je suis venu ici, et que j'y suis venu pour te prendre quelque chose… Je ne crois pas, Louba, que tu aimerais voir

la police chez toi à cause de ce quelque chose. Pense à cela et bonne nuit.

Ses pantoufles glissèrent sur les échelons de fer et il disparut par la fenêtre d'une de ses chambres à l'étage supérieur.

Louba raccrocha le récepteur. Il avait de nombreuses raisons pour ne pas désirer que l'on s'occupât de ses affaires.

Ses sourcils se froncèrent au point de se toucher pendant qu'il regardait autour de lui, essayant de trouver ce que Da Costa pouvait bien convoiter.

Il souleva un objet après l'autre, le soupesa dans la main, le retourna en tous sens, cherchant s'il possédait une valeur cachée.

Dans le renfoncement d'un coin de la pièce, était un coffre de cuivre qu'il n'avait pas ouvert depuis longtemps, rempli de « curiosités » de peu de valeur, déposées là comme au rebut.

Il commença à les sortir du coffre. Tous ces objets gisaient dans le plus grand désordre, mais il ne fut pas sûr d'y voir le résultat des recherches de Da Costa. Une statuette, entre autres, lui parut d'un poids disproportionné à sa taille ; il caressa un instant une vague espérance mais un léger grattage au couteau fit partir la couche d'or et mit à jour le plomb dont le poids l'avait abusé.

Déçu, il retourna vers le coffre il était presque vide. Se baissant pour saisir un objet étincelant sous la lumière, il en ramena le coffret de verroterie qui était tombé dans ses mains à Bucarest, dans une chambre obscure. Il fit jouer le déclic du double fond et contempla l'espace vide. Un sourire

vint lentement sur ses lèvres. Était-ce possible ? Da Costa croyait-il vraiment que lui, Louba, pût posséder ce coffret sans en connaître le secret ? Il avait apparemment renfermé un trésor autrefois : Est-ce que ceux qui en avaient eu connaissance croyaient qu'il y fût encore caché ?

Il n'était pas certain que Da Costa eut recherché ce coffret, mais il ne voulut pas manquer l'occasion d'une bonne plaisanterie.

Il replaça les « curiosités » dans le coffre, et, par dessus, le coffret de verroterie. Sous le double-fond était une feuille de papier portant ces mots adressés à Da Costa :

« Avec mes compliments. Si seulement j'avais su ce que tu cherchais, je te prie de croire que je me serais fait un plaisir de t'offrir ce modeste souvenir en témoignage de ma considération ».

— Il avait raison, quand il est sorti, se dit-il tout bas… pas besoin de fermer la fenêtre, si c'est là tout ce qu'il veut !

CHAPITRE X

Le signal d'alarme

Frank Leamington se leva le lendemain matin ne sachant s'il irait ou non voir Béryl.

Si elle persistait dans sa résolution d'épouser Louba, il était préférable qu'il ne la vît point. Elle ne pourrait qu'affaiblir la décision qu'il avait prise de la sauver à tout prix. Cependant elle lui avait demandé de venir lorsqu'ils seraient calmés tous les deux : peut-être serait-ce sa détermination à elle qui faiblirait. Il se pouvait que la raison l'eût forcée à reconsidérer sa décision.

S'accrochant à cet ultime espoir, il alla chez elle et la trouva seule, qui l'attendait.

— Je n'aurais pas dû vous demander de venir, dit-elle, quand elle vit la pâleur de son visage. Il eût mieux valu en finir hier soir. En réalité, c'est déjà fini, ajouta-t-elle en s'enfonçant avec lassitude dans un fauteuil.

— Oh non, répliqua-t-il, c'est loin d'être fini, Béryl.

— Frank, vous devez me croire. Louba et moi allons nous marier, ainsi tout est donc bien terminé entre nous.

— Il est possible que nos fiançailles soient rompues mais vous n'allez certainement pas épouser Louba.

Elle lui jeta un coup d'œil chargé d'appréhension.

— Frank, vous n’allez pas rendre ce mariage… difficile ? demanda-t-elle, bien qu’elle eût pensé en place de ce dernier mot à un autre plus significatif et plus absolu.

— Je vais le rendre impossible. Rien ne pourra me persuader de me tenir à l’écart et de vous laisser à cet homme. Vous ne savez pas ce qu’il est.

— Ne me le dites pas. Je vais l’épouser, quel qu’il soit.

— Parce que vous lui devez de l’argent, n’est-ce pas ?

Elle serra les lèvres.

— Soit, vous n’avez pas besoin de répondre : je le devine. Cependant… n’auriez-vous pas pu venir me trouver. Béryl ?

— Non.

— Et pourquoi ?

— Parce qu’il n’y a aucune raison pour que vous payiez mes dettes.

— Le croyez-vous ? Je pensais, au contraire, qu’il y avait la meilleure des raisons, dit-il, sur un ton de reproche.

— La meilleure raison tient dans la considération que je vous porte, corrigea-t-elle.

— Est-ce me considérer que de me laisser pour cette brute ?

— Oui. Vous pouvez ne pas le croire maintenant, mais… Elle tordait son mouchoir dans ses mains.

— Je ne le crois pas, Béryl. Ne voulez-vous pas me dire combien vous lui devez ? Croyez-moi, si forte que soit la

somme, elle sera encore moindre que tout ce que je puis être amené à payer pour votre liberté !

— Frank ! Qu'allez-vous faire ?

— N'importe quoi nécessaire pour vous sauver de Louba. N'importe quoi, Béryl !

— Non ! Elle posa rapidement la main sur sa manche. Frank, j'essaie de ne pas détruire votre avenir… J'essaie de ne pas faire retomber mes inconséquences sur vous ou sur maman. Vous n'allez pas rendre mon… mon…

— Votre sacrifice inutile ? Ainsi vous allez vous sacrifier ? Et vous croyez que votre perte soit moins importante que la perte de tout ce que je possède ?

— Je ne crois pas que vous pourriez payer, même si je vous le permettais ! s'écria-t-elle. Et si vous le pouviez, vous seriez coulé ; vous ne pourriez jamais vous remettre à flot. Puis, il y a maman. Vous savez combien je dois en avoir soin… et il ne veut pas attendre, même un jour. En outre, il est trop tard à présent ; je me suis engagée.

— Engagée ! Envers un homme que vous savez être assez vil pour vous forcer au mariage en agitant des dettes sur votre tête ! Quelle que soit l'ignorance dans laquelle vous êtes au sujet de ce Levantin, vous savez cela et cependant vous voulez l'épouser !

— Je fais ce que je crois être le mieux, Frank, je suis responsable de cet état de choses et j'essaie d'en supporter les conséquences ! Sa voix tremblait malgré les efforts qu'elle faisait pour l'en empêcher.

— C'est votre dernier mot ? demanda-t-il, tout est fini entre nous ?

— Oui, répondit-elle faiblement. Bientôt, Frank, vous m'aurez oubliée, et serez heureux avec une autre. Il vaut mieux que vous souffriez maintenant, alors que vous avez le temps de vous remettre et de vous faire une nouvelle vie plutôt que d'être ruiné sans espoir de vous rétablir.

Il se mit à rire avec dureté.

— Ce qui m'arrivera n'a pas grande importance, Béryl, pourvu que je vous sauve de cette créature ; mais vous ne l'épouserez pas. Si vous ne voulez pas mettre fin à ce projet, je m'en chargerai.

— Frank, qu'allez-vous faire ? s'écria-t-elle en le suivant jusqu'à la porte. Vous n'allez pas chez lui, n'est-ce pas ? Cela ne servirait de rien. Je suis sûre qu'il ne vous écouterait pas une minute.

— J'en suis sûr également. Il voudrait me voir à ses pieds : il demeurerait impassible devant mes supplications, si j'étais assez fou pour le supplier. Je le sais, Béryl ; vous n'avez pas besoin, de penser que je perdrais mon temps et mes paroles avec lui.

— Alors, que pouvez-vous faire ? Frank ! Elle recula, soudainement pâle et les yeux dilatés. Vous ne… vous ne…

— Je le tuerai ! cria-t-il sauvagement. Plutôt que de vous savoir mariée à cette brute dégoûtante, je préfère le voir mort !

Il sortit, laissant Béryl atterrée, haletante, essayant d'étouffer les sanglots qui se pressaient dans sa gorge.

Elle courut à la fenêtre et le vit s'éloigner.

Se précipitant hors de la pièce, elle mit rapidement son chapeau et son manteau, prit au passage une paire de gants et sortit, se hâtant dans la direction prise par Leamington.

Elle marcha plus vite, courut presque, quand elle le vit s'approcher de Braymore House.

— Frank, implora-t-elle en posant la main sur son bras, n'y allez pas, c'est impossible. J'irai avec vous si vous y allez.

— N'ayez pas peur, répliqua-t-il avec amertume, il est en sécurité pour le moment. Voyez.

D'un mouvement de la tête, il montra un taxi qui passait et elle aperçut le visage brun et vulgaire d'Emil Louba lisant un journal du matin.

— Voulez-vous que j'arrête un taxi ? demanda Leamington.

— Non, je marcherai. Voulez-vous me raccompagner… jusqu'à la porte ?

— Non, merci. J'ai des affaires par ici.

— Vous allez toujours à Braymore House ?

— Des affaires, vous dis-je. Vous feriez peut-être mieux de rentrer chez vous. Louba est sans doute allé rendre visite à sa fiancée.

— Oh, Frank…

Il lui pressa le bras comme s'il regrettait ses paroles.

— Pardonnez-moi, Béryl. Je sais que vous faites ce que vous croyez être le mieux. Partez maintenant. Nous ne pou-

vons qu'agir tous les deux de la manière qui nous paraît la plus juste. Il n'y a rien d'autre à dire.

Il souleva son chapeau et demeura découvert jusqu'à ce qu'elle se fût éloignée.

Poursuivant son chemin vers Braymore House, il entra alors dans le bâtiment et s'adressa au concierge d'un air jovial et bon garçon.

— Good morning ! Vous êtes toujours ici, alors ! remarqua-t-il en souriant.

— C'est-à-dire… oui, je… Tiens, mais c'est Mr Leamington ! s'exclama le bonhomme.

— Vous vous souvenez de moi ? Il y a cependant quelque temps que j'ai travaillé à la construction de cet immeuble.

— Oui, le temps passe, Monsieur.

— Et vous n'avez pas eu d'incendie, après qu'on ait tant insisté pour déparer le bâtiment en le flanquant d'une échelle de secours ?

— Non, heureusement, répondit l'homme en riant ; je me permets de dire que, du point de vue d'un architecte, c'est une honte, cependant monsieur, une échelle de secours peut être rudement pratique à l'occasion.

— Vous avez raison, et celle-ci, je me rappelle, est très bien conçue. C'est précisément pour cela que je suis venu. Je suis en train d'en installer une sur un nouvel immeuble et je voudrais savoir comment fonctionne le signal d'alarme. Pouvez-vous me le montrer ?

— Certainement, monsieur. Vous savez comment est fait un système d'alarme contre les voleurs, n'est-ce pas ?

— Oui, je sais que la sonnerie retentit quand quelqu'un abaisse l'échelle pour atteindre la première plate-forme extérieure. Pouvez-vous me montrer où est attaché le câble du signal ?

— Suivez-moi, monsieur.

Le concierge était fier de converser avec le jeune et brillant architecte, heureux de lui expliquer tout ce qu'il savait, prêt à faire quoi que ce soit pour lui être agréable.

— Et je suppose que le système est en ordre ? interrogea Leamington.

— Oh oui ; bien entendu, je l'essaie chaque semaine.

— Y aurait-il quelque inconvénient à ce que vous l'essayiez maintenant ? Bien sûr, n'en faites rien si ceci doit vous déranger le moins du monde, uniquement…

— Je n'y vois aucun inconvénient, monsieur. Juste le temps d'avertir les locataires, si vous pouvez attendre une minute.

— Mais oui. C'est très aimable à vous.

Il sortit de sa poche une paire de cisailles et attendit, l'oreille tendue, que l'alarme sonnât. Le temps lui parut long et des gouttes de sueur perlaient sur son front quand enfin la sonnerie se mit en branle.

Il demeura encore une ou deux minutes pour être sûr que l'homme n'allait pas renouveler l'essai, puis d'un coup

bref il coupa le câble en deux et fourra les cisailles dans sa poche.

— Oui, ça marche à la perfection. J'installerai certainement ce système, dit-il rapidement quand l'homme fut de retour. Y a-t-il encore quelqu'un des anciens locataires, ici ? Il bavarda encore cinq minutes, assez pour détourner l'attention du concierge du câble dont il lui avait parlé. Puis il retourna avec lui jusqu'à la porte d'entrée et glissa dans sa main un généreux pourboire.

— Au revoir. Je vous remercie infiniment.

— Au revoir, monsieur, c'était la moindre des choses.

L'homme le vit s'éloigner et le perdit de vue.

CHAPITRE XI

L'homme qui prit ce qu'il voulait

Hurley Brown présenta ses souliers bien cirés à la flamme qui brûlait dans la cheminée du fumoir et regarda pensivement les bords incandescents d'une pelletée de charbon que le domestique venait d'y ajouter.

— Vos conceptions sont foncièrement immorales, Louba. J'emploie le mot immoral au sens large, c'est-à-dire que votre sens du bien et du mal s'est départi de ses normes habituelles.

Emil Louba rit doucement sous cape. Sa silhouette massive, ses larges épaules, la vulgarité de ses traits contrastaient avec ceux de son compagnon. Ses cheveux étaient aussi drus, aussi noirs, aussi luisants, sa moustache aussi forte que lorsque Hurley Brown et lui s'étaient rencontrés pour la première fois, des années auparavant et le décor d'un club de Londres n'avait apporté aucune gêne dans le cadre de leurs rapports. Louba n'avait jamais cessé de trouver plaisante l'occasion qui lui avait permis d'appartenir au même club que l'homme qui lui avait jadis témoigné un tel mépris et plaisant aussi le fait que leur mutuelle amitié pour le docteur John Warden obligeât Hurley Brown à une civilité très différente de sa conduite première envers lui.

— C'est un point de vue, reprit Louba en rejetant lentement la fumée de sa cigarette. Dans toute ma vie je n'ai eu qu'une seule règle : obtenir ce que je veux, ne rien me refu-

ser. Est-ce bien ou mal ? Pour moi c'est bien. Je suis moi-même ; le monde tourne autour de moi une fois en vingt-quatre heures. Je suis le dieu de mon univers, responsable devant moi-même. J'ai ruiné des hommes parce que c'était le seul moyen de devenir riche. Je désire la richesse ; pour avoir cet argent il est nécessaire de faire du mal. C'est donc ce que je fais. Vous comprenez, mon cher ?

— Je comprends, dit le capitaine Hurley Brown sans conviction.

— Là-bas, en face, est notre ami Warden en train d'écrire avec application. C'est un honnête homme, il n'a jamais ruiné personne et il est pauvre. Mais supposez que vous et moi soyons renversés par un omnibus. Croyez-vous que sa main tremblerait pour nous couper les jambes ? Non ! Il est habitué à ne plus considérer la souffrance. Demain, si je dérobe une montre ou une chaîne, ou si je cambriole une maison, hésiterez-vous avant de m'arrêter ? Non, vous m'enverriez à l'échafaud en toute tranquillité. C'est une affaire d'entraînement de l'esprit.

C'était un samedi après-midi, un jour brumeux de décembre, et le fumoir de l'Elect-Club était désert, n'étaient les deux hommes qui conversaient devant le feu et le docteur John Warden qui avait été retenu en ville par une opération. Maintenant, le docteur cachetait la lettre qu'il venait d'écrire et la tendait à un domestique du Club pour qu'il la postât. Après quoi, il se dirigea vers ses deux amis en bourrant sa pipe.

— J'aurais aimé que vous fussiez là plus tôt, Warden ; Louba exposait sa philosophie.

— Qui, naturellement, péchait quelque peu par manque de tact, dit le docteur avec un sourire. Je n'ai jamais bien su si Louba est aussi mauvais qu'il le dit, ou si ses conceptions sont seulement destinées à choquer.

— Il en faudrait beaucoup pour me choquer, répondit sèchement Hurley Brown. J'ai fait mes études dans un collège « à scandales », et même Scotland Yard m'a peu appris en matière d'horreurs.

De nouveau Louba rit doucement.

— Cependant je pourrais vous dire certaines choses… J'ai fait fortune au Levant, comme je suppose que vous le savez, dit-il brusquement avec un coup d'œil en oblique vers Brown immobile. Oui… je pourrais vous dire certaines choses.

— Well, n'en faites rien, dit tranquillement le docteur. Racontez nous quelque chose d'agréable. Je viens de passer trois heures dans une atmosphère de chloroforme et d'antiseptique et j'ai besoin de changer d'air.

Louba fit une grimace.

— C'est horrible, dit-il avec un frisson ; voilà qui me rappelle la douleur que j'ai eue, docteur, juste ici. Il toucha un endroit de sa lourde carrure, au-dessus de la ceinture. Venez me voir un de ces jours, quoique je craigne les médecins. Si j'ai quelque chose de sérieux, je ne veux pas le savoir ; si ce n'est rien, vous pourrez me le dire.

Le docteur Warden se mit à rire.

— Je vous verrai aujourd'hui même ; je veux m'y prendre à temps. Je m'attends à découvrir que ce qui ne va pas

chez vous est dû à une nourriture excessive et à un manque d'exercice.

— Vous restez en ville pour le week-end, Brown ?

Hurley Brown répondit affirmativement d'un signe de tête.

— Nous liquidons l'affaire du vol de bijoux de Berkeley Square, et je pense opérer une arrestation cette nuit. Un crime très habile. L'homme qui l'a commis… Mais vous avez lu l'histoire dans les journaux ?

Mr Louba regarda sa montre et se leva lentement.

— Le crime m'intéresse aussi peu que les opérations, dit-il. Peut-être pourrez-vous venir ce soir, docteur ?

— Quand vous voudrez, mais de préférence avant le dîner, car j'ai rendez-vous ici.

— À sept heures. Vous demeurez toujours à Braymore House ? Bien ; je passerai donc vous voir.

Quand l'homme fut parti, Hurley Brown se tourna vers le docteur avec une expression de dégoût sur sa figure maigre et hâlée.

— Je n'aime pas ce Louba, John !

— Vraiment, demanda paresseusement le docteur. Sa réputation est probablement surfaite. Il est des hommes qui prennent plaisir à exagérer leur méchanceté. Louba est un de ces hommes. Je n'ai jamais étudié son complexe particulier, mais je parierais qu'il n'est pas pire que ceux de son espèce. Il est immensément riche et typiquement oriental. Sa mère était Turque, m'a-t-il dit une fois, et son père Maltais, lui-

même le résultat d'une alliance entre un Grec et une femme de Smyrne.

— Depuis quand le connaissez-vous ? demanda Brown après un silence.

— Pardon ? Le docteur était en train de s'assoupir. Qui ? Louba ? Oh, depuis des années. Il n'est réellement pas tel qu'il se dit. En un sens, il me plaît ; il m'a rendu un grand service autrefois. Je n'oublierai jamais sa serviabilité à cette période critique de ma vie.

Il ferma les yeux et se remit à somnoler. Hurley Brown retourna à sa contemplation des flammes dans l'âtre et à ses pensées centrées sur le cambriolage de Berkeley Square.

— Louba va se marier.

Le docteur clignota des paupières et se réveilla. Il était arrivé à l'âge où les intellectuels s'assoupissent facilement.

— Comment ? Marié… Louba ?

— Oui, il va épouser Béryl Martin, cette charmante jeune fille.

— Vraiment ? Ah ça, je n'avais jamais imaginé Louba marié !Le docteur quitta le dossier et se pencha plus avant en ajustant ses verres cerclés d'or.

» Et Béryl Martin ? Je la croyais fiancée à ce brave jeune homme, Leamington. Ah, Seigneur !

— Je le croyais aussi. Selon toute apparence les fiançailles sont rompues. Elle l'épouse mercredi avec une licence spéciale, et ils partent pour Paris passer leur lune de miel.

Le docteur porta pensivement la main à son menton.

— Étrange, dit-il, je n’avais jamais pensé que Louba se marierait un jour.

CHAPITRE XII

Du sang sur le plafond

À six heures, le docteur Warden rentra chez lui à Devonshire Street et passa son habit pour le soir. Il devait rencontrer pour dîner un vieil ami, médecin comme lui, et avait complètement oublié son rendez-vous avec Louba. Il s'en souvint tout à coup alors qu'il était à mi-chemin des escaliers. Il retourna prendre son stéthoscope et le glissa dans la poche de son pardessus.

Louba ! Non, le docteur Warden ne se l'était jamais représenté comme un homme marié. Il aimait Louba, en quelque sorte, avec tous ses défauts, son curieux accent et sa puissante personnalité.

Le brouillard était moins épais aux alentours de Braymore House, ce que remarqua le portier en livrée qui se tenait dans le hall.

— Le docteur Warden, n'est-ce pas ? interrogea-t-il.

— Oui, répondit le docteur en souriant, vous êtes un bon physionomiste.

— Il le faut bien ; je suis ici depuis que la maison a été bâtie. Il est venu ce matin un gentleman dont je me suis souvenu, bien que je ne l'aie pas vu depuis le temps que Braymore était aux mains des peintres, Mr Leamington. C'était un assistant de l'architecte mais il travaille maintenant pour son compte.

— M[r] Leamington ? Ce nom éveilla l'intérêt du docteur. Que voulait-il ?

— Seulement jeter un coup d'œil, monsieur. Il a dit qu'il construisait un nouvel immeuble et voulait se rendre compte de l'installation du signal d'alarme ; je la lui ai montrée. Dois-je vous accompagner ?

Le docteur secoua négativement la tête ; il avait déjà utilisé l'ascenseur. La porte de l'appartement n° 2 donnait sur un couloir vitré ; elle s'ouvrit après qu'il eût appuyé le doigt sur le bouton de la sonnette d'entrée.

— Le docteur Warden ? Donnez-vous la peine d'entrer.

Le domestique le reconnut immédiatement. À la surprise du docteur, il avait son pardessus, et les premiers mots de Miller furent pour expliquer cette tenue.

— C'est mon soir de repos, et M[r] Louba m'a dit que je pouvais sortir, mais je savais que vous deviez venir, docteur, et de plus j'attendais que ce monsieur fût parti.

— M[r] Louba a-t-il un visiteur ?

Les sourcils de Miller s'élevèrent en accent circonflexe.

— Un visiteur… ne les entendez-vous pas ?

Le docteur les avait déjà entendus, quoique le hall fût séparé du salon par une double porte et un rideau. On ne pouvait distinguer les mots, mais on entendait distinctement le grognement de Louba et la voix rauque de son interlocuteur.

— Il y a un quart d'heure qu'ils se disputent, dit Miller. Il fit une grimace en portant les yeux sur l'horloge ancienne du

hall. Docteur, cela vous déplairait-il d'attendre ici ? Je puis vous introduire dans le salon, si vous le désirez, seulement…

— Ne vous inquiétez pas, répondit Warden avec bonne humeur, j'attendrai. Vous sortez ?

— Ma fiancée m'attend, dit Miller rapidement, je ne puis la laisser seule dehors par un brouillard pareil. Je m'arrangerai pour sortir plus tard avec elle. Je ne resterai pas plus d'un quart d'heure.

Il était alors 7 h. 3 et le dîner du docteur était à 7 h. et demie.

— Écoutez-les, murmura Miller.

Les voix s'étaient élevées. Le docteur entendit ces mots : « Elle fera ce que je veux ! » C'était Louba qui parlait.

— Vous pouvez aller, Miller, et ne me laissez pas attendre plus d'un quart d'heure, je vous en prie.

Miller sortit sans bruit et fut de retour dans quatorze minutes exactement. Il trouva le docteur assis sous la lampe et lisant. Le bruit de la querelle avait cessé.

— Dites à Mr Louba que je ne puis plus attendre, dit-il en repliant son journal. Je suis sûr que le visiteur est parti car je n'ai plus rien entendu depuis cinq minutes.

Miller ôta son pardessus et lissa ses cheveux avec la main avant d'entrer. Le docteur Warden l'entendit frapper à la porte et se leva. À ce moment, Miller revint.

— Il ne répond pas. C'est comme cela quelquefois, quand il est las de jurer. Voulez-vous venir ?

Le docteur Warden eut un geste d'impatience et suivit le domestique à la porte. Il tourna la poignée la porte était fermée à clé.

— Louba !

Aucune réponse ne vint.

— Il est peut-être dans sa chambre, elle donne dans la bibliothèque, suggéra Miller, mais je ne pense pas qu'il nous reçoive. Il est terrible parfois ; je l'ai vu démolir le mobilier quand il avait subi quelque contrariété. D'autres fois, il s'assied dans sa chambre et ne peut souffrir personne à côté de lui.

— Je n'ai pas entendu partir le visiteur, dit le docteur.

— Attendez une minute. Miller courut vers la cuisine, un étroit couloir se terminait par une porte alors entrebâillée. En face se trouvait un escalier de maçonnerie : l'escalier de service pour les fournisseurs, il doit être sorti par là ; c'est par là qu'il est venu et j'ai trouvé cela drôle.

— Quel genre d'homme était-ce ?

— Un individu assez vulgaire, de trente-cinq ans, d'allure sportive. Il paraissait légèrement ivre. Je ne l'ai pas bien vu car la lampe du couloir de service était éteinte. Mais dès que Mr Louba l'a entendu, il est apparu et l'a fait entrer.

Le docteur tâta le stéthoscope dans la poche de son pardessus.

— S'il me demande, je viendrai après 11 heures. Vous téléphonerez alors un message à l'Elect Club.

De retour au club, il trouva un message à son nom, mais qui ne venait pas de Louba. Son invité avait pris froid et lui exprimait ses regrets de ne pouvoir dîner avec lui. Hurley Brown leva les yeux quand le docteur entra dans le dining-room.

— Votre ami ne viendra pas ? demanda-t-il. Asseyez-vous avec moi, je suis seul. Comment va Louba ?

Warden sourit.

— Louba remâche ses ennuis, selon le fidèle Miller. Quand je suis arrivé, notre Levantin était engagé dans une discussion avec je ne sais qui, et il n'a pas pu, ou pas voulu, me recevoir.

Ils dînèrent et retournèrent au fumoir. Ils étaient seuls : le docteur fumait sa pipe, Hurley Brown tenait une cigarette entre ses lèvres minces. Aucun mot ne fut prononcé pendant la demi-heure qui suivit, et ce fut Brown qui rompit le silence.

— Quand j'étais avec mon régiment à Malte, Louba était l'usurier qui tenait la moitié du mess sous sa coupe.

— Ah ? Vous paraissez quelque peu obsédé par Louba aujourd'hui.

— En effet, dit l'autre avec une grimace. Je suis malade de le voir dans mon club comme membre, et de penser qu'il va épouser la fiancée de Frank.

Le docteur posa légèrement son pied sur le sien, ce qui lui fit lever la tête : Frank Leamington venait d'entrer dans le fumoir.

La première chose que remarqua Warden fut la pâleur mortelle du jeune homme. Il semblait ne pas les avoir vus, et se dirigea vers les étagères de bottins qui couvraient un panneau de la pièce. Il prit un livre d'adresses dont il tourna hâtivement les pages et, au bout d'un moment, trouva ce qu'il cherchait ; après quoi il sortit. Hurley Brown se leva et alla examiner le livre. C'était un indicateur de chemins de fer.

— Je me demande où va Frank, dit-il en revenant près du docteur.

À 9 h. et demie, Hurley Brown se prépara à sortir pour se rendre à Scotland Yard.

— Je retourne chez Louba ; peut-être est-il revenu de son accès de mauvaise humeur, dit le docteur Warden en secouant les cendres de sa pipe, et ils sortirent ensemble.

Warden monta de nouveau au deuxième étage et cette fois-ci le portier l'accompagna et le quitta alors qu'il pressait la sonnerie de l'appartement n° 2. Quelques secondes plus tard, la sonnerie de l'ascenseur se fit entendre. Jetant un coup d'œil sur le tableau, le portier monta jusqu'au troisième étage. Pendant ce temps, le docteur attendait patiemment devant la porte. Il n'y avait personne sur le palier du troisième, aussi le portier redescendit-il.

— Vous avez sonné, monsieur ?

— Moi ? Non. Je croyais qu'il y avait quelqu'un au-dessus. Je n'attendrai pas davantage, je viens de me rappeler que Miller est sorti, dit le docteur Warden.

— Il a dû sortir par l'escalier de service. Je ne vois jamais entrer ni sortir les fournisseurs. C'est le seul immeuble où ils aient une entrée spéciale.

Le docteur tira sa montre.

— Dix heures moins un quart. Votre horloge doit être arrêtée. Le portier se retourna pour voir l'heure.

— Oui, elle s'est arrêtée cet après-midi.

Warden demeura un moment sur le seuil et s'enfonça dans le brouillard. Comme il se dirigeait vers un taxi en stationnement, un homme le croisa.

La lumière diffuse d'un réverbère éclaira sa figure une fraction de seconde. C'était Frank Leamington.

Le docteur s'arrêta et se retourna. Il n'y avait aucun doute, c'était bien lui avec son pardessus gris, celui qu'il portait en venant au Club.

John Warden fut frappé de peur à l'idée qui s'éveilla en lui. Cet homme devait haïr Louba ! Pourquoi était-il là ? Peut-être se dirigeait-il vers Braymore House dans le but de se venger de celui qui lui avait pris Béryl Martin ?

C'était là une supposition peu probable, cependant… il fit un pas dans la direction de Leamington, mais celui-ci était déjà hors de vue. Une coïncidence certainement, pensa le docteur, et il alluma sa pipe.

Quand il fut de retour au club, Hurley Brown était assis devant la cheminée.

— Il y a un message pour vous. Il est arrivé juste avant mon arrivée, dit-il.

Comme il parlait, le garçon du fumoir apporta une feuille de papier sur un plateau. Le docteur mit ses lunettes et lut :

« Reçu à 21 h. 30,
« Warden demain à 11 heures.
« Mr Louba désirerait voir le docteur »

— Étrange ! Warden lut le message à haute voix. Il a dû me téléphoner peu de temps après que j'aie quitté Braymore House.

— Qu'il aille au diable ! dit Hurley Brown avec une telle véhémence que le docteur en fut étonné. Cependant, il ne fit aucun commentaire, et quelques minutes après le commissaire parlait « métier ». Son homme avait été arrêté, et la descente qu'il avait organisée dans une petite maison de Lambeth avait réussi selon ses plans.

Peu enclins, apparemment, à affronter le brouillard nocturne, ils restèrent devant la douce chaleur de la cheminée. À 11 heures et quart, le docteur se leva d'un bond.

— Allons, Brown, nous tenons éveillés les domestiques du club alors qu'ils devraient être au lit.

On les aidait à enfiler leurs pardessus quand le téléphone sonna dans le hall, sur le bureau du maître d'hôtel.

— Pour moi ? demanda le docteur en se hâtant vers la cabine vitrée.

— Est-ce vous, docteur ? Il reconnut Miller. Voulez-vous venir tout de suite, je vous prie ?

La voix de Miller était chargée d'épouvante et Warden pouvait presque l'entendre claquer des dents.

— Qu'y a-t-il ?

— Les locataires du dessous, docteur ; ils sont montés me dire que du sang dégoutte à travers leur plafond, provenant de la chambre de Mr Louba !

CHAPITRE XIII

L'attente dans le brouillard

Avec la fin de cette triste journée d'hiver les craintes de Béryl Martin s'accrurent. Elle n'arrivait pas à comprendre le mobile qui avait bien pu pousser Leamington à aller à Braymore House ; mais avec le souvenir des sentiments qu'elle avait lus sur son visage, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il y était peut-être allé en plein jour afin de trouver le meilleur moyen d'y pénétrer pendant la nuit.

Écartant les rideaux de sa fenêtre elle put mesurer l'intensité du brouillard et comprit que ce devait être pour Frank une nuit idéale pour mener à bien une si folle entreprise. Elle commença d'aller d'une pièce à l'autre, en proie à une inquiétude insurmontable, et répondit distraitement aux questions de sa mère.

À la fin, toute attente s'avéra intolérable, ses craintes devinrent certitudes. Elle imaginait le jeune homme entrant dans l'appartement n° 2 et confrontant Louba avec cette figure pâle, décidée, qu'elle ne pouvait oublier. Béryl mit son manteau et son chapeau, prit ses gants et sortit. Elle courut presque vers Braymore House, comme s'il eût été, en cet instant même, sur le point d'entrer chez Louba et qu'elle dût arriver trop tard pour l'en empêcher. Elle arriva essoufflée devant Braymore House.

Les fenêtres de l'immeuble semblaient des taches dans le brouillard. Il lui était facile de rester là sans être remar-

quée, mais il était également facile pour Leamington de la croiser sans qu'elle le reconnût. Si seulement elle avait su d'une façon précise quelle était la fenêtre de Louba, pensait-elle, elle aurait pu au moins la surveiller et voir si quelqu'un entrait par là.

C'est alors qu'elle réalisa l'inutilité de sa présence, l'invraisemblance de son dessein de saisir Frank sur le fait et de la ramener à la maison. Il était aussi trop tôt et trop tard à la fois pour que Louba se trouvât chez lui. Presque certainement, si Frank devait venir, il viendrait dans la nuit, probablement longtemps après que Louba fût de retour de ses occupations nocturnes.

Cependant elle ne pouvait se résoudre à partir.

Quand elle entendait des bruits de pas, elle feignait de se promener, mais retournait ensuite à l'endroit d'où elle pensait pouvoir observer la fenêtre de Louba.

Elle laissa échapper un cri de surprise en sentant une main se poser sur son bras.

— Oh ! qui est là ? murmura-t-elle, tremblante, mais elle respira plus librement quand elle réalisa qu'il ne s'agissait pas d'un policeman.

— Vous devez avoir froid. Il y a longtemps que vous attendez, dit une douce voix à la hauteur de son coude. Elle vit alors que celui qui lui avait adressé la parole était un petit homme avec une figure mince et débonnaire.

— Comment pouvez-vous le savoir ? s'écria-t-elle.

— Parce que moi aussi j'attends.

— Vous attendez ? Vous attendez quoi ?

— J’attends de voir la suite. Ce sont les fenêtres de Louba que vous surveillez, n’est-ce pas ?

— Comment ? Non. Je ne surveille rien du tout, je ne fais que passer, dit-elle, et elle s’éloigna, l’esprit désemparé.

Qui pouvait-il bien être ? Pouvait-on le croire en liaison avec la police, et attendant Frank pour le prendre au piège ? Elle repoussa la supposition comme absurde, cependant son anxiété ne faisait que croître. Elle fit rapidement le tour du pâté de maisons et se retrouva à l’endroit où le petit homme lui avait adressé la parole.

Il n’y avait personne en vue. Elle se pencha contre la grille qui entourait le jardin, se demandant si elle pourrait avertir Louba de ne pas rentrer chez lui pendant le temps qui lui restait à passer en Angleterre ; mais elle chassa cette idée tout de suite. Cela ne manquerait pas d’accuser Frank, et elle voulait le sauver.

— Voici les fenêtres de Louba, reprit la même voix douce, et elle sentit sur son bras le contact de la même main.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda-t-elle. Vous dites que vous attendez ce qui va se passer. Que va-t-il donc se passer ?

— Oh, je ne sais pas, mais j’ai de bonnes, d’excellentes raisons de croire que quelque chose va se produire, et je sens que cela ne saurait tarder.

— Depuis combien de temps attendez-vous ?

— Oh, depuis des années… de longues années.

— Des années ? Je veux dire depuis quand attendez-vous ici ?

— Depuis qu'il fait nuit.

— Et avez-vous vu entrer quelqu'un ? demanda-t-elle, le souffle coupé.

— Vous voulez dire par la fenêtre ? Il sourit. On a certainement utilisé la fenêtre ; on l'avait utilisée aussi en d'autres occasions. Je me souviens que, il y a des années de cela…

— Qui est entré par la fenêtre ?

— Un homme… un homme sur qui j'ai fondé de grands espoirs. Il est ressorti et je ne suis pas sûr de…

— Quand l'avez-vous vu ressortir ?

— Oh, il y a assez longtemps. Il la regarda attentivement, voyant qu'elle ne savait si elle devait être rassurée ou au contraire si ses craintes allaient se justifier. Ce n'était pas celui que vous pensez, ajouta-t-il.

— Que voulez-vous dire ? Comment le savez-vous ?

— N'êtes-vous pas la jeune fille que Louba veut épouser de force ?

— Quoi… vous… Elle s'arrêta, stupéfaite.

— J'ai regardé par la fenêtre la nuit dernière, dit-il tranquillement. Je n'ai pas entendu un mot, mais je savais ce qui se passait. J'ai vu vos visages. J'ai vu les papiers qu'il vous a montrés. Je connais très bien Louba, conclut-il avec une espèce d'orgueil satisfait.

Elle fit un pas en arrière.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Je m'appelle Weldrake. Je ne suis pas quelqu'un d'extraordinaire… mais j'ai eu un fils autrefois. Il ne me ressemblait pas c'était un grand et beau garçon, il…

— Et vous regardez par les fenêtres, remarqua-t-elle avec un léger mépris.

— Oui, répondit-il pensivement. Je pense que cela semble peu honnête. Ce l'était jadis, je le sais. Mais il y a longtemps de cela. Voyez-vous, lorsqu'on vit d'espoir, comme j'ai vécu, on doit, à l'occasion…

Elle l'interrompit.

— Qu'espérez-vous ?

— J'ai promis à mon fils qu'il serait vengé. J'ai promis de ne pas rentrer à la maison avant qu'il ne le fût, et il y a longtemps maintenant que nous attendons. Et chaque année ajoute au nombre des ennemis de Louba. Cela ne saurait tarder, maintenant. Ne vous inquiétez pas ; retardez votre mariage avec lui de quelques jours, et vous en serez libérée. Et même il se peut que demain matin…

Quoiqu'il parût assez doux, son sourire effraya la jeune fille ; le ton confidentiel de ses paroles, tout semblait étrange chez cet homme.

Et encore, que savait-il ou supposait-il de Frank ?

— Je ne veux pas me libérer, dit-elle ; je me trouve ici uniquement parce que je suis anxieuse à son sujet.

— Oui, vous étiez fiancée à ce jeune homme qui vous a raccompagnée chez vous hier soir, et vous craigniez qu'il ne tue Louba.

— Non, je n'ai jamais pensé à une pareille chose. Je ne sais ce que vous voulez dire… ni pourquoi vous attendez ici. Je crois qu'il vaudrait mieux que vous partiez avant que la police ne vous demande pourquoi vous vous promenez dans ces parages.

Quoiqu'elle essayât d'affermir sa voix, elle tremblait encore quand elle s'éloigna.

Elle n'osa pas retourner au même endroit, aussi traversa-t-elle la rue et se mit à surveiller les taches de lumières qui apparaissaient à travers les rideaux des fenêtres de Louba, avec des yeux qui semblaient vouloir percer les murs et voir ce qui se passait derrière eux.

Si elle avait pu le faire, il eût mieux valu qu'elle fût aveugle, plutôt que de voir le spectacle qui se serait offert à elle.

Emil Louba gisait sur son lit, portant les traces d'une mort violente, et à son chevet, le regardant stupidement, se tenait Frank Leamington.

Il s'était juré de tuer Louba, plutôt que de permettre à Béryl de l'épouser, mais maintenant que Louba était mort, l'horreur demeurait sur sa face tandis qu'il contemplait le cadavre affreux de l'homme qu'il avait haï.

Il fit un pas en arrière vers la fenêtre, comme s'il eût été pris de peur, mais il se contraignit par un effort sur lui-même. L'homme avait mérité cette mort, de toute façon, Béryl était sauvée de ses griffes. Il devait achever ce pourquoi il était venu.

Le jeune homme passa dans la pièce voisine, et écouta attentivement. Il posa l'oreille contre la porte, mais aucun bruit ne vint le déranger.

Il se dirigea vers le secrétaire et commença par en fouiller fiévreusement les tiroirs. Ne trouvant aucune trace des reconnaissances de dette qu'il cherchait, il abandonna ses recherches et retourna dans la chambre, l'oreille toujours aux aguets. Il jeta un rapide coup d'œil à la massive silhouette étendue sur le lit, enjamba la fenêtre et descendit par l'échelle de secours dont il avait baissé le bas vers le sol, après avoir rendu inoffensif le système d'alarme.

Le brouillard était plus épais que lorsque Béryl était partie de chez elle, ce qui l'obligea à chercher à tâtons dans l'obscurité son chemin jusqu'au portail.

Sa main tendue en avant rencontra une autre personne et, tandis qu'il reculait, Béryl laissa échapper un cri de terreur.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Frank !

— Vous, Béryl ? Vite, partez d'ici !

Il la saisit par la main et s'éloigna rapidement de l'immeuble avec elle.

— Que faites-vous ici. Béryl ?

— J'allais chez Louba… Je ne pouvais supporter cela plus longtemps.

— Vous alliez chez Louba ?

— Oui. Il me semblait que c'était la seule solution. J'ai vu quelqu'un qui attendait, un petit homme, et j'allais lui dire…

— Vous alliez chez Louba à cette heure de nuit ?

— J'ignorais si vous étiez là, ou si vous alliez venir, ou si vous étiez venu. Je ne serais pas rentrée chez moi avant de le savoir. Alors je me suis décidée à venir, et si Louba avait été chez lui, je lui aurais dit avoir vu cet homme rôder sous ses fenêtres, pour le mettre en garde. Est-il là, Louba ? Est-il chez lui ?

— Oui… Il y est.

— Vous l'avez vu ? Frank, vous vous êtes querellés ? Vous avez…

Elle n'osa pas le questionner plus ouvertement sur ce qu'elle craignait.

— Rentrez chez vous. Béryl. Et ne dites à personne que vous êtes venue ici. Quelqu'un vous a-t-il vu sortir ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Mais dites-moi ce que vous avez fait, Frank.

Il y avait un sanglot de terreur dans sa voix. Elle s'accrocha à son pardessus.

— Je vous en prie, dites-le moi. Je dois savoir, Frank.

— Je n'ai rien fait. Maintenant, Béryl, rentrez. J'ai beaucoup de points à élucider.

— Vous dites que Louba était chez lui. Il y a certainement eu quelque chose entre vous.

— Béryl, je n'ai trouvé aucune de vos reconnaissances de dette. Quel en était le montant ? Les avait-il en sa possession ? Vous les avez vues ?

— Oui. Cinquante mille livres. Il les avait avec lui chez Sir Harry Marshley, hier soir.

— Et ne les a-t-il pas brûlées après que vous lui ayez promis de l'épouser ?

— Non, pas avant que nous ne soyons mariés. Il a dit qu'il me les donnerait à ce moment. Oh ! Ne vous tracassez pas pour ces billets ou pour moi ! C'est de vous, Frank, qu'il s'agit. Dites-moi ce qui s'est passé.

— Je ne crois pas que ceci ait quelque importance si on les trouve, tout au moins en ce qui vous concerne. Personne ne peut vous accuser… et il n'y a aucun héritier que je sache qui… Il se retourna vers Braymore House, comme s'il eût voulu retourner y effectuer de nouvelles recherches.

— Comment avez-vous pu les chercher s'il était là ? À moins que… Les mots se figèrent sur ses lèvres ; ses dents claquaient.

— Rentrez chez vous, Béryl ! implora-t-il en la dirigeant vers Edwards Square. Et ignorez tout de cette nuit ! Vous n'êtes pas venue, vous ne m'avez pas vu… Rentrez vite à la maison, et oubliez que vous en êtes sortie.

— Je ne peux pas, Frank, pas avant que je ne sache… Ses lèvres tremblantes ne pouvaient articuler les mots. Il eut pitié d'elle.

— Béryl, dit-il, et il pencha son visage sur le sien, j'ai vu Louba… mais je vous jure que je ne lui ai fait aucun mal. Ne

me posez pas de question. Croyez-moi seulement, et rentrez chez vous.

Elle le crut, soudainement rassurée, et lui sut gré de ce qu'il venait de dire. Elle ne désirait pas lui poser d'autres questions au sujet de sa visite chez Louba. Elle était heureuse de s'accrocher à cette certitude et évitait tout ce qui aurait pu l'ébranler. Elle lui demanda :

— Voulez-vous m'accompagner ?

— Non, Béryl. Je vous prie de m'excuser, je…

— Pourquoi, allez-vous rester ici, à attendre ?

— Non. J'ai un rendez-vous avec un ami, c'est tout.

Le jeune homme partit à grandes enjambées, disparaissant si soudainement dans le brouillard que sa voix semblait encore présente alors qu'on n'entendait déjà plus le bruit de ses pas.

Il s'efforça à marcher et se retourna nerveusement quand il entendit derrière lui des pas légers et rapides. Il se plaqua contre le mur, attendant que l'homme l'eût dépassé, mais celui-ci s'arrêta à côté de lui.

— Comment va Louba ? Tels furent les mots qu'il entendit dans un murmure anxieux. La sueur perla sur son front.

— Quoi… Que voulez-vous dire ? grogna-t-il, scrutant le visage de l'inconnu.

— Je m'intéresse beaucoup à Louba, reprit la douce voix. J'ai vu que vous étiez entré, puis sorti. Je suis heureux de ce que vous ayez renvoyé la jeune demoiselle chez elle. Il ne serait pas convenable qu'elle soit mêlée à cette affaire.

— À quelle affaire ?

— Eh bien… lui avez-vous dit ce qui est arrivé à Louba ? demanda-t-il.

— Non.

— Naturellement, vous avez bien raison de n’en rien faire, dit aimablement le petit homme.

Leamington sentait sa gorge se serrer, mais il se domina.

— Vous faites erreur, je ne connais personne de ce nom, et je suis allé nulle part.

— Non, bien sûr, reprit l’autre sur un ton d’assentiment qui, pour les nerfs exaspérés de Frank, parut contenir plus de danger que la plus cinglante contradiction. Mais partez maintenant. Ne restez pas ici. Partez le plus rapidement possible.

— Pourquoi partirai-je ? De quoi parlez-vous ? s’écria Frank, sa voix s’élevant au-dessus de tout contrôle.

— Chut ! Il a tué mon garçon, et je savais qu’il paierait. Je n’ai jamais cessé de croire. Non, pas une minute depuis des années. On ne peut impunément commettre un meurtre. Le meurtre ne sera pas pardonné, même en ce monde. J’ai attendu. Je l’ai suivi très loin, mais je crois que je puis enfin rentrer chez moi ! dit-il avec un sourire qui, dans sa félicité, parut fantasmagorique à Frank Leamington.

La panique le gagna. Il voulut s’éloigner aussi bien de la proximité de l’appartement de Louba, que de ce petit homme sorti du brouillard, semblait-il, pour sonder son âme.

— Vous êtes fou ! lança-t-il dans un effort, et il partit en courant.

CHAPITRE XIV

La lettre brûlée

En quelques mots, le docteur exposa à Hurley Brown le contenu du message et le commissaire sortit dans la nuit pour chercher un taxi.

Malgré l'épaisseur du brouillard, ils atteignirent Braymore House en moins de dix minutes et trouvèrent deux policemen dans le hall, causant avec le concierge et le pâle et tremblant Miller.

— Dieu merci, vous voilà, docteur ! dit-il d'une voix mal assurée. J'ai essayé d'entrer dans la chambre de Mr Louba mais elle était fermée. J'ai envoyé chercher ces deux agents.

— Vous avez bien fait, dit doucement Hurley Brown. Que l'un de vous monte, l'autre restera ici. Je suis le commissaire-assistant Hurley Brown de Scotland Yard.

Pendant le trajet de l'ascenseur, ils entendirent l'histoire de Miller. Celui-ci était sorti avec sa fiancée, et était rentré à 11 heures. Il ne remarqua rien de particulier, si ce n'est que la porte de son maître était toujours fermée, et il se retirait dans sa chambre, prêt à aller se coucher, quand le concierge était arrivé, accompagné du valet de l'étage inférieur. Il avait alors téléphoné d'un côté et de l'autre. Il ne savait rien de plus.

— À quelle heure êtes-vous rentré ? demanda Hurley Brown.

— À dix heures et demie précises, Monsieur. La demie sonnait à l'horloge quand j'ai ouvert la porte.

— À 9 h. 50, il était certainement en vie. À 10 h. 30 vous n'aviez rien entendu. Un quart d'heure plus tard, les locataires du dessous ont vu des taches de sang sur le plafond. Ça met au moins dix minutes pour traverser, dit Brown pendant qu'ils entraient dans le hall.

— Peut-être n'est-ce pas du sang, après tout. Il peut avoir renversé une bouteille d'encre rouge, suggéra le docteur.

— Y a-t-il de l'encre dans sa chambre ?

— Oui, Monsieur sur un secrétaire.

— Espérons pour le mieux, dit Brown.

Ils essayèrent de forcer la double porte de la bibliothèque, mais elle ne bougea pas.

— Allez chercher une hache, ordonna-t-il. Quelques minutes plus tard un policeman revenait avec une grosse hache de secours et attaquait la porte. Au second coup, le panneau vola en éclats et Hurley Brown passa la main à travers l'ouverture pour prendre la clef.

— Il n'y a pas de clef, dit-il, enfoncez la serrure.

Une série de coups du vigoureux policeman et la porte s'ouvrit brusquement vers l'intérieur. Ils entrèrent dans un salon vaste et luxueusement meublé ; des canapés profonds se trouvaient contre deux murs, et le parquet était recouvert d'un magnifique tapis turc qui devait valoir une fortune. Au milieu de la pièce était un bureau de bois rare, sur lequel se trouvait un appareil de téléphone. Près des fenêtres basses,

en forme de haies cachées par des rideaux de soie, était un petit secrétaire. Ils cherchèrent des yeux aucun signe de Louba.

— Et ceci, monsieur ?

Le policeman montrait un objet du doigt. C'était une robe de chambre en soie, posée sur le dos d'un fauteuil. Brown la ramassa et laissa aussitôt échapper une exclamation tandis qu'il regardait ses mains ; le devant et les manches de la robe étaient tachés de sang encore humide.

— N'y touchez pas, dit-il et il la reposa sur le fauteuil. Faites attention, docteur, il y en a encore davantage sur le tapis.

Sur un côté, une grande et belle cheminée attirait les regards : Le foyer était vide, à l'exception de quelques cendres noirâtres. À gauche de la cheminée était une porte que Miller désigna d'un doigt tremblant.

— Voici la chambre, monsieur.

Hurley Brown ouvrit la porte et entra. Un lustre d'argent était éclairé, et sur un lit bas en cuivre gisait la dépouille mortelle d'Emil Louba.

Le docteur n'eut pas besoin de l'ausculter de près ; des coups terribles avaient été portés sur la tête de l'homme.

— La fenêtre est ouverte, remarqua Hurley Brown. Où cela nous mène-t-il ? Il traversa la chambre et se pencha en dehors. Une échelle de secours ! Constable, descendez voir votre collègue dans le hall d'entrée et dites-lui de faire une soigneuse investigation dans le jardin. Ceci explique qu'il n'y ait pas de clef sur la porte : l'homme qui a commis le meurtre s'est échappé par là, avec la clef dans la poche.

Il décrocha le récepteur et appela le téléphoniste du standard.

— Je suis officier de police, expliqua-t-il, et je voudrais savoir quelles sont les communications qui ont été demandées ce soir.

Il attendit une seconde, et le téléphoniste répondit :

— Un appel à 21 h. 30, au Mayfair 12-703.

Brown approuva de la tête, c'était le numéro de l'Elect-Club.

— Maintenant donnez-moi Scotland Yard, Treasure 8-50.

Il revint vers la chambre quand sa conversation fut terminée.

— J'ai fait mander un de nos meilleurs limiers, l'inspecteur Trainor. C'est une affaire dont je ne souhaite pas m'occuper moi-même. J'étais prévenu contre Louba, et je préfère quelqu'un qui mette un peu plus de cœur dans les recherches que je ne pourrais le faire. Vous n'avez vu personne quand vous êtes venu ici la dernière fois, n'est-ce pas, docteur ?

Le docteur Warden se rappela l'homme dans le brouillard, mais il secoua la tête.

— Je n'ai vu personne, excepté le concierge.

Ils furent interrompus par la sonnerie du téléphone. Hurley Brown répondit. C'était la voix du standardiste.

— Je suis désolé, monsieur, j'ai fait un oubli tout à l'heure au sujet des appels. Il y en a eu un à 18 h. 30 ce soir, je viens de voir la liste du jour.

— De qui venait-il ?

— C'était un numéro du central de Kensington. Je viens de consulter l'annuaire, il s'agit d'une demoiselle Martin, 903 Edwards Square.

— Merci, dit Brown, et il raccrocha le récepteur.

— Depuis combien de temps est-il mort, Warden ?

Le docteur Warden se tenait près du lit, regardant pensivement le cadavre.

— Il est mort il y a une heure ; probablement moins que cela. Il a été frappé avec un objet pesant.

— Je n'ai pas encore cherché dans la chambre, mais je suis sûr que nous le trouverons, dit Brown.

Ils n'eurent pas à aller bien loin. Sur le bureau se trouvait un gros chandelier d'argent placé de telle façon qu'il paraissait certain qu'il y en eut deux auparavant. Le second fut retrouvé dans la salle à manger, et les traces qu'il portait le firent reconnaître comme étant l'arme dont s'était servi le meurtrier.

Peu après, l'inspecteur Trainor arriva. C'était un homme avec un visage en lame de couteau, qui prit immédiatement son affaire en main. Il alla d'une pièce à l'autre, flairant comme un chien bien entraîné, inventoriant chaque meuble, tira les rideaux de soie et sortit par la fenêtre en empruntant dans la nuit l'échelle de secours.

— Rien de ce côté, rapporta-t-il en retournant. Il contempla le corps en se mordillant les lèvres. Il n'a pas été tué sur ce lit, dit-il. Il y a une trace de sang qui vient du salon ; quelqu'un l'a porté là. Ce quelqu'un devait être assez fort. Un autre fait curieux – je ne sais pas si vous l'avez remarqué – est qu'il ne porte ni col ni cravate ils sont dans le salon, dans la corbeille à papier.

— Je ne l'avais pas remarqué, dit brièvement Brown.

— Le téléphone est important également ; il devrait porter des traces de doigts. Qui l'a utilisé en dernier ?

— Je crains d'être le coupable, dit Hurley Brown, pourquoi ?

— Parce que, après que l'homme ait été tué, le téléphone doit avoir été déplacé de la table. Le fil traverse la pièce et se serait trouvé sur le passage de celui qui a transporté le corps. Il a été tué à droite du bureau, c'est-à-dire à droite en regardant la porte et à gauche en regardant la fenêtre. Le tapis est taché de sang, et la trace de sang passe entre le bureau et la fenêtre, mais n'apparaît pas sur le fil du téléphone.

— Cela semble exact, approuva le docteur, mais pourquoi a-t-on ôté la robe de chambre ?

Trainor ne répondit pas ; son attention était attirée par un coffre de cuivre luxueusement gravé, et qui brillait dans un coin d'ombre. Il était fermé, mais à côté, sur le plancher, étaient une pièce de tapisserie et une robe orientale de soie mauve richement brodée d'or et de pourpre.

— Et ceci ? demanda-t-il à Miller, que font ces objets sur le sol ? Le savez-vous ?

— Non, monsieur. La tapisserie est d'habitude sur le coffre, et je crois que la robe était à l'intérieur, mais je n'en suis pas certain. Il y a longtemps que je ne l'ai vue sur M[r] Louba ou dans le coffre.

— C'est fermé à clé ? demanda Trainor, essayant en vain de soulever le lourd couvercle. Où est la serrure ?

— Il n'y en a pas. Le coffre s'ouvre par un ressort, voyez. Il pressa du doigt sur la grande surface d'une grappe de raisin, repoussant le motif de part et d'autre, et souleva le couvercle.

À l'intérieur était un mélange de curiosités diverses, une longue pièce de tapisserie et de riches broderies.

— Ceci était ordinairement sur le couvercle, dit Miller ; je n'ai jamais remarqué les autres objets auparavant. Ils devaient être sous les étoffes.

— Et la robe ? Vous êtes sûr que la robe était à l'intérieur ?

— Elle y a été. Je ne l'ai pas vue ces derniers temps. Je sais que la tapisserie était à l'extérieur ; il prenait parfois son café ici, et c'était pour ne pas tacher le coffre. Vous voyez, c'est poli, et ça marque facilement.

— Et vous ne savez pas ce qu'il y avait dans le coffre ? demanda Hurley Brown.

— Non, monsieur. J'ai déjà vu quelques-uns de ces objets, mais je ne saurais dire si quelque chose manque.

— C'est dommage, murmura Trainor en considérant l'intérieur du coffre. Certains semblent être de valeur. Si

c'était une affaire de vol et que nous connaissions les objets manquants… hum !

Il tourna d'un côté et de l'autre dans la pièce...

— Avait-il ôté sa robe de chambre afin de passer cette robe ? demanda le docteur Warden.

— Ce sera un fait à établir quand nous essaierons de reconstituer le crime, répliqua Trainor, et il porta son attention sur le secrétaire près de la fenêtre.

— Que faites-vous de ceci ? demanda-t-il. N'y touchez pas, ajouta-t-il précipitamment, il peut y avoir des empreintes digitales.

C'était une feuille de papier au chiffre de Louba, sur laquelle une simple lettre était écrite la lettre P.

— Celui qui l'a écrit a été interrompu, dit Trainor, la plume est encore dans l'encrier. Voyez comme l'écriture est hésitante.

— Quelle est votre théorie ? demanda Brown.

Mais Trainor n'était pas prêt à proposer une théorie.

— Peut-être s'est-il assis pour écrire quelque message, après que l'homme fut mort, et il a perdu son sang-froid. Ceci a été écrit après coup, ainsi qu'il est prouvé par le tracé anguleux de la lettre.

— Est-ce Louba qui peut l'avoir écrit lui-même ?

Ce fut le docteur Warden qui répondit.

— Absolument impossible, la mort a été presque instantanée ; il est humainement impossible qu'il soit allé jusqu'au secrétaire.

Trainor inspectait le bureau pour la seconde fois et souleva la chaise qui s'y trouvait.

— Il était assis là, apparemment avec sa robe de chambre, ce qui est très plausible, car la nuit est froide et il n'y avait pas de feu.

— Cela me rappelle que j'ai vu quelque chose dans la cheminée en entrant, dit Brown. Trainor chercha dans le foyer.

— C'est presque intact, dit-il d'un air joyeux, où est le domestique ? Pouvons-nous ôter cette grille ?

Pour toute réponse, Miller ôta la grille argentée et, avec le plus grand soin, l'inspecteur tira de dessous les cendres une mince feuille de papier qu'il porta sur le bureau. Sur la surface noire du papier brûlé, des lettres plus claires apparaissaient visiblement.

— On peut le lire sans photo, dit Trainor, mais quelqu'un en a déchiré un coin avant de le jeter au feu…

Il retourna inspecter les cendres.

— Non, tout est là. Le coin a bien été déchiré ; probablement l'adresse.

— L'adresse ? répéta distraitement Hurley Brown, vous voulez dire celle de l'expéditeur ?

— Oui. Voulez-vous prendre note pendant que je lis ? demanda Trainor en se penchant sur la feuille carbonisée. Il n'y a aucune adresse ni indication.

« Vous seul pouvez me sauver Vous savez ce qu'est ma vie avec – quelqu'un dont je ne puis lire le nom – et vous savez ce que vous me devez. Emil, vous savez… » La signature est…, il inclina sa tête pour mieux voir, on dirait un K, peut-être un R ou un B. Je donnerais cher pour avoir cette adresse.

CHAPITRE XV

Les gants tachés de sang

Trainor ouvrait la bouche pour parler lorsque : « Drlin, Drlin ! »

Les deux hommes levèrent la tête et l'immeuble résonna du bruit ininterrompu d'un timbre au son puissant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Hurley Brown vivement.

— L'alarme, monsieur ! gémit le pauvre Miller, montrant par la porte ouverte la direction de la fenêtre de la chambre.

— L'alarme ? Que voulez-vous dire ?

— Le système est fixé à l'échelle de secours, monsieur, de telle façon que si quelqu'un baisse les derniers échelons, les locataires en sont avertis.

Trainor se précipita dans la chambre, sauta vers le balcon de fer et fouilla l'obscurité. Il aperçut vaguement au-dessous de lui une silhouette qui montait l'échelle, et sans une seconde d'hésitation il descendit hâtivement à sa rencontre.

À ce moment, l'homme se retourna et sauta. Trainor entendit le bruit assourdi de ses pieds sur le sol. Avant qu'il fût en bas, le visiteur avait disparu.

— C’est curieux, que la sonnerie n’ait pas marché quand je suis descendu tout à l’heure, dit-il. Je suppose qu’elle est reliée à l’échelle pivotante du bas, pourtant je l’ai descendue aussi.

La solution de ce mystère fut donnée quelques secondes plus tard avec l’arrivée du concierge.

— J’étais en train de faire une ronde autour de ma loge, il y a quelques minutes, pour voir si je pouvais vous aider, monsieur, et j’ai découvert que le câble reliant l’échelle de secours à la sonnerie d’alarme avait été cisaillé.

— Et vous l’avez réparé, maintenant ?

— Je pensais que c’était ce que je devais faire. Mais comment a-t-il été coupé ? Je l’ignore. Depuis que Mr Leamington m’a demandé d’essayer le système d’alarme, je ne me suis pas éloigné de ma loge.

— Voilà qui explique tout, dit Brown, avec un soupir. Naturellement le câble a été coupé quand Trainor est descendu et il a dû être réparé au moment où l’inconnu a fait son apparition. Je ne pense pas que notre présence soit nécessaire, docteur. Nous laisserons l’affaire aux soins de Trainor. Voulez-vous téléphoner au médecin légiste. Inspecteur ?

— Il est malade, répondit ce dernier, on a demandé au docteur Lane, de la Division de Paddington, de venir. Il est sorti, mais aussitôt qu’il sera de retour, il viendra ici. Je pense qu’il vaut mieux garder Miller en observation, n’est-ce pas ? demanda-t-il à voix basse. Hurley Brown approuva de la tête.

— Je ne crois pas qu'il soit pour quelque chose dans le crime, mais vous pouvez le surveiller et lui demander de justifier ses allées et venues de la nuit dernière.

Trainor fit davantage : il obtint du tremblant Miller une description aussi précise que possible du visiteur qui était venu ce soir-là par l'entrée de service. Ce dimanche-là, les journaux du matin qui relataient l'histoire du crime, publièrent l'histoire suivante :

« On recherche un homme suspecté de meurtre, du nom de « Charlie », taille 5 pieds 6 pouces environ, mince, portant un complet brun foncé sous un pardessus fauve clair serré à la ceinture, chapeau de feutre marron habituellement incliné sur le côté, cache-nez vert clair, âge 32 ans environ, teint mat, se tient généralement courbé et a une voix aiguë. »

L'inspecteur Trainor fut rejoint à 3 heures du matin par un de ses subordonnés. À 5 heures, un médecin légiste fatigué vint procéder à un examen des deux pièces et donna des ordres afin que l'on transportât le corps à la morgue. Laissant un policeman sur les lieux, Trainor, qui avait été très occupé toute la nuit à trier les papiers qu'il avait pu trouver, se dirigea vers le 903, Edwards Square. Arrivé devant la maison, il frappa à la porte et n'eut pas à attendre longtemps. La porte s'ouvrit et une voix de jeune fille lui demanda ce qu'il désirait.

— Est-ce à Miss Martin que j'ai l'honneur de m'adresser ?

— Oui, dit Béryl.

— Je suis inspecteur de police et je voudrais vous parler.

Il crut voir la jeune fille reculer légèrement.

— Entrez, dit-elle.

Elle éclaira le hall, et il vit qu'elle était en kimono. Certainement elle venait de se lever, cependant elle devait être bien éveillée, pensa-t-il quand il avait frappé à la porte. La rapidité avec laquelle elle était venue ouvrir ainsi que son apparence étayaient sa théorie.

— Je crains de vous apporter de mauvaises nouvelles, Miss Martin, dit-il quand elle l'eût introduit dans la petite salle à manger.

— C'est au sujet de Mr Louba ? demanda-t-elle vivement.

Il approuva de la tête.

— Il est…

— Il est mort, reprit doucement le détective, assassiné.

— Assassiné !

Elle se leva de la chaise qu'elle avait approchée de la table et se mit à le regarder fixement.

— Mort ! Elle porta la main à sa gorge. Oh non !

— Je suis désolé de dire que c'est la vérité. Quand avez-vous vu Mr Louba pour la dernière fois ? Vous étiez fiancés, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas tout de suite, et semblait bouleversée par cette nouvelle.

— Mort ! En êtes-vous sûr ? demanda-t-elle d'une voix blanche. Oui, je suis fiancée à Mr Louba… c'est-à-dire, je l'étais.

— Ceci vous appartient-il ?

Il sortit de sa poche une petite liasse de papiers et les posa sur la table.

Elle répondit affirmativement d'un signe de tête.

— Ce sont des reconnaissances de dettes pour une somme considérable, Miss Martin. Voulez-vous me dire comment elles sont venues en la possession de Mr Louba ?

Elle essaya de parler, mais n'y parvint pas. Il aperçut sur le buffet une carafe d'eau et un verre, et se leva pour servir à boire à la jeune fille. Elle le remercia d'un regard.

— Elles représentent l'argent que j'ai perdu au bridge et que Mr Louba a payé pour moi.

— Était-ce avant que vous fussiez fiancés ?

Elle fit signe que oui.

— Alors, en raison de son obligeance envers vous, vous avez accepté quand il vous a demandé de l'épouser, n'est-ce pas ? demanda Trainor en la fixant d'un œil pénétrant.

— Oui, je crois que c'était quelque chose comme cela.

— Quand cela s'est-il passé, Miss Martin ?

Sa main tremblante éleva le verre à la hauteur de ses lèvres.

— Avant-hier soir, dit-elle faiblement.

— Vous étiez fiancée à quelqu'un d'autre auparavant ?

— Non. Sa voix était défiante.

— Je vous croyais fiancée à Mr Leamington ?

— Nous étions amis… amis intimes. Mais nous n'étions pas... pas fiancés.

— Quand vous êtes-vous fiancée à Mr Louba ?

— Avant-hier soir, jeta-t-elle désespérément, je vous l'ai dit…

— Quand votre amitié avec Mr Leamington a-t-elle été brisée ?

— Elle n'est pas brisée. Nous… nous sommes toujours amis.

— Quand avez-vous vu Mr Leamington pour la dernière fois ?

Il y eut un long silence.

— Avant-hier soir également dit-elle. Il m'a raccompagnée chez moi.

— Est-ce que Mr Leamington savait que vous alliez épouser Mr Louba ?

— Oui.

— En a-t-il été surpris ?

Béryl Martin lança un regard désespéré comme si elle eût cherché une échappatoire à cet interrogatoire serré.

— Oui, il en a été surpris.

— Lui avez-vous dit pourquoi vous vous étiez fiancée à Mr Louba ? Je veux dire, au sujet des billets à ordre ? Il mit la main sur la liasse posée devant lui.

— Je ne sais pas, répondit-elle vivement, je ne sais pas.

— Et est-ce que Mr Leamington a très bien pris la chose ?

— Oui, il a compris.

— Il a compris que vous alliez épouser Mr Louba parce que vous lui deviez de l'argent ? N'a-t-il rien dit contre Mr Louba ?

— Pas un mot, répliqua-t-elle immédiatement.

— Réfléchissez, Miss Martin, – le regard perçant de Trainor ne quittait pas son visage – un jeune homme est amoureux de vous, il est votre fiancé ; brusquement, à sa grande surprise, les fiançailles sont rompues parce que, comme vous le lui avez expliqué, vous vous êtes endettée vis-à-vis d'un homme qui a probablement le double de votre âge, qui va vous épouser et effacer votre dette. Pensez-vous raisonnablement que je vais croire qu'un homme comme Mr Frank Leamington accepterait cet état de choses calmement et sans exprimer le moindre désir de punir l'homme qui lui a joué ce que j'appellerai un sale tour ? Quand avez-vous vu Mr Leamington pour la dernière fois ? répéta-t-il.

— Vous me l'avez déjà demandé, s'emporta-t-elle, pourquoi m'interrogez-vous sur Mr Leamington ?

— L'avez-vous vu cette nuit ?

— Non, je jure que je ne l'ai pas vu cette nuit.

— Depuis combien de temps êtes-vous dans la maison ?

— Depuis hier soir 10 heures.

— En êtes-vous sûre ? demanda-t-il doucement. L'agent de service au coin de la rue dit que vous êtes rentrée beaucoup plus tard.

— Il se peut, mais je ne vois pas en quoi mes allées et venues peuvent vous intéresser.

— Où étiez-vous hier soir, Miss Martin ?

— Je suis allée au théâtre, à l'Apollo.

— Seule ?

— Oui, je sors souvent seule.

Le détective se leva et remit lentement dans sa poche les reconnaissances de dettes.

— Ne pensez-vous pas qu'il serait plus sage et plus simple si vous consentiez à me dire ce que vous savez sur le meurtre de la nuit dernière ?

— Je ne sais rien. Je ne soupçonnais pas qu'une aussi horrible chose fût arrivée.

— Et cependant vous attendiez que je vienne ? dit Trainor, et le ton même de sa voix était une accusation.

— Je n'attendais personne.

Sa détresse était pitoyable à voir.

— Et si je vous disais, reprit Trainor délibérément, que l'on vous a vue dans le voisinage de Braymore House entre 10 heures et 11 heures du soir ?

C'était le plus magistral bluff de Trainor, mais il avait réussi quand il inventa l'agent imaginaire qui avait vu Béryl rentrer plus tard qu'elle ne l'avait avoué. Et si les choses s'étaient passées comme il le croyait, rien n'était plus vraisemblable qu'elle eût été dans le voisinage de Braymore House.

La réponse qu'elle lui donna le fit tressaillir.

— Vous m'avez vue ? Pourquoi y suis-je allée ? Oh, pourquoi y suis-je allée ?

— Vous y êtes allée parce que vous pensiez que la vie de Mr Louba était menacée par Frank Leamington. Et vous vouliez être là quand Frank Leamington viendrait. N'est-ce pas ?

Elle approuva de la tête.

— Et il est venu ?

— Non, répondit-elle. Par un violent effort de volonté elle avait recouvré une partie de son sang-froid perdu. Il n'est pas venu. J'ai attendu jusqu'à 1 heure, et je suis rentrée.

Elle soutint son regard sans sourciller.

— Je n'ai plus rien à vous demander, dit-il, en se dirigeant vers la porte, mais je crains d'être obligé de vous revoir, peut-être souvent, Miss Martin. Il y avait dans sa voix une menace que la jeune fille comprit parfaitement.

Il fit quelques pas dans le hall, regardant vivement de part et d'autre d'un air absorbé. Soudain sa main s'arrêta sur le petit manche d'ivoire d'un parapluie posé dans le meuble réservé à cet effet. Il le sortit et se retourna vers Béryl.

— C'est à vous ?

— Oui, dit-elle surprise.

— L'aviez-vous hier soir ?

Elle hésita une seconde.

— Oui.

— Le hall n'était pas éclairé quand vous êtes rentrée, n'est-ce pas ?

Elle fit un signe de tête, se demandant ce qu'il allait lui dire.

— Voulez-vous me montrer les gants que vous portiez ?

— Ils sont dans le tiroir de ce meuble. Elle lui désigna l'endroit – Je les ôte dès que j'arrive. Ce sont de vieux gants de daim blanc que je prends parfois quand je suis pressée. J'ai l'habitude de les ranger dans ce tiroir.

Il ouvrit le tiroir, en sortit deux gants jaunes et les déplia lentement.

Tandis qu'il les regardait, elle s'appuya contre le mur, pâle comme une morte. Les gants portaient des taches de sang séché. Quand il enleva sa main du manche du parapluie, elle vit que la monture d'ivoire était tachée également.

— Très curieux, dit doucement l'inspecteur Trainor. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je garderai ces objets.

Elle ne lui répondit pas, mais resta debout, encore sous le coup de l'émotion et de l'appréhension, longtemps après qu'il l'eût quittée.

CHAPITRE XVI

Celui que l'on suspectait

Il y a près de Regent's Park deux grands immeubles de rapport, connus sous le nom de Gate Gardens. Chaque immeuble a sa propre porte qui demeure fermée jusqu'à ce que le concierge responsable l'ait ouverte le matin, quoique chacun des locataires puisse l'ouvrir. L'inspecteur Trainor apprit ces détails par un policeman du voisinage, et retourna faire son rapport à Scotland Yard. Il trouva Hurley Brown dans son bureau, et lui fit part du résultat de ses recherches.

— Je suis certain d'une chose, dit l'inspecteur, Miss Martin ne savait pas que le meurtre fût commis avant que je le lui aie dit.

— Comment expliquez-vous les taches de sang ?

— Elle a dû être en contact avec le meurtrier, et ni lui ni elle ne se sont aperçus qu'il y avait du sang sur son pardessus, probablement sur la manche. Comme vous le voyez, les taches sont sur la paume ; une femme peut très bien poser sa main sur le bras de quelqu'un et, ayant des gants, ne pas remarquer le fait qu'il est taché. Notez que seul le gant droit est vraiment maculé, les traces rouges sur le gauche viennent apparemment de l'autre gant, quand elle les a pliés ensemble et rangés. Il se peut que j'aie besoin d'un mandat d'arrêt pour Frank Leamington.

Le commissaire se mordit la lèvre d'un air songeur.

— Pas à ce point certainement. Vous pourrez toujours l’arrêter s’il est à Londres.

— Là-dessus, j’ai des doutes, dit Trainor en hochant la tête.

— Quand verrez-vous Leamington ?

— Aussitôt que je pourrai entrer chez lui.

Le commissaire demeura pensif.

— Peut-être serait-il plus sage de remettre cela à plus tard, à une heure près, il n’y a pas grande importance.

Trainor marqua un temps d’arrêt, puis répliqua :

— Une heure peut avoir une importance capitale s’il a quitté Londres. Ce temps peut lui permettre de gagner l’étranger avant que nous ne le saisissions.

Ce qui arriva par la suite démontra qu’il n’y avait aucune crainte à avoir à ce sujet. À 8 heures, l’inspecteur Trainor, accompagné de Hurley Brown, se présenta à Gate Gardens. Les portes étaient ouvertes et les domestiques nettoyaient les escaliers quand les deux détectives frappèrent à la porte du troisième étage.

Une femme d’un certain âge, apparemment la femme de ménage de Leamington, vint leur ouvrir.

— Mr Leamington est-il chez lui ?

— Oui, Monsieur, répondit-elle à la surprise de Trainor. Je viens de lui apporter à l’instant une tasse de thé il n’est pas encore levé.

— Il nous attend, dit Trainor, et écartant la brave dame indignée, il traversa le vestibule.

La troisième porte à gauche était entr'ouverte. Il la poussa et vit une silhouette d'homme assise sur un lit, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains.

Frank entendit le bruit de pas et leva la tête.

— Vous voulez me voir, Brown ?

— L'inspecteur Trainor désire vous poser quelques questions, Leamington, répondit tranquillement le commissaire.

Trainor, dont le regard faisait le tour de la pièce, venait justement d'apercevoir ce qu'il cherchait. C'était une chemise négligemment posée sur le dossier d'une chaise. Il la ramassa, en examinant les manches et, sans un mot, la tendit à son supérieur. Le bord du poignet était souillé de taches rouge foncé.

— Où est votre pardessus, Leamington ? demanda-t-il.

D'un signe de tête Frank désigna la porte derrière laquelle étaient suspendus une robe de chambre, un pardessus et une veste d'intérieur doublée de ouate. Trainor décrocha le pardessus et en porta les manches à la lumière. L'une d'elles, la gauche, portait les mêmes taches.

— Leamington, dit-il, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous expliquer longuement ce que je vais faire.

— Je ne le crois pas non plus, dit Frank.

Il serrait les genoux et fixait le détective d'un regard étrange et abattu.

— Je vous implique dans le meurtre volontaire d'Emil Louba, dans la nuit du 3 décembre, entre 22 heures et 22 h. 45. À 22 h., Mr Louba a téléphoné à l'Elect Club. À 22 h. 45 il était mort.

Pas un muscle de la face de Leamington ne remua.

— Je ne l'ai pas tué, dit-il enfin. Et s'il a téléphoné à 22 heures, c'est qu'un miracle s'est produit. J'étais entré dans son appartement et j'avais l'intention de le tuer, mais il était déjà mort.

— À quelle heure ?

— À 9 heures, une heure avant qu'il ne téléphonât, Louba était mort à 9 heures, mort avant que le docteur Warden vint pour la seconde fois. J'ai vu le docteur les deux fois qu'il est venu, car je surveillais la maison. La deuxième fois, je suis sûr qu'il m'a vu. Vous l'a-t-il dit ?

Hurley Brown secoua négativement la tête.

— Je suis sûr qu'il m'a vu. Le cher homme voulait probablement ne pas me causer des ennuis. Je vais vous expliquer les raisons de mes faits et gestes.

— Miss Martin est au courant, interrompit Trainor.

— Je ne vois pas pourquoi vous mentionnez Miss Martin, dit Frank froidement. – Vous n'allez pas impliquer tous mes amis dans cette histoire, n'est-ce pas ?

— Elle était avec vous l'autre soir après que le crime ait été commis, Frank, dit posément Hurley Brown. Dites-nous toute la vérité ; il y va de votre vie.

Le jeune homme se leva et enfila sa robe de chambre avant de répondre. Pendant ce temps, il fronçait les sourcils, tant sa pensée était intense. Il fit quelques pas dans la pièce, les mains derrière le dos, le menton sur la poitrine, et de nouveau s'assit sur le lit.

— Soit. Miss Martin vous a-t-elle dit quelque chose au sujet de sa promesse à Louba ? – Oui ? Bien, vous le savez. Quand je l'ai appris, j'ai voulu le tuer. Je sais le genre de brute qu'il est, ou qu'il était ; il était infect. Je connais un type qui s'occupe de sauvetages, et lui et ses amis ont essayé pendant des années de prendre Louba par la ruse. La police connaît certainement ce côté de son caractère ?

Trainor approuva d'un geste.

— Je suis allé à Braymore House la nuit où j'ai appris la nouvelle ; c'était avant-hier soir. Je décidai froidement et délibérément de le tuer, mais une nuit de sommeil me suggéra un plan meilleur. Louba possédait un certain nombre de reconnaissances de dettes que Miss Martin lui avait inconsidérément signées. Elle ne savait pas à combien s'en élevait le montant. Elle en acquitta quelques-unes, mais Louba prétendait qu'elles n'atteignaient pas un chiffre élevé. Je sais parfaitement que l'on ne jouait pas du tout au bridge chez Sir Harry Marshley, mais, bien au baccara et que Louba tenait la banque ; sans cela les reconnaissances n'auraient pas toutes été en sa possession. L'autre soir, il lui a soudainement révélé qu'elle lui devait cinquante mille livres, et qu'il avait un pressant besoin d'argent. Elle en fut horrifiée, quoiqu'elle eût toujours eu l'impression désagréable de lui devoir plus qu'elle ne pensait. Mon opinion est que les trois quarts des billets qu'il lui a présentés étaient des faux. Ils étaient écrits

au crayon, et une falsification est plus facile à faire au crayon qu'à l'encre.

« La mère de Miss Martin est impotente et elle a le cœur malade. Ayant à faire face à l'alternative d'être attaquée en justice par Louba, ou d'épargner à sa mère la honte et l'humiliation en épousant cet homme, elle a choisi l'issue la moins égoïste. J'avais dit que je le tuerais, et elle prit ma menace si sérieusement qu'elle aussi surveilla Braymore House. Cependant, elle ne me vit pas entrer. Hier matin, je passai à Braymore, et ayant trouvé le câble du signal d'alarme, je le coupai en l'absence du concierge. Hier soir, je lançai une corde à l'échelle et, l'ayant descendue, je la gravis avec précaution. À ma grande surprise, bien qu'il y eut du brouillard, la fenêtre était ouverte et les lampes allumées. La première chose que je vis fut le corps de Louba étendu sur le lit. Je restai un moment stupéfait devant l'horreur d'une telle découverte, et ma première impulsion fut de faire demi-tour et de m'enfuir. Mais je me rappelai les billets à ordre de Béryl, et j'entrai dans la chambre.

— La fenêtre était ouverte, interrompit Brown, Miller dit qu'il l'avait fermée, et qu'il était impossible de l'ouvrir par l'extérieur.

— Elle était grande ouverte. Bref, j'entrai et m'avançai jusqu'au lit. Je pensais qu'il n'était pas encore mort, et je l'auscultai. C'est alors que j'ai taché mon pardessus. Il était bien mort ; je me dirigeai vers le salon. Je n'entendis aucun bruit, bien que j'eusse écouté à travers la porte.

— Y avait-il une clé à la serrure ?

— Non, je fus frappé du fait. Je me mis à fouiller les tiroirs du bureau, mais ne trouvai rien. C'est alors que je

commençai à m'effrayer et redescendis dans la rue. Là, je vis Béryl – Miss Martin –. Elle avait peur pour moi, et je n'étais pas en état de la rassurer, mais à la fin je réussis à lui faire croire que je n'avais rien fait à Louba, quoique j'eusse admis l'avoir vu. Ensuite, je la quittai avant qu'elle ne me posât d'autres questions. Je voulais être seul et réfléchir. Je savais que les soupçons tomberaient sur moi. Le câble cisaillé, les menaces que j'avais formulées…

— Pourquoi êtes-vous venu au Club ? Warden et moi nous vous avons vu, dit Brown.

— Où étiez-vous ? Je ne vous ai pas remarqués. Je suis allé vérifier les heures de départ des trains pour le continent dans le cas où j'aurais été soupçonné de cambriolage et où il m'aurait fallu fuir. C'était ce qui me tracassait. Fuir équivalait à avouer ma culpabilité. Mon devoir était d'aller au premier policeman rencontré et de lui dire ce que j'avais vu, ou de le confier au concierge. J'attendis des heures, incapable de prendre une décision. J'aperçus le docteur et fus sur le point de lui parler. Je souhaiterais l'avoir fait, mais je vis venir les policemen, suivis de vous et de Warden. J'étais désespéré. Je voulais savoir ce qui allait se passer, ce que vous alliez dire, qui vous alliez suspecter et, comme un fou, je retournai au jardin. Je vis quelqu'un descendre, puis remonter, et un policeman passa à côté de moi, si près de l'endroit où j'étais caché que j'aurais pu le toucher. Je sortis en rampant de ma cachette et baissai l'échelle. C'était une entreprise folle, mais je fus encouragé par le bruit des pas du policeman qui s'éloignait.

« J'étais à peine à la première plate-forme que quelqu'un descendit l'échelle. Je fis volte-face et sautai.

« Voilà toute mon histoire.

— Vous n'avez vu personne venant de l'échelle de secours ?

— Personne.

— Quand vous étiez dans l'appartement, avez-vous regardé dans la salle à manger ? C'est la pièce à laquelle on accède par la bibliothèque où le meurtre a été commis.

— Non.

Hurley-Brown se dirigea vers la fenêtre et regarda à l'extérieur.

— Avez-vous vu le billet, une feuille de papier manuscrite avec la lettre P ? demanda-t-il sans se retourner.

Frank secoua la tête.

— Non, je n'ai rien vu, sauf deux chaises renversées et un petit tas de lettres sur le plancher, près du bureau. Je pensai d'abord qu'il s'agissait des reconnaissances de dettes de Béryl, mais c'étaient des lettres d'une femme qui se plaignait, autant que j'ai pu le comprendre, au sujet de son mari.

— Des lettres ! dirent ensemble Brown et son subordonné.

— En êtes-vous sûr, Mr Leamington ? demanda Trainor. Je n'ai pas trouvé de lettres. Comment étaient-elles signées ?

— Simplement K ; elles venaient de Roumanie, un café de Bucarest. Je ne me souviens pas du nom. La plupart étaient écrites sur un papier ordinaire.

Trainor était intrigué. Il n'avait pas trouvé de lettres, ni de chaises renversées.

— Si votre histoire est vraie, l'assassin était encore dans l'appartement. Vous devez l'avoir dérangé pendant qu'il cherchait quelque chose. Vos dires seront vérifiés, Mr Leamington, et je vous avertis que sans témoignage formel, vous convaincrez difficilement un jury.

— Il me convainc cependant, dit Hurley Brown, ce qui fit béer d'étonnement la mâchoire de l'inspecteur.

— Je crains que ce ne soit pas suffisant, dit-il, un peu suffoqué. Hurley Brown sourit, ce dont il était peu coutumier.

— J'accepte la parole de Mr Leamington, et je prends toute responsabilité pour qu'il ne soit pas inquiété. Trainor, je vous ai confié cette affaire parce que vous êtes l'homme le plus droit et le plus intelligent que je connaisse, et je serais le dernier à semer des obstacles sous vos pas ou amoindrir votre autorité. C'est parce que j'ai une opinion sur tout cela que je souhaite voir Leamington en liberté pour l'instant. Je veux tout particulièrement ne rien faire avant d'avoir vu le docteur Warden. Il a entendu des bruits de voix dans la chambre et Louba aurait dit : « Elle doit le faire » ou quelque chose de ce genre. Warden est le seul homme qui puisse nous aider en ce moment. Vous vous souvenez que la deuxième fois qu'il est allé chez Louba, il a entendu sonner au troisième étage. Le liftier est monté avec l'ascenseur, mais il n'a trouvé personne. À mon avis, cela est important. L'appartement au-dessus est occupé par Bennet Da Costa, qui fut un rival de Louba au Levant.

— J'ai découvert ce fait ce matin. Da Costa est absent, ou supposé l'être, et se trouverait dans le Sud de la France. L'appartement est vide, il n'y a pas de domestiques même pas de femme de ménage. Si le meurtrier de Louba a pu des-

cendre la passerelle de secours, il a pu également la monter. Il est possible que l'assassin ait attendu à l'étage supérieur.

— Et qu'il ait sonné pour avoir l'ascenseur ? demanda sèchement Trainor.

— Il est possible que ce soit un accident. La personne en question peut-être venue par la porte, avoir jeté un coup d'œil dans la cage de l'ascenseur et touché la sonnerie par hasard. Le coup a été bref.

Quelqu'un frappa à la porte et Leamington entendit la voix de sa femme de ménage.

— Le docteur Warden désire vous voir, monsieur.

Frank interrogea les deux hommes du regard et Hurley Brown approuva de la tête.

— Dites-lui d'entrer.

Le docteur fut franchement étonné de voir les visiteurs de Leamington.

— Ainsi vous l'avez trouvé, hein ? J'espérais que vous n'y parviendriez pas, Brown.

Frank étreignit la main du docteur avec chaleur.

— Vous avez été chic de ne pas dire à Brown que vous m'aviez vu.

— Je ne vous ai pas vu, répliqua le docteur avec calme. Si quelqu'un dit que je vous ai vu, il se trompe. À vrai dire, poursuivit-il sans apparence de logique, je me demandais quel méfait vous pouviez bien perpétrer dans le voisinage de Braymore House, mais je suppose que cette question vous a été posée.

En quelques mots, Frank lui répéta son histoire, et le visage aimable du docteur s'assombrit à mesure que Leamington parlait.

— Non, je me souviens distinctement qu'aucune chaise n'était renversée, dit-il.

— Vous rappelez-vous avoir entendu la sonnerie de l'ascenseur ? demanda Brown. Le docteur fit signe que oui. Avez-vous entendu quelqu'un sur le palier au-dessus ?

Le docteur Warden hésita.

— Je ne jurerais pas l'avoir entendu. Les paroles du concierge laissaient entendre qu'il y avait quelqu'un au troisième, et j'ai l'impression qu'en effet il y avait quelqu'un. Qu'allez-vous faire de Frank ?

— Je ne l'arrêterai pas. Nous devons emporter ses vêtements tachés de sang, ce qui est une précaution élémentaire.

— Dieu merci ! dit le docteur, soulagé.

Ses remerciements étaient prématurés.

CHAPITRE XVII

Une arrestation

Beryl venait à peine de descendre les escaliers qu'on vint lui annoncer la visite d'un homme qui demandait à lui parler.

Elle tourna légèrement la tête de côté avec une expression de désespoir, presque comme si elle eût souhaité s'enfuir.

Après le départ de Trainor, elle avait dormi, mais d'un sommeil hanté par d'horribles cauchemars dans lesquels le sang dominait, et elle s'était levée avec un violent mal de tête.

Au souvenir de sa conversation avec Frank, la nuit du crime, elle demeurait convaincue qu'il avait dit la vérité en prétendant ne pas avoir touché Louba. Mais elle savait qu'il devait prendre garde maintenant que Louba était mort ; c'était ce qu'il avait vu, non point ce qu'il avait fait, qui motivait l'énervement dans lequel elle l'avait trouvé. Elle savait bien, cependant, que les autres ne sauraient attacher à ses paroles le crédit qu'elle leur prêtait, elle. Aussi fut-elle sur le point de défaillir quand on lui eut annoncé un visiteur. Trainor avait bien dit qu'il viendrait la revoir.

— J'y vais, répondit-elle à mi-voix, et la bonne sortit.

Elle remercia le ciel de ce que le matin sa mère ne quittât point la chambre, tandis qu'elle faisait quelques pas, es-

sayant de se composer une attitude et de se donner du courage pour affronter son inquisiteur et lui mentir audacieusement pour la vie de Frank.

Ses joues pâles se colorèrent quand elle ouvrit la porte du salon où elle s'attendait à trouver l'inspecteur… À son étonnement, elle vit au contraire un petit homme propret qui la regardait timidement.

— Mais… vous… vous êtes l'homme que j'ai rencontré l'autre nuit ! s'exclama-t-elle, et quoique sa vue lui apportât de nouveaux sujets de crainte, elle dut admettre que dans des circonstances ordinaires, rien ne pouvait être plus inoffensif que son apparence.

— Oui, Miss Martin, répondit-il avec une légère inclination. Et puis-je me permettre de vous féliciter ? Vous n'aurez plus à épouser Louba maintenant. Son visage en était rayonnant de joie. C'est un heureux jour !

Elle aurait pensé de même si la mort de Louba n'eût pas constitué un danger pour Frank Leamington, cependant elle le tenait pour complètement fou de se réjouir ainsi de la mort d'autrui. Ses félicitations venaient bien mal, elle en ressentit l'ironie. Il eût mieux valu être mille fois la femme de Louba que de voir Frank Leamington lui rendre la liberté au prix de sa vie.

— Vous m'excuserez, dit-elle, ce n'est pas un heureux jour pour moi. J'ai de graves soucis. Peut-être avez-vous quelque chose à me dire…

— Oui, bien sûr. Vous craignez pour ce jeune homme, Mr Leamington.

— Moi ? Pas du tout. Pourquoi craindrai-je pour lui ?

— Parce que Louba a été assassiné, et comme cette nuit-là il était…

— Il n'y était pas ! interrompit-elle vivement. Il n'était pas à proximité de l'endroit !

Il sourit aimablement.

— Vous avez tout à fait raison de le défendre, mais je crains que les autres ne sachent qu'il était là.

— Les autres ? Quels autres ?

— La police. Je crois qu'ils sont allés l'arrêter ce matin.

— Que dites-vous ? questionna-t-elle dans un murmure, que dites-vous là ?

— Je les ai vus l'inspecteur Trainor, le capitaine Hurley Brown, ensuite…

— Oh, asseyez-vous, je vous en prie, dit-elle en se laissant tomber dans le plus proche fauteuil. Vous dites que vous les avez vus ?

— Oui, de très bonne heure. Mais ils ne l'ont pas arrêté.

— Vous en êtes sûr ? demanda-t-elle avec anxiété.

— Oui, et c'est à ce sujet que je suis venu. Ils l'ont seulement épargné pour l'instant parce qu'il est, je crois, un ami de Hurley Brown, mais, ma chère demoiselle, cela ne tiendra pas longtemps. Dans la police, il n'y a pas de place au-dessus du devoir pour l'amitié, même pour la plus grande. Ils ont leur devoir à accomplir, fût-ce contre leurs amis. Et ce que je voulais vous dire était que…

Elle reprit courage.

— Ils ne l'ont évidemment pas arrêté parce que ses réponses leur ont donné satisfaction, interrompit-elle… Il n'a rien à voir avec la mort de Mr Louba, et il l'a prouvé.

— Sa parole ne saura pas le prouver devant un tribunal, ma chère demoiselle. Je les ai entendus parler quand ils sont partis ; le docteur Warden était avec eux.

— Vous connaissez aussi le docteur Warden ?

— Je crois que je connais tout le monde qui ait eu quelque rapport avec Louba, répondit-il doucement.

— Continuez. Qu'avez-vous entendu ?

— Ils ont trouvé sur lui des taches de sang, et il a avoué avoir pénétré dans l'appartement après que Louba eût été tué. Ils croient son histoire, mais… Il secoua la tête d'un air de doute. Faites-le partir, murmura-t-il, faites-le partir !

Un frisson la secoua.

— S'il était nécessaire qu'il parte, ils auraient conseillé de le faire.

— Non, ils ne pouvaient lui dire cela. Ce sont des policiers honnêtes. Ils peuvent retarder son arrestation, dans l'espoir de trouver une nouvelle preuve qui le mettra à l'abri de tout soupçon, mais c'est tout. N'attendez pas qu'il soit trop tard. Miss Martin. Vous ne pourrez pas le rappeler à la vie. Si vous le croyez innocent, raison de plus pour qu'il ne courre aucun risque d'être déclaré coupable.

— Partir serait immédiatement reconnaître sa culpabilité.

— Seulement jusqu'à ce qu'on ait la preuve de son innocence et, comme vous le dites, cela sera prouvé. Mais s'il n'était jamais prouvé qu'il soit innocent, il vaudrait mieux, pour vous être heureuse avec lui dans quelque lieu inconnu, que pour lui d'être pendu.

— Je vous en prie ! Elle le regarda presque, avec colère. Comment pouvez-vous dire un mot aussi horrible ?

— C'est pourtant ce qui l'attend s'il est reconnu coupable. Et ce serait dommage. Louba était un être détestable il serait honteux que quelqu'un eut à souffrir de sa mort.

— Il ne pourrait pas s'enfuir, même s'il le voulait, murmura-t-elle. Dès que la police saurait qu'il est parti, elle ferait surveiller les trains et les bateaux.

— Il peut venir chez moi, reprit le petit homme avec animation. J'ai un appartement à Balham, au dernier étage. Je pourrais le cacher là sans que personne le sache, et il aurait la possibilité de sortir la nuit prendre l'air sur le toit. Je pense qu'il pourra quitter l'Angleterre aujourd'hui s'il part tout de suite, mais s'il ne veut pas courir ce risque, je crois pouvoir le cacher en toute sécurité chez moi. Je m'en occuperai moi-même. Il y a des séries de petits appartements et nous ne connaissons pas les gens à côté desquels nous vivons.

Elle le regarda d'un air de doute.

— Pourquoi prendriez-vous soin de lui à ce point ? Pourquoi tenez-vous à courir le risque de l'héberger ?

— Parce que je ne voudrais pas qu'il souffre d'avoir… d'être reconnu coupable de la mort de Louba. Louba n'en

vaut pas la peine. Qui que ce soit qui l'ait tué, celui-ci est un bienfaiteur public et j'aimerais à l'aider.

— Dans ce cas, Frank Leamington n'a pas droit à votre gratitude, répliqua-t-elle, car il n'a pas tué Louba !

— Je suis alors plus désireux que jamais d'empêcher un autre d'être la victime de cet homme exécrable. Allez le trouver et persuadez-le de partir. Si vous n'y allez pas maintenant, il sera trop tard par la suite. Quand bien même le regretteriez-vous toute votre vie, cela n'y changerait rien.

Non, cela ne serait pas.

Elle souhaitait par-dessus tout voir Frank à l'abri de tout danger, et elle hésitait uniquement parce qu'elle savait que fuir pouvait s'avérer plus désastreux pour lui que de rester et faire front aux soupçons.

— J'irai le voir, de toute façon, dit-elle enfin en se redressant.

— C'est parfait. Il se leva avec une expression de satisfaction. Dois-je vous laisser mon adresse dans le cas où il n'aurait pas l'intention de quitter le pays ?

— Oui… si vous voulez, merci. Elle prit la feuille de papier qu'il lui tendait.

— Ne perdez pas de temps, n'est-ce pas ? Ce ne serait pas prudent, ma chère demoiselle. Au revoir, et j'espère que vous saurez le convaincre. Je serai toujours heureux de vous être de quelque service. Au revoir.

Il s'inclina et se retira.

Elle alla chez Leamington et le trouva assis devant un feu mourant, les jambes étendues et regardant pensivement devant lui.

— Qu'y a-t-il ? s'exclama-t-il en se levant rapidement à son entrée ?

— Frank, vous avez vu Louba mort, assassiné, la nuit dernière. Vos vêtements ont été tachés de sang, et mes gants aussi en vous touchant. Et vous leur avez dit cela ?

— Je leur ai tout dit. Je n'ai pas tué Louba, et il vaut mieux dire la vérité. Je regrette, Béryl, de vous avoir amenée dans cette affaire, et vous suis reconnaissant de…

— Oh, ne vous occupez pas de moi ! Je veux que vous partiez, Frank. Vos amis peuvent vous croire, mais les autres ne vous croiront pas sans preuve. Si l'on ne trouve pas le véritable meurtrier, c'est vous qui serez le coupable. C'est trop risqué, Frank. Partez pendant qu'il en est temps encore, et si votre innocence n'est pas établie… au moins vous aurez conservé la vie et vos amis.

— Je ne puis partir. Je suis en liberté sur parole.

— Oh, Frank ! Le désir qu'elle avait de le voir s'enfuir fut décuplé quand elle sut que cela était impossible. Votre vie peut en dépendre… et cet homme a dit qu'il vous protégerait si vous ne vouliez pas quitter le pays.

— Quel homme ?

— Celui dont je vous ai parlé hier soir ; il était près de Braymore House. Il est venu me voir ce matin.

— Qui est-ce ? Il m'a parlé la nuit dernière. Il savait que Louba était mort. Pourquoi a-t-il offert de me cacher ?

— Il ne veut pas que quelqu'un ait à souffrir de la mort de Louba. À son avis, il n'en valait pas la peine.

— Est-ce la seule raison ? Vous a-t-il donné son adresse ?

— Oui. Voulez-vous y aller ?

— Je dois rester ici où l'on peut me trouver. Mais il est possible que cela intéresse la police.

— Oh, vous ne pensez pas que ce soit lui ?…

— Je ne sais pas. Je sais seulement que ce n'est pas moi, et qu'il semble être mêlé à cette histoire. S'il est innocent, il ne lui sera fait aucun mal pour répondre à quelques questions.

— Mais même s'il est innocent il risque d'être inquiété pour vous avoir offert son aide.

— Nous n'avons pas besoin de le mentionner. J'enverrai son adresse à Hurley Brown lui-même et il verra tranquillement cet homme. Il saura bien découvrir quelque chose s'il est réellement innocent. Vous ne lui avez pas demandé ce qu'il savait ?

— Il n'est pas facile de tirer de lui une réponse précise dès qu'il ne s'agit plus de Louba.

— Avez-vous son adresse ?

— Mon Dieu, non ! Je me rappelle l'avoir posée quelque part, avec l'intention de la mettre dans mon sac avant de venir vous voir, mais je l'ai oubliée. Elle est certainement là où je l'ai laissée. Je vais la chercher pouvez-vous venir avec moi ?

— Il n'y a aucune raison qui m'en empêche. Je dirai où je vais à Mrs Sitwell, au cas où l'on viendrait me demander.

Ils allaient partir, quand un taxi s'arrêta devant la maison Trainor et un policier en civil en sortirent.

— Désolé, Mr Leamington, dit Trainor, mais je dois vous arrêter comme suspect d'avoir tué Emil Louba.

— Mais… mais… bégaya Frank, pâlissant, le capitaine Hurley Brown a dit.

— Je regrette, reprit l'inspecteur en le dirigeant vers le taxi, mais il y a de plus hautes autorités que le capitaine Hurley Brown.

— Très bien, dit Frank, et il se tourna vers la jeune fille. Ne désespérez pas, Béryl. Peut-être que tout s'expliquera. N'oubliez pas de découvrir tout ce que le petit homme sait. S'il était à l'extérieur, il se peut qu'il ait vu le véritable meurtrier.

— Qui donc ? demanda Trainor.

— Un homme que Miss Martin et moi avons vu devant Braymore House la nuit dernière. Miss Martin a son adresse.

Elle approuva de la tête et tout à coup pointa son doigt vers le coin de la rue.

— Le voici ! s'écria-t-elle. Il est parti !

Le policier en civil lui donna la chasse mais revint au bout de quelques minutes. Le petit homme avait complètement disparu.

— Croyez-vous qu'il sache quelque chose sur le crime ? demanda Trainor.

— Non. Je ne le pense pas pour l'instant. Mais il était là et s'il m'a vu entrer, de même il peut avoir vu entrer quelqu'un d'autre.

— Pouvez-vous me téléphoner son adresse, Miss Martin ?

— Oui… Je le ferai dès que je serai rentrée, répondit-elle, et tandis que le taxi s'éloignait, elle demeura immobile, mordant ses lèvres tremblantes.

Cependant une visite au petit appartement de Balham s'avéra infructueuse. Il était fermé et son locataire ne rentra pas, bien que sa venue eut été attendue avec quelque intérêt.

Une fouille des trois pièces exiguës n'amena également aucune découverte. Rien ne permit de dévoiler l'identité de celui qui y logeait. Des enquêtes faites à son sujet apprirent que c'était un petit monsieur tranquille, régulier dans ses paiements, et qu'il occupait l'appartement pendant une bonne partie de l'année depuis assez longtemps.

— Comment l'avez-vous rencontré, Miss Martin ? demanda Trainor qui était venu la voir le soir de l'arrestation de Leamington.

— Il est venu ici ce matin et m'a dit qu'il serait heureux d'aider Frank de quelque manière que ce fût.

— A-t-il spécifié le genre d'aide ?

Elle commençait à être habituée à ces interrogatoires, aussi ne perdit-elle point contenance.

— Non, répondit-elle. Elle n'oubliait pourtant pas que l'inconnu lui avait offert de cacher Frank.

— S'est-il excusé d'offrir les services d'un homme que vous ne connaissiez pas ?

— Il a dit que ce serait dommage si la mort de Louba devait faire souffrir des innocents.

— Il n'aimait pas Louba, n'est-ce pas ?

— Il ne me l'a pas dit. C'était un petit homme bien inoffensif, M[r] Trainor. Je ne crois pas qu'il soit humainement possible qu'il ait… M[r] Louba en aurait fait une bouchée.

— S'il était à l'extérieur, il peut avoir fait le guet pendant qu'un complice était, lui, à l'intérieur.

— Il n'a pas essayé de prévenir qui que ce soit pendant que j'étais là. Au contraire, il m'a adressé la parole et ne paraissait point pressé de me voir partir.

— Pourquoi a-t-il disparu quand vous l'avez montré du doigt ?

— Peut-être, répliqua-t-elle avec une pointe d'amertume, que lorsqu'il a vu un innocent arrêté, il a pensé que tous ceux qui s'étaient trouvés à moins d'un mille de distance de l'endroit n'étaient plus en sécurité.

— Eh bien, dit Trainor en se levant pour prendre congé, c'est parce que M[r] Leamington se trouvait à moins d'un mille que nous ne pouvons nous permettre de perdre quelque chance de poursuivre davantage l'enquête.

— Je comprends. Je sais que toutes les apparences témoignent contre lui…

L'inspecteur ne la contredit point. En effet, toutes les apparences étaient contre Frank Leamington. Lui-même aurait été le dernier à le contester.

CHAPITRE XVIII

Les oublis de Miller

Pour faciliter sa tâche, l'inspecteur Trainor s'était installé dans l'appartement n° 2. Trois chambres de domestiques ouvraient sur le couloir, l'une d'elles était occupée par Miller. Les deux autres se trouvaient vides. Louba n'avait pas de chambre d'ami. Sa grande chambre allait de la façade au derrière de l'immeuble, elle pouvait être divisée en pièces distinctes par des panneaux articulés. Un lit pliant, qui offrait l'aspect d'une armoire, pouvait être utilisé en cas de besoin. Trainor avait rendu habitable l'une des chambres de domestiques et passé deux nuits à mesurer, examiner, calculer, reconstituer. Il avait revu à la loupe chaque pouce du tapis, et partout où il y avait apparence d'empreinte digitale, une photo était prise.

Le dimanche après-midi, après l'arrestation de Frank, il était assis dans le fauteuil sculpté de Louba, classant et lisant les papiers qui avaient été trouvés dans le bureau, quand son assistant revint du commissariat central avec les photographies de la pièce et les agrandissements de ceux des objets qu'on avait cru devoir examiner de plus près.

— Ont-ils trouvé quelque chose sur la demi-feuille de bloc-note, celle avec la lettre P ? Telle fut la première question que posa Trainor quand le policier eût mis les photos sur la table.

— Une empreinte humide, très faible, d'un doigt de gant. Il prit une épreuve, et la lui montra. Voyez le coin gauche en bas. Il s'agit visiblement d'un gant, et d'un gant de cuir ; vous pouvez à peine en déceler le grain. L'homme doit avoir tenu la feuille avec la main gauche pendant qu'il écrivait.

Trainor secoua la tête.

— Oui. Tout ceci ne nous sert à rien, sauf à prouver que le meurtrier portait des gants, et il eût été étonnant qu'il n'en portât pas par une nuit comme celle de samedi. Rien d'autre ?

— Il semble que celui qui a écrit se soit servi d'une plume sèche sur une ligne ou deux, sans réaliser qu'il ne l'avait pas trempée dans l'encre. La trace a pu en être facilement trouvée car il a appuyé fortement, mais les mots ainsi écrits sont indéchiffrables. Les seuls qui soient lisibles sont « tun » ou « tin » et « mica », mais les mots qui précèdent ou qui suivent sont impossibles à lire.

L'inspecteur examina les photos sans mot dire.

— Il se peut que ceci ait été écrit plus tôt dans la journée. Je n'ai pas songé à le demander à Miller.

Il appuya du doigt sur un timbre et le domestique apparut.

— Non, Monsieur, il n'y avait aucune feuille sur le bureau cet après-midi-là. Mr Louba m'avait dit le matin même, de veiller à ce qu'il ait du papier et des enveloppes dans les tiroirs et il s'était plaint de n'en point trouver. J'ouvris un nouveau paquet de papier à lettres et d'enveloppes que je déposai à leur place environ une demi-heure avant que Mr Louba ne revînt de son club. Jusqu'à ce que Charlie ar-

rive, je suis entré et sorti de la bibliothèque une demi-douzaine de fois.

— Well, voilà pour la lettre P. Et le coffre de cuivre ?

Le sergent lui présenta une deuxième photo, puis une troisième.

— Des empreintes sur le déclic, ce sont celles de Miller.

— Oui, j'ai été imprudent de lui laisser toucher cela, dit l'inspecteur.

— Mais on y trouve aussi un peu partout les empreintes d'un autre ! Voyez.

Trainor examina les photos avec le plus vif intérêt.

— En effet. Pas de gant. Seraient-celles de Louba ? Il posa les épreuves. Nous les vérifierons plus tard. Et le chandelier ?

Le sergent lui montra deux nouvelles photos.

— Pas d'empreintes, excepté celles de Mr Hurley Brown, je crois savoir que c'est lui qui a trouvé l'objet.

À ce moment, l'inspecteur se leva.

— Asseyez-vous à ma place, sergent. J'ai idée que Louba était assis là, quand on l'a attaqué, et que la personne qui l'a frappé était assise ou se tenait près du bureau. Apparemment, le coup a été porté à l'improviste.

Il se plaça près du secrétaire.

— Tournez la tête. Regardez la cheminée. Est-ce que vous me voyez ?

— Non. Ou plutôt si, je vois à peine votre main atteindre le chandelier, mais je m'y attendais. À présent, non, inspecteur, je ne vous vois plus.

Trainor replaça le chandelier qu'il avait ôté de la table.

— Louba ne s'attendait pas à ce coup qui est venu de ce côté de la bibliothèque. L'inspecteur ouvrit la porte de la salle à manger. D'ici probablement. Les hommes s'asseoient en général légèrement de côté à leur table de travail ; très peu s'asseoient franchement en face. Son visage était donc tourné vers la cheminée. Restez dans cette position, sergent.

Le détective traversa la pièce sur la pointe des pieds. Il abaissa soudain la main sur l'épaule de son subordonné ; ce dernier sursauta.

— Vous ne m'avez pas entendu, hein ? Voyons Miller.

Le domestique entra presque avant que Trainor eût ôté son doigt du bouton de la sonnerie.

— Miller, cette porte était-elle fermée à clé la nuit du meurtre ?

— Je ne sais pas, Monsieur.

— Il y a aussi deux portes de la salle à manger ouvrant sur la cuisine et le couloir de service ; étaient-elles fermées ?

— Je ne crois pas, Monsieur. Mais personne n'aurait pu entrer par là sans passer devant le docteur Warden.

— Ou par l'entrée de service, ajouta Trainor d'un air significatif. Par exemple, il vous était très possible de revenir sans que personne ne vous entende. C'est de cette façon que vous êtes sorti.

Miller tiqua et parut mal à son aise.

— Je ne suis pas revenu. Je veux dire la seconde fois que je suis sorti, dit-il avec ressentiment. J'étais allé voir ma fiancée.

Trainor, qui était retourné s'asseoir au bureau, leva sur lui un œil froid et pénétrant.

— Qui est cette jeune personne ? Quel est son nom ? Son adresse ?

Miller hésita.

— Miss Mary Cardew, 196, Brierly Gardens, dit-il. C'est une femme de chambre. Elle sera très gênée si on lui pose des questions.

— Vous le serez encore plus si ses réponses ne me satisfont point.

Miss Cardew était une aimable jeune fille, d'une honnêteté si visible que Trainor savait, avant de lui parler – l'entrevue avait lieu dans un office très propre à Brierly Gardens – qu'il ne rencontrerait de sa part aucune feinte. Elle avait attendu son fiancé à quelques pas de Braymore House. Celui-ci lui avait donné rendez-vous pour 9 heures ce soir-là.

— Combien de temps est-il resté avec vous ?

— Pas plus d'une minute. Naturellement j'étais ennuyée de demeurer là à l'attendre, mais Mr Miller parut si bouleversé que j'en pris aisément mon parti.

— Rien qu'une minute, en êtes-vous sûre ?

— Une minute ou deux, pas davantage. Il était pressé de retourner.

Le détective se mordit la lèvre.

— Quand il vous a vue à 9 heures, était-il comme d'habitude, ou au contraire… étrange ?

— Il était un peu étrange. Il me dit qu'il lui était de plus en plus difficile de vivre avec Mr Louba, et me demanda si j'étais prête à l'épouser dans un mois. Il a acheté une pension de famille à Bath, et nous allions nous en occuper tous les deux.

Trainor retourna à Braymore House pour essayer une nouvelle explication du crime. Miller fut de nouveau interrogé.

— Vous vous êtes absenté durant un quart d'heure. Là-dessus vous êtes resté avec Miss Cardew cinq minutes au plus. Supposons qu'il vous a fallu trois minutes pour aller et venir, comment expliquez-vous les sept minutes qui manquent ?

— J'ai rencontré le valet qui demeure au premier et nous avons bavardé un moment.

— De quoi avez-vous parlé ?

— D'un gentleman que nous connaissons tous les deux.

La réponse était si vague que Trainor fut enclin à penser que l'homme inventait. Cependant, il fut de nouveau confondu ; le valet confirma ses dires.

Miller avait mis de l'argent de côté durant les quatorze années qu'il avait passées avec Louba. Les gens qui venaient voir le financier lui laissaient de généreux pourboires ; de plus, ses gages étaient relativement élevés. Sans hésitation, il présenta ses livres de comptes, et Trainor les examina avec

attention. Il y avait un solde élevé et jamais une forte somme n'avait été payée d'un coup. Le versement de petites sommes, d'une façon régulière, était bien apparent.

— Hum ! murmura Trainor quand il eut fini de lire.

Le regard anxieux du domestique n'avait pas quitté l'inspecteur pendant toute la durée de cet examen et quand le dernier livre fut rendu, il était visiblement soulagé.

— Est-ce que Mr Leamington a été arrêté, monsieur ? demanda-t-il.

Trainor fit signe que oui.

— Je ne vois pas comment il aurait pu faire cela, Mr Trainor.

— Il s'est introduit dans cette pièce la nuit dernière.

Les sourcils de Miller s'arquèrent d'étonnement.

— Ici ? Par où est-il entré ?

— Par la fenêtre, elle a été forcée de l'extérieur.

Le détective savait bien pourtant qu'un examen minutieux de la fenêtre n'avait rien révélé.

Miller secoua vigoureusement la tête en signe de dénégation.

— C'est impossible. Je l'ai dit au sergent la nuit dernière. Il appela le policier. La fenêtre était fermée par deux vis, au bas du panneau vitré.

Trainor laissa échapper une exclamation d'impatience.

— Vous ne m'aviez pas dit cela, sergent. J'ai vu un loquet sur le panneau inférieur, et il était facile de le forcer.

Le domestique les conduisit dans la chambre et, s'agenouillant, montra deux petits trous dans le cadre, un de chaque côté. Trainor fit jouer le déclic d'une lampe de poche. Les trous étaient très petits et pouvaient facilement passer inaperçus, d'autant plus facilement qu'il avait admis comme certain que le loquet était la seule fermeture de la fenêtre.

— J'ai serré moi-même les vis comme d'habitude, juste avant que Mr Louba n'arrive, expliqua Miller. Je ferme toujours les fenêtres avant qu'il rentre, mais je ne serre pas les vis, sauf quand il rentre la nuit. Ce jour-là seulement je les avais posées plus tôt que les autres fois, pendant qu'il prenait son bain, un peu avant que Charlie n'arrivât. La nuit semblait devoir être brumeuse, c'est pourquoi je donnai un tour supplémentaire, car c'est par ces nuits-là que les cambrioleurs ont du travail.

Une fouille de la chambre ne rapporta rien qui ressemblât à des vis, jusqu'à ce que Trainor tirât le drap qui couvrait le lit taché de sang. Là, au milieu de la courtepointe de soie, étaient les deux vis cherchées.

— Elles devaient se trouver sous le corps, dit l'inspecteur. Je n'étais pas là quand on l'a enlevé. Vous les aviez vues, sergent ?

— Non, monsieur. Il y a eu un court-circuit quelques instants avant que l'on emportât le corps et nous avons dû nous éclairer avec des bougies.

Trainor porta les vis dans l'autre pièce et les posa sur une feuille de papier. Elles étaient très petites comme des

pointes de tapissier, et portaient à une extrémité une tête de cuivre.

— Il n'y a aucune empreinte, dit-il. Aviez-vous des gants, Miller, quand vous êtes sorti la nuit dernière ?

— Oui, monsieur.

— Apportez-les moi.

Les gants étaient de cuir à gros grain.

— Il serait très difficile pour quelqu'un de trouver les vis, sauf s'il était familiarisé avec tous les détails de l'appartement, n'est-ce pas ?

— Oui, on ne les voit pas facilement. Mr Louba les oubliait parfois. Il y a quelques années, ces vis lui causèrent des ennuis. Mr Louba voulait faire sortir quelqu'un rapidement, et les avais serrées si fort qu'il put à peine les débloquer. C'était par une nuit aussi brumeuse que la nuit dernière.

— Une femme ?

— Oui, monsieur, et un de ses amis arriva. J'ai oublié qui c'était exactement, et il voulait la faire fuir.

Miller ne se souvint de rien de particulier, si ce n'est que Louba s'était écorché les doigts. Il n'avait pas vu la femme. Elle était très jeune et amie intime de Louba. Elle possédait sa propre clé, et venait, en général, quand Miller était sorti. Louba la faisait passer par l'escalier de service pour sortir.

— Elle est la seule pour qui, autant que je m'en souvienne, il se souciât. Il sortait toutes ses soieries et ses sculptures pour elle ; c'est ainsi que je savais toujours quand elle devait venir. Je crois qu'elle s'intéressait à l'Orient. La der-

nière fois qu'elle vint, à ma connaissance, fut le soir où il ne pouvait ouvrir la fenêtre. Il y eut du grabuge à cause de l'alarme, mais Mr Louba devait lui avoir dit de faire le tour par derrière car le concierge ne vit personne.

— Est-ce que Mr Louba avait beaucoup d'amies ?

— Quelques-unes, répliqua laconiquement Miller.

Trainor soupesait les vis délicatement.

— Charlie avait-il connaissance de ces vis ?

— Peut-être. J'ai idée qu'il était déjà venu, et dans mon esprit il est relié à l'affaire que je viens de vous conter. C'est drôle, car je ne me le rappelle pas très bien.

— Ce dont vous ne vous rappelez pas emplirait aisément un volume, dit Trainor irrité.

CHAPITRE XIX

Charlie et Kate

Plusieurs millions de lecteurs apprirent ce matin-là avec un vif intérêt et des frissons dans le dos l'histoire du meurtre de Louba. L'un d'entre eux la lut le visage blafard de peur, les mains tremblantes.

Mr Charles Berry était un homme de trente-cinq ans, peu favorisé par la nature. Tout ce que l'on pouvait lire sur sa figure était à son désavantage. Le front bas, le menton droit et lourd, le nez épaté, disaient bien son caractère. D'épais sourcils noirs qui se rejoignaient au-dessus des yeux, trop petits pour sa large face, confirmaient ce que les autres traits laissaient entendre.

Il était assis dans un petit fauteuil au dernier étage de Wilberbaun Temperance Hôtel, et rognait nerveusement ses ongles devant un journal ouvert sous ses yeux.

« Un homme du nom de Charlie », murmura-t-il. Il se leva, traversa la pièce et ouvrit la porte d'un coup de pied. Louba est mort ! marmotta-t-il d'une voix sèche.

Une femme était assise, les bras croisés sur le bord de la fenêtre. Elle était belle, d'une beauté un peu fanée, malgré la poudre qui couvrait exagérément son visage et le rouge trop marqué de ses lèvres. Ses yeux profonds se levèrent sur la silhouette grossière dans l'encadrement de la porte.

— Je suppose que tu mens, dit-elle ; et s'il est mort j'espère qu'il est en enfer.

Bondissant dans la pièce, il lui saisit le bras et la força à se lever.

— Ah, tu espères ça, hein ? Il était rouge de colère. Sa main ouverte s'abattit sur la figure de la femme, sans que celle-ci bronchât.

— « Blast you » ! C'est lui qui nous fait vivre ; qu'allons-nous faire à présent, imbécile ? On ne te paiera pas mille lei par semaine pour chanter au Bojida. Au reste, mille lei ne valent pas un penny.

— Je travaillerai.

— Tu n'y songes pas ! Tiens lis ça.

Il lui jeta le journal dans les mains et resta près d'elle épiant ses réactions pendant qu'elle lisait.

— C'est toi ! Tu l'as tué, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Il laissa échapper un cri de bête et la saisit à la gorge, la secouant jusqu'à ce qu'elle fermât les yeux et tombât lourdement contre lui.

— Dis-le encore une fois, garce, et tu verras ce que je sais faire. Je t'empoisonnerai. Charlie Berry n'a pas oublié son ancienne profession.

— Tu m'aurais fait plaisir en m'administrant une livre d'un poison quelconque, dit-elle en se tenant à la barre du lit ; je ne sais pas comment j'ai pu vivre depuis tant d'années. Et il n'y a plus d'issue maintenant qu'il est mort.

— Il n'y a plus d'issue pour moi non plus. Ne t'ai-je pas épousée ? Ne t'ai-je pas ramassée dans la boue pour faire de toi une femme respectable.

— Tu aurais mieux fait de m'y laisser, répliqua-t-elle, et elle retourna à sa chaise près de la fenêtre.

Il la regarda d'un air mauvais.

— Maintenant c'est le moment, si tu veux gagner ta vie, railla-t-il. Si tu veux en finir, retourne chez une certaine personne et dis-lui ce que tu es, et ce que tu as été.

— Tu sais bien que je ne peux pas, tu sais bien que tu mourrais de peur si je le faisais. Je suis liée à toi. Rien sur terre ne peut nous séparer.

Il avait ramassé le journal et le lisait une fois encore.

— La police doit me chercher dans tout Londres, et elle trouvera tes lettres chez lui.

Une lueur d'espoir brilla l'espace d'un éclair dans les yeux de la femme.

— Il me les a montrées, poursuivit Berry. Il me les a jetées au visage et m'a dit que je ne t'avais pas dressée. Il m'a ri au nez. Je n'ai eu de l'argent que parce que je l'ai mendié. Il a dit encore que tu devrais retourner en Roumanie.

— Je n'y retournerai pas, dit-elle avec énergie. Tu peux me tuer, mais je n'y retournerai pas. S'il y avait en toi une parcelle d'humanité, tu ne me renverrais pas à cette vie horrible.

Charles Berry serra les dents d'un air songeur. Il reprenait ses esprits.

— C’est une chance que j’aie eu l’argent, dit-il. Mais il nous va falloir décamper. La moitié des gens vont me reconnaître dans cet hôtel.

— Où irons-nous ?

— À Deptford. Je connais un type là-bas, il me donnera deux chambres. Nous aurions dû y aller directement comme je te le disais hier.

— Quand pars-tu ? demanda-t-elle sur un ton de doute.

— Tout de suite. Les trains du matin vers le Nord partent jusqu’à 11 heures et j’ai dit à la propriétaire, ici, que je ne resterais que quelques jours. Fais la malle.

Il la laissa s’occuper de leurs pauvres bagages et retourna à son journal. Il fut effrayé à la pensée de son propre péril.

Sa femme revint dans la chambre portant une valise trop lourde pour elle. Elle était habillée pour sortir et un voile noir lui couvrait le visage.

Un taxi les porta d’abord à Great Northern Station. De là ils prirent le métro pour Farrington Street et changèrent pour un train de New Cross. Little Kirk Street, où était situé leur nouveau logement, avait été jadis un coin tranquille, habité par les classes moyennes du début du dix-neuvième siècle. L’endroit était maintenant peuplé de pauvres gens. Cinq familles étaient entassées dans chacune de ces maisons délabrées dont les portes branlantes demeuraient nuit et jour ouvertes.

— C’est ici. Berry s’arrêta et frappa à la seule porte qui fût fermée. Après un bref laps de temps, un homme mal rasé, avec un veston en lambeaux, vint ouvrir.

— Hello, Charlie ! Qu'est-ce que tu cherchais ?

Il avait un journal à la main et l'agita d'une manière significative.

— Entrons, je te raconterai, répondit Berry.

L'homme se mit de côté, comme à regret, et les laissa passer.

— Il faudra que vous restiez dedans ou dehors, maugréa-t-il, toi et ta femme. Je ne veux pas avoir d'ennui.

Il prit la valise que Kate portait avec peine, et elle lui en sut gré tandis qu'elle montait les escaliers derrière lui. Il n'y avait qu'une pièce mais spacieuse quoiqu'en mauvais état.

Berry la laissa seule pendant qu'il discutait avec son hôte. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre sur le délabrement de ce quartier sans en ressentir une douleur bien vive. En comparaison, Bucarest était un paradis, mais pour elle la laideur de la capitale roumaine était plus apparente car elle en gardait les pires souvenirs.

Sa propre condition avait cessé de l'émouvoir. Elle avait 27 ans, mais elle croyait par moment en avoir cent. Pourtant si… mais, à quoi bon ? le temps des « si » était bien révolu.

Elle entendit le pas de son mari dans les escaliers ; il entra et ferma la porte à clé derrière lui. Son visage était gris ce matin, maintenant il était blanc. Il tremblait de tous ses membres, et le journal qu'il tenait à la main faisait un bruit de papier que l'on froisse.

— Sais-tu qui est chargé de cette affaire, Kate ? Il la traitait presque humainement, tellement sa terreur était grande.

— Le meurtre de Louba ?

— Ah, pourquoi suis-je retourné à Londres ? gémit-il. Pourquoi ? J'aurais pu rester là-bas et m'y faire une existence tranquille. Pourquoi m'as-tu fait revenir, danseuse de boîte de nuit ! femme de café-concert ! cria-t-il en levant la main sur elle.

Devant une telle fureur elle fit un pas de côté, mais il ne la toucha pas. Ses mains retombèrent mollement et il demeura comme hébété.

— Qui est chargé de l'affaire ? demanda-t-elle.

— Hurley Brown lui-même ! Hurley Brown.

Pendant un moment elle le regarda sans comprendre.

Puis elle soupira et se cacha le visage dans les mains. Elle resta debout quelques instants et enfin s'écroula au sol, pleurant dans le creux de son bras.

CHAPITRE XX

L'opinion de Miller

Pour un Londonien, le docteur Warden était un homme qui se levait tôt. Il avait une nombreuse clientèle et exerçait avec conscience. Il venait de finir son petit déjeuner et parcourait dans son journal les colonnes consacrées au meurtre ; il fut profondément heureux que son nom n'eût pas été mentionné.

Les reporters étaient allés trouver le médecin légiste, et quoiqu'il eût été nécessaire que les enquêteurs entendissent son témoignage, il était reconnaissant du répit qui lui était accordé car il n'aimait pas accorder des interviews aux journalistes.

Quand la bonne vint annoncer le visiteur, il était occupé dans son laboratoire à quelque expérience.

— Faites-le entrer, Mary.

C'était Miller, le domestique de Louba.

— Bonjour, Miller. Très mauvaise affaire. J'en suis extrêmement peiné pour vous. Je pense que vous êtes à l'abri de tout soupçon ? Tout le monde peut se trouver dans un cas comme le vôtre, aussi ne vous alarmez point, ajouta-t-il quand il vit la consternation se dessiner sur le visage de son visiteur. Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

— Non Monsieur, si ce n'est que la police a retrouvé la trace de ce Charlie jusqu'à un hôtel ; mais il était parti quand elle est arrivée.

— J'ai lu cela. On croit qu'il est toujours à Londres.

— Docteur, – Miller hésitait – puis-je me permettre de vous dire quelque chose ? Vous souvenez-vous quand je suis sorti voir ma fiancée afin d'annuler notre rendez-vous ?

— Oui, vous êtes sorti un quart d'heure. C'était suffisant, ajouta-t-il par manière de plaisanterie, pour monter l'échelle de secours si vous l'aviez voulu.

— Par pitié, ne leur mettez point cette idée dans la tête, dit l'homme nerveusement.

Le docteur Warden se mit à rire.

— Je plaisantais ; la plaisanterie est peut-être d'un goût douteux, n'est-ce pas ? Well, que désirez-vous ?

Miller inspira profondément.

— Voilà, Monsieur, savez-vous que la maison était surveillée ?

— J'ai entendu dire qu'un certain Weldrake a été vu dans les parages, un homme que personne ne connaît et que l'on n'a pas retrouvé.

— Non, Monsieur, pas lui, quelqu'un que vous connaissez.

Le docteur fronça les sourcils.

— Vous voulez dire Mr Leamington ? L'avez-vous vu ?

— Non, Monsieur, pas Mr Leamington, mais le dernier gentleman que je m'attendais à y voir, Mr Hurley Brown.

— Comment ?

— Mr Hurley Brown. Je l'ai vu distinctement.

— Mais c'est impossible, Miller. Mr Hurley Brown dînait à mon club quand je suis venu ici, et je l'y ai retrouvé en revenant.

— Peu importe, Monsieur, reprit le domestique avec entêtement, c'était bien Monsieur – ou, comme on l'appelle, le capitaine – Hurley Brown. Il était sous le porche de Braymore House quand je suis sorti.

— Seul ?

— Oui, Monsieur. Je causais avec le valet de l'étage au-dessous – celui qui est monté quand il a vu du sang au plafond – et il m'a dit avoir rencontré un homme qui pouvait bien être Mr Brown devant la porte quand Charlie est entré. Le valet a pu mieux voir Charlie que je ne l'ai vu.

— Pourquoi la police l'appelle-t-elle Charlie ?

— C'est ainsi que je l'ai entendu nommer par le pauvre Mr Louba. « Entrez, Charlie » a-t-il dit. J'ai dit cela à l'inspecteur Trainor. Selon le valet, Brown surveilla Charlie quand il passa derrière la maison et il s'éloigna avant que le valet ait pu apercevoir ses traits. Et mon opinion, Monsieur – la face hagarde de Miller se contractait sous l'émotion pendant qu'il exposait son hypothèse – mon opinion comme deux et deux font quatre, est que, si quelqu'un sait qui a commis ce meurtre, c'est bien Mr Hurley Brown.

Warden semblait ne plus pouvoir articuler une parole…

— Voilà ce que je pense, Docteur, Mr Hurley Brown en sait long sur cette affaire.

— Comment osez-vous ?… éclata le docteur, le visage rouge de colère, comment osez-vous porter un pareil soupçon ? Mr Hurley Brown ! Un commissaire de police ! C'est monstrueux ! Vous pouviez tout aussi bien m'accuser je suis resté un quart d'heure dans l'appartement. Mr Brown ! Ça par exemple !

— Je suis désolé, Monsieur, dit humblement le domestique. Je ne voulais rien dire de mal. Seulement pendant toute la journée d'hier, il a tout mis sens dessus-dessous.

— Naturellement. C'est son devoir. Que pourrait-il faire d'autre si ce n'est de mettre tout sens dessus-dessous, comme vous dites, afin de trouver des indices, des preuves ?

Miller baissa la tête. Il semblait pourtant hésiter, quoique l'affaire qui l'avait amenée fût apparemment terminée.

— Toutes sortes de gens venaient voir Mr Louba, dit-il.

— Qui, par exemple ?

— Sir Harry Marshley, pour n'en citer qu'un, et Lady Marshley. Et quand j'y réfléchis, je suis certain que ce Charlie lui a plusieurs fois rendu visite. Je n'arrive pas à le situer exactement, mais il y avait dans sa façon de marcher un quelque chose que j'ai déjà vu.

Le docteur lui jeta un rapide coup d'œil.

— Je crois que vous avez autre chose derrière la tête, et que vous voulez me le faire savoir. Vous feriez bien de me le dire, ou, mieux encore, de le dire à la police.

Mais au mot de police, la nervosité de Miller s’accrut et, bredouillant une excuse pour sa visite, il se hâta de partir.

CHAPITRE XXI

Qui ?

Le médecin retourna à ses expériences, et quand elles furent terminées, ôta sa blouse blanche et descendit à son cabinet de consultation. Vers le milieu de la matinée, il reçut une communication téléphonique de Brown, qui lui apprit où en était l'affaire.

Ce jour-là, il déjeuna au club. Hurley Brown n'y était pas, mais il apprit par l'un des serveurs que Frank Leamington avait été déféré devant le juge de Bow Street sous l'inculpation de meurtre, et que l'on avait renvoyé l'audience. Son après-midi étant libre, il se fit conduire, après le déjeuner, à Edwards Square. Il venait de poser le pied sur la marche du 903 quand la porte s'ouvrit et laissa paraître Sir Harry Marshley. La face déplaisante de Sir Harry portait la trace d'un souci visible.

— Bonjour, Docteur, j'espère que vous aurez plus de chance que moi avec cette jeune fille. Je n'ai jamais rencontré une aussi noire ingratitude.

Le Docteur Warden connaissait peu le baronet qui n'avait eu qu'une seule fois recours à ses bons offices.

— J'ignorais que Miss Martin eût quelque raison particulière de vous devoir de la gratitude, Sir Harry, répliqua-t-il d'un ton sec, et je suis curieux d'apprendre pourquoi vous croyez qu'elle s'est montrée ingrate.

— Je lui ai demandé de ne pas mêler mon nom à cette affaire et elle s'y est refusé catégoriquement. Je le lui ai demandé « par pitié pour sa mère ».

— Je suis sûr qu'elle aura su apprécier la considération que vous portez à sa mère. Que vous est-il arrivé, Marshley ?

L'homme rougeaud haussa les épaules.

— Je suis ruiné, dit-il à voix basse. La police a fait une descente chez moi la nuit dernière, ce qui serait déjà mauvais dans des circonstances ordinaires ; mais quand vous saurez mon vieux, que la source est tarie, vous comprendrez ma situation.

— Louba vous renflouait, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, il me renflouait, répondit le baronet, vexé qu'une telle question lui eût été posée. Vous ne pensez pas que j'aie de l'argent à dépenser pour entretenir une pareille maison et un aussi coûteux personnel ? Ma pauvre femme est dans tous ses états ; elle n'a pas cessé de pleurer la nuit dernière ; c'est un coup terrible pour moi.

Il prit place dans le taxi qui l'attendait et partit. Le Docteur Warden frappa à la porte. La servante qui lui ouvrit lui fit savoir que Miss Martin ne recevait personne. Mais le médecin la pria de bien vouloir l'annoncer et quelques minutes après, Béryl apparut. Elle semblait pâle et fatiguée, mais très calme.

— J'ai tout dit à ma mère, dit-elle, et si j'avais seulement eu le bon sens de lui parler plus tôt, j'aurais pu m'épargner beaucoup de peine. Vous n'étiez pas à l'audience ?

— Non, et vous ?

— Oui, ce n'était qu'un interrogatoire d'identité. Certainement Frank ne l'a pas tué, et la déclaration qu'il a faite est entièrement vraie.

— J'en suis persuadé, dit vivement Warden. Je suis venu… – il hésita avant de poursuivre – pour vous demander si je puis vous être de quelque utilité. Frank a heureusement de quoi payer son défenseur et je comprends qu'il ait choisi M[r] Carthew Barnet. Mais vous ?

Elle sourit faiblement.

— Nous avons de l'argent, Docteur, merci, et vous êtes bon de vous en inquiéter. Si je dois payer ces billets à ordre, comme je suis moralement tenue de le faire, nous serons ruinées ; mais nous n'avons pour l'instant aucun souci financier.

— Louba ne vous a-t-il jamais fait de confidences ? Ne vous a-t-il jamais rien dit sur son passé ?

— Une seule fois, répondit-elle après avoir réfléchi un moment. Je ne le connaissais pas très bien. Il y a un mois, je lui étais presque complètement étrangère.

— Ne vous a-t-il jamais parlé de quelqu'un que nous connaissions ?

Elle le regarda brusquement et fit signe que oui.

— Oui, il m'a dit qu'il y avait à Londres quelqu'un qui le haïssait, le seul homme qui ait été plus fort que lui. C'étaient ses propres paroles. Je ne connais pas les détails de l'histoire, mais j'en déduis que M[r] Louba était un usurier, il y a de nombreuses années, et qu'il fut tenu pour responsable de la mort d'un homme qui s'était engagé dans une impasse dont la seule issue lui parut être le suicide. Cet homme était

un militaire et quelqu'un de son régiment se mit à l'œuvre, ruina presque Mr Louba et le chassa de l'île. Je me rappelle de cela, quoiqu'il n'eût jamais dit de quelle île il s'agissait.

— C'était de l'île de Malte, dit pensivement le médecin. A-t-il mentionné le nom de cet homme qui le haïssait ?

Béryl détourna les yeux.

— Je préfère ne pas vous le dire, docteur. Ce ne serait pas chic, en ce moment.

— Était-ce Hurley Brown ?

Elle ramena son regard vers lui.

— Je vous le demande en toute confiance et je vous assure qu'aucune des paroles que vous pourrez me dire ne franchira mes lèvres.

— C'était Mr Hurley Brown, répondit-elle. Mais il y a de nombreuses années de cela, bien longtemps avant que Mr Brown n'entrât dans la police.

— Il entra peu après dans la police de Malaisie, corrigea le docteur. Puis il démissionna et vint en Angleterre, il y a dix ans, dans l'intention de cultiver ses terres. Un incident se produisit et il retourna aux Indes, reprit du service dans la police et, un poste étant vacant, fut muté plus tard à Scotland Yard.

— C'est là tout ce que Mr Louba m'a raconté, dit la jeune fille, et aussi le plaisir qu'il prenait à s'asseoir dans le même salon de club que Mr Hurley Brown, sachant qu'il lui inspirait une réelle répugnance. Docteur, croyez-vous que Frank coure quelque danger d'être condamné ?

Warden se pinça la lèvre supérieure et ses yeux gris observèrent la jeune fille avec bonté.

— Je ne pense pas que Frank soit condamné, dit-il. Il y a plusieurs facteurs à considérer. On a prouvé maintenant, à la satisfaction de la police, qu'il lui était impossible d'ouvrir la fenêtre de la chambre de Louba par l'extérieur. Le seul moyen eût été de couper le carreau ou d'avoir un complice dans la place. Le carreau n'était pas coupé. Les deux vis qui maintenaient fermée la fenêtre, furent retrouvées sous le corps de Louba, ainsi elles avaient été posées là avant que Louba ne fut porté sur le lit. Ces vis avaient été enlevées délibérément par quelqu'un à l'intérieur. Donc, l'histoire de Frank se tient ; de plus, il a pour lui l'avantage d'avoir fait un récit complet et simple du rôle qu'il a joué. Il n'a certainement pas trouvé la fenêtre ouverte. Louba ne l'aurait pas ouverte lui-même, car la nuit était froide. Le récit de Frank est véridique. Naturellement, il a été fou d'exécuter une pareille tentative. Je craignais qu'il n'aille chez Louba ; je l'avais vu ce soir-là, vous le savez.

— Qui a commis le meurtre, docteur ? demanda calmement Béryl. Warden demeura silencieux.

— Suspectez-vous quelqu'un ?

— Je fais plus que suspecter, répondit-il.

*

*   *

Cet après-midi là, il vit Hurley Brown quelques minutes plus tard au club, mais n'apprit rien de nouveau.

— Trainor est persuadé que Leamington est innocent, dit Brown. Non, ce n'est pas moi qui l'en ai convaincu ; il est arrivé tout seul à cette conclusion. En fait, il y serait arrivé plus tôt si je n'avais pas tant montré de sympathie pour Frank.

— Avez-vous trouvé votre Charlie ?

Brown secoua la tête.

— N'eût été ce maudit brouillard, je l'aurais attrapé ce même soir.

Le docteur Warden fronça les sourcils.

— Ainsi ce que dit Miller est vrai vous filiez Charlie ? Pourquoi ?

— Je ne suis pas encore disposé à vous le dire, Warden. Il est parfaitement exact que je l'aie repéré peu après avoir quitté le club samedi après-midi. Je l'ai vu de très près et j'ai reconnu…

Il s'arrêta de nouveau.

— Qui ? demanda patiemment le docteur.

— Je ne puis vous le dire. À tout prix, je décidai de le suivre, anxieux de savoir où il demeurait. Je le vis entrer à Braymore House et le surveillai à la sortie. Mais j'ai été trompé par le brouillard ; j'ai suivi un autre homme jusqu'à ce que je me sois rendu compte de ma méprise, et depuis il a disparu. Qu'a dit Miller ?

— Il vous a reconnu, et ses soupçons ont été confirmés par le valet de l'étage au-dessous. Je crois que vous feriez mieux de laisser tout simplement ce travail à vos détectives,

Brown. Ce n'est pas à vous de filer des malfaiteurs dans le brouillard.

Hurley Brown ne répondit pas. Ce n'était pas encore le moment de parler. Il retourna à son bureau et y trouva Trainor qui l'attendait. L'attitude de son subordonné s'était modifiée d'une façon presque imperceptible. Il y avait quelque chose dans les manières de Trainor qui, sans le gêner, ne lui plaisait certainement pas. L'inspecteur savait-il qu'il se trouvait dans le voisinage de Braymore House la nuit du crime ? Cette pensée hantait son esprit.

— J'ai fait porter une lampe à arc dans la pièce, commissaire. Je l'ai empruntée à un studio cinématographique. Nous n'avons pas eu de forte lumière depuis le meurtre, et les lampes de l'appartement sont trop faibles.

— Avez-vous trouvé quelque chose ?

— Une quantité de choses. Il y a des taches de sang dans le hall, quelques-unes à peine, mais ce qui est plus remarquable c'est que le meurtrier est sorti par la grande porte et non par l'échelle de secours ou la porte de service. Il y a une trace sur l'un des battants ; à l'intérieur, qui est certainement du sang. Dans la salle de bains, j'en ai trouvé de légères traces sur une serviette. Ceci est très important. Miller, si l'on peut se fier à ses dires, a mis des serviettes propres après que Louba eût pris son bain. Les premières choses que j'aie cherchées sont les serviettes, mais je n'en ai vu qu'une dont on ne s'était sûrement pas servi. Elles sont tenues dans un petit casier, et en fouillant là-dedans nous avons trouvé la seconde serviette soigneusement pliée et cachée sous une demi-douzaine d'autres. Elle était encore humide.

— L'affaire semble se compliquer, dit Brown. Et Miller ?

— Miller peut très bien être dans le coup. Mon opinion est que le meurtre a été commis entre 19 heures et 21 heures. Le docteur Warden dit qu'il se fit un brusque silence, si parfait qu'il n'eût pas pu ne rien remarquer. Il lisait dans le hall, le silence lui fit dresser la tête et prêter l'oreille. Après cela, il n'a plus entendu de bruits de voix. Il n'a pas davantage entendu Charlie quitter l'appartement. Est-ce suffisant pour supposer que celui-ci est descendu par l'échelle de secours ? S'il avait pris ce chemin et que Louba fût vivant, ce dernier aurait fermé la fenêtre de crainte d'attraper froid. Si Louba avait été mort, et que Charlie fût un complice des meurtriers, ces derniers se seraient tellement dépêchés qu'ils auraient laissé la fenêtre ouverte, et, de toute façon, Charlie n'aurait pas pu la fermer derrière lui.

— Mais Miller aurait pu le faire, s'il était le complice, rétorqua vivement Brown.

— Et il ne l'a pas fait ! C'est ce qui est curieux. Miller aurait pu facilement être dans le coup. Il aurait pu sortir voir sa fiancée, retourner, aider à tuer Louba et faire fuir son compagnon. Mais dans ce cas…

— Dans ce cas, il aurait laissé la fenêtre ouverte afin de détourner de lui les soupçons, interrompit Brown. C'est exactement ce qu'il aurait fait. Il y avait quelqu'un dans l'appartement après que le docteur l'eût quitté, cela est clair.

— Miller y est resté dix minutes, dit l'inspecteur. Si vous éliminez Miller et le considérez comme innocent, il vous reste à expliquer les taches de sang dans le hall, qui apparemment ne sont pas venues là tandis que le docteur attendait ou que Miller était encore dans l'appartement. Quelqu'un, probablement le meurtrier, a tenté d'effacer les traces sur la porte. Il semble même qu'on ait essayé de faire

passer le cadavre par cette porte. Je pense que cela s'est passé entre 19 h. 30 et 20 heures. Miller a justifié de ses allées et venues, depuis l'instant où il est sorti jusqu'à 22 h. 30, quand il est rentré. Cependant Miller n'est pas entièrement éliminé. Le crime a pu être commis pendant les dix minutes qu'il est resté seul avec Louba. On peut entrer dans la bibliothèque par la cuisine et la salle à manger. Toutes les autres portes étaient fermées à clé, et celle qui, de la chambre de Louba, donne accès au hall, était verrouillée par l'intérieur et n'avait jamais été ouverte. Il y a pourtant quelque chose qui a besoin d'être éclairci dans la chronologie des faits ; quelqu'un a-t-il vu Charlie quitter Braymore House ?

C'était un défi, Trainor observait attentivement Hurley Brown en attendant la réponse, sachant pertinemment que celui-ci avait vu partir Charlie. Miller le lui avait dit.

— Qui l'aurait vu ? demanda Brown froidement. Connaissez-vous quelqu'un qui l'ait vu ?

L'inspecteur parut réfléchir un instant.

— Non, commissaire, répondit-il.

Ce soir-là, à 19 heures, Trainor était dans son petit bureau, le dos tourné à la cheminée, repassant dans son esprit tous les indices qu'il avait découverts, assemblant les pièces du puzzle qu'on lui avait donné à résoudre.

Hurley Brown avait quitté Scotland Yard, après avoir laissé un mot indiquant qu'il serait à son club si on le demandait. À 18 heures, l'inspecteur appela son chef au téléphone, mais celui-ci n'était pas encore arrivé au club.

Hurley Brown ? Trainor fronça les sourcils. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi le commissaire ne voulait pas

s'occuper de l'affaire. Il savait, d'après les enquêtes qu'il avait faites, que Brown avait des griefs personnels contre Louba. Mais de là à être le meurtrier… C'était impossible !

Il s'assit, prit un carnet, un crayon et de nouveau passa en revue tous les éléments connus en liaison avec l'affaire, toutes les hypothèses déjà formulées, toutes les personnes qui vraisemblablement ou non auraient pu être tenues responsables du crime.

Soudain, il s'arrêta, le crayon en l'air.

Da Costa ! Qu'avait dit Hurley Brown au sujet de Da Costa ? Un ancien rival de Louba qui habitait à l'étage supérieur. Il était fort possible que ce Da Costa n'eût pas été chez lui à l'heure du crime.

Il n'y avait aucune raison de supposer qu'il ne fût pas sorti, excepté si… Qui avait déclenché la sonnerie de l'ascenseur quand le docteur Warden était venu pour la deuxième fois dans l'appartement, la nuit du meurtre de Louba ?

CHAPITRE XXII

L'inconnu dans l'escalier

Le concierge venait de s'éloigner et l'ascenseur s'élevait dans sa cage quand une silhouette qui semblait attendre cette occasion, se glissa furtivement dans l'ombre où elle était tapie, et monta précipitamment les escaliers.

Quoique ce fût le matin, les lampes étaient allumées, mais elles n'éclairaient pas beaucoup et répandaient dans les escaliers une lumière triste qui laissait inviolées de larges zones d'ombres.

La silhouette arriva inaperçue à l'appartement de Da Costa et sonna à la porte. L'inconnu s'était penché à demi et prêtait l'oreille au moindre bruit ; il sortit une enveloppe scellée de sa poche, la glissa sous la porte, comme s'il eût craint qu'on l'oubliât dans la boîte aux lettres.

Après avoir attendu un moment, semblable à quelqu'un qui attendrait une réponse immédiate, il descendit furtivement les escaliers et sortit dans la rue où sa silhouette se perdit bientôt dans le lointain.

Il revint dans la soirée, en usant des mêmes précautions pour ne pas être vu, et de nouveau monta et sonna chez Da Costa. Il n'y eut aucune réponse, il glissa une autre lettre sous la porte et attendit. Le silence demeurait total dans l'appartement.

Il sortit de sa poche des sardines en conserve qu'il introduisit dans la boîte aux lettres. Du pain, du beurre et du fromage, enveloppés en paquets assez minces pour passer par l'étroite fente, prirent le même chemin.

Après quoi il redescendit et disparut comme une ombre quand le concierge eut tourné le dos.

Il revint tôt le lendemain matin, favorisé par un brouillard épais. Cette fois, il sortit par la porte de service et rencontra Miller qui rentrait de chez le docteur Warden. Occupé à réfléchir à la manière dont le médecin avait accueilli ses suggestions à l'endroit de Hurley Brown, Miller ne fit pas attention au petit homme qui passa près de lui et se glissa dans la brume.

Weldrake prit un autobus et descendit près de l'hôtel de Sir Harry Marshley. Il se présenta et demanda à être introduit auprès de Sir Harry. Il eut quelque difficulté dès l'abord et il ne put le voir que lorsqu'il eut fait savoir que les motifs de sa visite étaient en liaison avec les récents événements.

— Que diable voulez-vous dire ? demanda Sir Harry comme il entrait dans la pièce où l'attendait le petit homme. Encore sous la déception que lui avait laissé son inutile entrevue avec Béryl Martin, terriblement gêné par la position dans laquelle il se trouvait, Marshley était de fort mauvaise humeur.

— Les récents événements ? Quels événements ?

— La mort d'Emil Louba, répondit doucement le petit homme.

— En quoi cela me concerne-t-il ?

— J’ai pensé que ce serait une perte considérable pour vous.

— Au diable cette jeune fille. Aurait-elle déjà crié mon nom sur les toits ? Que n’a-t-elle retenu son chevalier servant ? Louba n’aurait pas été assassiné, et moi je n’aurais pas été… Il interrompit sa tirade. Eh bien, que voulez-vous ?

— Je me suis demandé si vous ne regrettiez pas ce que vous avez refusé à M^r^ Da Costa la nuit dernière.

— Si je ne regrettais pas quoi ?

— Oui. N’est-il pas venu vous trouver pour offrir de vous financer à la place de Louba ?

Sir Harry fixa le petit homme qui clignota aimablement d’un œil.

— Qui vous a dit qu’il était venu ?

— Je l’ai vu.

— Quand ?

— La nuit où Louba fut tué.

— Un tas de gens sont venus ce soir-là. Qu’entendez-vous en disant qu’il est venu me faire des offres ?

— Je l’ai vu vous parler. C’était dans le petit salon qui donne sur l’allée, et je vous ai vu tous les deux par la fenêtre. Il s’intéressait énormément à Louba, aussi j’ai deviné ce qu’il vous proposait.

— Ah, vous nous avez vus par la fenêtre ? Et que faisiez-vous là ?

— Je me promenais.

— Vous vous promeniez, n'est-ce pas ? Avez-vous l'habitude de vous promener en regardant à travers les fenêtres des gens ?

— Oui, si ces gens sont en relation avec Louba. Je lui portais également beaucoup d'intérêt.

— Que je sois pendu si je comprends !…

Sir Harry fourra les mains dans ses poches et, ayant écarté l'un de l'autre ses pieds guêtrés de blanc, il considéra son visiteur avec un air voisin de la stupéfaction.

— Bien sûr, la façon dont vous avez traité Da Costa était peut-être très naturelle, poursuivit Weldrake. Il a probablement manqué de tact et, qui plus est, vous était inconnu : j'ai pu voir que vous paraissiez outré. Cependant…

— Est-ce Da Costa, si tel est son nom, qui vous envoie ?

— Oh non, non ! s'empressa de répondre le petit homme, je suis venu de ma propre initiative.

— À quel sujet ?

— Well, j'ai pensé : maintenant que Louba est mort et que vous avez besoin de fonds, peut-être pourriez-vous reconsidérer votre réponse à Da Costa.

Sir Harry le fixa de nouveau, mais contint son indignation. Après tout, il lui fallait un bailleur, et si ce Da Costa était à même de remplacer Louba, il regrettait certainement la façon dont il l'avait traité.

— Et si j'accepte ?

— Dans ce cas, pour vous excuser d'avoir menacé de jeter M^r^ Da Costa par la fenêtre pour son insolence – j'ai en-

tendu cela car vous avez haussé la voix, expliqua-t-il avec un sourire – j'ai pensé que vous accepteriez de lui rendre un service.

— Quel genre de service ?

— Je pensais justement que s'il avait besoin d'une cachette...

— Une cachette ! Sir Harry ouvrit la bouche d'étonnement. « Good heavens ! » C'est après qu'il m'eût dit que je n'aurais bientôt plus le secours de Louba, que celui-ci a été tué.

— Ou était-ce peut-être avant ?

— Avant ou après, il m'a fait son offre, sachant que Louba ne serait plus…

— … d'aucune utilité pour vous. N'était-ce point aimable à lui de veiller à ce que vous n'en souffriez pas ?

— Savez-vous s'il a quelque chose à voir dans le meurtre ?

— Oh non ! Mais depuis longtemps il n'était pas en termes amicaux avec Louba, et j'ai pensé qu'il aurait des ennuis s'il ne pouvait pas prouver où il était au moment du crime. Si vous aviez soin de dire qu'il était avec vous, il vous en serait très reconnaissant. Je suis sûr qu'il oublierait la brutalité de vos propos… quand vous avez menacé de le faire passer par la fenêtre.

— Et vous dites qu'il cherche une cachette ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Vous l'avez vu pourtant ?

— Je n'ai pas dit cela non plus. J'ai glissé des lettres sous sa porte, mais ne puis savoir s'il les a reçues.

— Vous savez où il demeure ?

— Oui, mais on suppose qu'il est parti. Peut-être est-il effectivement parti. Cependant, il me semble que s'il n'était pas parti, il craindrait d'être suspect et serait heureux de venir ici pour quelques jours, jusqu'à ce qu'il puisse s'en aller.

— Est-ce que la police le cherche ?

— Pas que je sache.

— Et que faites-vous dans tout cela ?

— Je ne suis qu'un spectateur. J'ai pensé que si je pouvais aller lui dire qu'une bonne cachette l'attend, dans le cas où il en aurait besoin, il répondrait à mes lettres et serait charmé d'accepter votre hospitalité.

— Pourquoi pas la vôtre ? demanda brusquement Sir Harry.

— La police surveille mon appartement. J'habite dans une pension à Finsbury Park.

— La police vous cherche, hein ?

— Pas parce que j'ai fait quelque chose de mal, se hâta de rectifier le petit homme, mais parce que j'ai offert à Mr Leamington de le cacher, car je craignais qu'on ne l'arrêtât.

Sir Harry grogna entre ses dents et le regarda fixement.

— Vous êtes bien bon de vouloir aider tout le monde, railla-t-il.

— Je suis toujours prêt à rendre service, répondit modestement Weldrake.

Il y eut un silence, pendant que Sir Harry allait d'un côté à l'autre du salon. Son visiteur s'assit sur le bord de sa chaise, les pieds et les genoux joints, avec sur le visage, un air d'infinie patience et de paisible contentement.

— Qui est Da Costa ? demanda à la fin Sir Harry.

— Il a été beaucoup de choses : imaginez que c'est un autre Louba, la cruauté en moins.

— Est-il riche ?

— Il a des hauts et des bas comme la plupart des hommes qui… hum… mènent une vie aventureuse. Mais il n'y a aucune raison pour qu'il ait offert de vous financer s'il n'en avait pas les moyens.

Nouveau silence.

— Il est possible qu'il ne veuille pas venir ici, observa Weldrake ; j'ai agi uniquement selon mon idée. Je crois qu'il s'en irait le plus rapidement possible, s'il le voulait. Mais il y a des cas où l'on a besoin de toute l'aide que l'on peut trouver et, justement dans l'éventualité d'un interrogatoire, si vous pouviez assurer qu'il était avec vous au moment du crime… et peut-être aussi qu'il resté ici depuis... il vous en serait certainement très reconnaissant.

— Sans doute.

— En supposant qu'il soit chez lui et qu'il reconnaisse en moi un ami, pourrais-je lui dire que vous acceptez mon plan ?

Sir Harry s'était décidé.

— Jusqu'à ce que je sache s'il est coupable ou innocent de ce terrible crime, répondit-il avec onction, je ne peux songer à m'associer avec lui en aucune manière. Mais si je suis convaincu de son innocence…

— Je suis sûr qu'il vous convaincra, murmura le petit homme.

— Dans ce cas, j'aurais plaisir à faire tout ce que je puis pour un homme qui se trouve dans une position difficile. De toute manière, je l'ai traité peut-être avec un regrettable manque d'égards…

— Oui, oui, agréa Weldrake, il comprendra parfaitement. Il se leva. Merci mille fois, Sir Harry. Je ne vous importunerai pas davantage.

— Et… hum… Quand… qu'allez-vous faire à présent ?

— Voir si je peux le persuader que je suis un ami ; ensuite l'assurer qu'il trouvera chez vous toute l'aide que vous pourrez lui offrir, enfin que vous vous rappelez fort bien l'avoir vu chez vous au moment du crime.

— Toujours s'il est innocent, ajouta Marshley.

— Bien sûr. Il devra vous assurer de son innocence, répliqua Weldrake. Je suis sûr qu'il n'aura aucune difficulté à le faire. Bonjour, Monsieur.

Le petit homme fit une courbette et, une fois dans la rue, s'éloigna avec la gaîté de quelqu'un qui vient de mener une affaire à bonne fin.

CHAPITRE XXIII

Le coffret de verroterie reparaît

Trainor décida de se ranger à l'hypothèse de Hurley Brown, quoi qu'il n'y crût guère. Il ne croyait pas non plus que Brown lui-même suspectât Da Costa, car il n'avait pas été une seule fois question de lui depuis la brève mention que l'on avait faite de son nom. C'était certainement une coïncidence que Da Costa fût un ancien rival et un actuel voisin de Louba, mais, jusqu'à preuve du contraire, ils pouvaient fort bien avoir réglé leurs différends depuis longtemps. Ils pouvaient même être associés, pour peu que cette association convînt à leurs plans. S'ils s'étaient querellés jadis, il était probable que l'intérêt qu'ils portaient à leurs affaires les avaient rapprochés l'un de l'autre, de sorte qu'il n'y avait rien de sinistre dans le fait qu'ils vécussent dans une telle proximité ; au reste, – quand le diable y serait – Louba n'aurait-il point été le premier à se mettre sur ses gardes ?

Il n'y avait aussi aucun doute à Braymore House que Da Costa n'était pas chez lui et avait quitté son appartement quelques jours avant le crime.

Cependant, Da Costa définitivement éliminé de la liste des suspects en rétrécit le cercle, s'il ne fit rien d'autre.

Trainor y réfléchissait en allant de son bureau à l'appartement n° 2.

— Sergent, je n'ai pas d'ordre de perquisition, dit-il à son assistant, mais nous n'avons pas à faire de cérémonie. Je veux visiter l'étage au-dessus.

— Comment entrerons-nous, inspecteur ?

— Mr Hurley Brown a dit qu'il n'y avait pas de domestique, même pas de femme de chambre. Je ne sais pas s'il y a un passe, mais comme il est tard, nous essayerons par les fenêtres.

Ils mirent pied sur l'échelle de secours et montèrent à la plate-forme supérieure.

Chez Da Costa, les rideaux étaient tirés, et la fenêtre ne put être ouverte. La figure contre la vitre, le sergent promena contre la fenêtre le faisceau lumineux de sa lampe électrique, et déclara qu'il y avait un verrou de sûreté.

— Passons par les escaliers, dit Trainor ; je crois que nous pourrons venir à bout de cette serrure.

Ils redescendirent donc dans l'appartement n° 2 et le traversèrent. Comme ils étaient à la porte, ils entendirent la voix du liftier au-dessous d'eux.

— Hé, Monsieur ! Vous cherchez quelqu'un ?

Un bruit de pas précipités leur parvint d'en haut, et comme Trainor se postait sur le palier, Weldrake lui tomba dans les bras.

Celui-ci fit un saut de côté et aurait continué sa course si l'inspecteur ne l'avait solidement maintenu.

— Ne partez pas, nous aimerions vous dire bonsoir avant de vous laisser courir.

— Je vous en prie, je suis pressé, répliqua le petit homme.

— Je serais désolé de vous retenir… Mr Da Costa. Il prononça ce nom sans assurance. Il lui était difficile de croire qu'il avait devant les yeux Da Costa.

— Vous faites erreur, Monsieur, dit Weldrake avec énergie. Je vous assure que je ne suis pas Mr Da Costa. Je vous prie de ne pas me retarder. Je… je dois prendre le train.

Comme il parlait, l'ascenseur s'arrêta à côté d'eux.

— Qui est-ce ? demanda Trainor au liftier.

— Je ne sais pas, Monsieur. Je l'ai interpellé parce que je l'ai vu deux ou trois fois monter et descendre rapidement sans jamais prendre l'ascenseur… Je trouve ça bizarre.

— N'est-ce pas Mr Da Costa ?

— Oh non, Monsieur Da Costa est un homme grand, avec des yeux noirs et une moustache, brun de peau avec l'allure d'un étranger.

— Avez-vous déjà vu ce gentleman avec lui ?

— Non. Je ne l'ai même jamais vu, excepté ces deux derniers jours.

Trainor se retourna vers Weldrake.

— Je vais vous demander d'entrer quelques minutes. Je m'occupe de l'affaire Louba et particulièrement des visiteurs à Braymore House.

— Je ne suis pas un visiteur, je vous assure. C'est une erreur. Il y a dehors un tel brouillard que je me suis trompé d'immeuble.

— Vous vous êtes trompé plusieurs fois, alors, remarqua le liftier.

Le petit homme jeta un coup d'œil vers les escaliers comme s'il eût cherché un moyen de s'enfuir, mais son bras était fermement retenu, trois paires d'yeux vigilants le surveillaient.

— Très bien, dit-il, en se dirigeant vers la porte de l'appartement, mais je vous répète que vous faites erreur.

— Est-ce que par hasard vous ne vous appelleriez pas Weldrake ? demanda Trainor avec une pointe d'espoir, comme ils entraient dans la bibliothèque.

— Oui… oui, en effet, admit le petit homme. Mais, vous savez, il n'y a réellement aucune raison pour laquelle vous ayez besoin de moi. Je n'ai rien fait d'autre que d'offrir ma demeure à un jeune homme… à mon avis injustement accusé et en danger de mort.

Depuis le début de la conversation, il tenait son bras timidement replié et essayait de le faire passer inaperçu, mais à présent on voyait bien qu'il cachait un objet sous son pardessus. Trainor fit semblant de ne pas le voir.

— Ah, c'est pour cela que vous êtes venu chez Miss Martin, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas à ce moment-là qu'on l'a arrêté, vous devez vous en souvenir ?

— Non. Pourquoi êtes-vous parti en courant quand nous l'avons arrêté ?

— Je ne pouvais vous être d'aucune utilité.

— Était-ce parce que vous saviez que je désirais connaître les raisons qui vous ont tenu dans le voisinage de Braymore House la nuit du crime ?

— Je ne faisais que passer. Je vous assure que je n'ai fait de mal à personne, et n'ai rien à voir avec le meurtre.

— Les passants comme vous voient une bonne partie du jeu. Peut-être pourrez-vous nous donner quelques renseignements importants ?

— Non, vraiment, s'empressa de répondre Weldrake.

— Par exemple, dit Trainor, que cachez-vous sous votre bras ?

— Je ne le cache pas, protesta-t-il, je le porte ainsi… de manière à ne pas le perdre.

— Un objet de valeur ?

— Non, aucune valeur. Mais il n'est pas très bien enveloppé.

— Puis-je le voir ?

— Je préfère que vous n'en fassiez rien.

— D'où le tenez-vous ?

— Je l'ai acheté… avant de venir ici.

— Et ce n'est pas très bien enveloppé ! Nous allons vous trouver du papier et de la ficelle afin que vous puissiez le porter plus facilement.

— Oh, ne vous donnez pas cette peine, implora Weldrake, je peux fort bien le porter comme cela.

Il fit un pas vers la porte. Si vous désirez me questionner au sujet de la nuit du crime – quoique je n'ai vraiment rien à vous dire – je viendrai demain matin ou bien je vous dirai où je me trouve et vous pourrez venir me voir.

Son désir de s'en aller était si visible qu'il semblait lui communiquer une véritable fièvre.

— Mr Weldrake, je dois vous ennuyer pour ce paquet, dit Trainor d'un ton qui ne laissait aucun doute.

Il y eut un silence, le visage du petit homme était pathétique dans sa détresse.

Lentement, il écarta son pardessus et sortit un objet enveloppé de papier d'emballage.

Plus lentement encore, il le tendit devant lui.

Trainor défit le papier et regarda avec étonnement le coffret orné de verroterie qu'il venait de mettre à jour.

— Appelez Miller, dit-il.

Il doutait que ce coffret eût été parmi les curiosités qui emplissaient le coffre de cuivre, non seulement parce qu'il ne présentait aucune valeur artistique, mais encore parce que si un objet avait dû être volé, ç'eût été certainement celui qui aurait eu plus de valeur que les autres.

— Avez-vous déjà vu ceci, Miller ? demanda-t-il quand le domestique entra.

— Oui, Monsieur. Je me le rappelle très bien, répondit instantanément Miller. Il était toujours dans le coffre, mais je l'ai vu plusieurs fois et je ne puis me tromper. Il est étrange que Mr Louba ait gardé un objet pareil.

— Pourquoi alors ne m'aviez-vous pas dit qu'il manquait si vous étiez sûr qu'il était toujours dans le coffre ?

L'homme semblait gêné.

— Je n'y pensais plus jusqu'à ce qu'il me tombe sous les yeux.

— Vous n'avez plus de doute à présent ?

— Non. Je suis certain qu'il était dans le coffre de cuivre.

— Pouvez-vous dire depuis combien de temps ? interrompit Weldrake. Mr Louba l'a vendu il y a déjà longtemps. Je l'ai acheté ce soir chez un marchand d'occasions.

— Où ?

— Dans Waldour Street.

— Nous pourrons aller dans toutes les boutiques de Waldour Street, remarqua Trainor, et Weldrake jeta de côté un regard accablé.

— Vous rappelez-vous quand vous l'avez vu pour la dernière fois, Miller.

— Non, Monsieur, je ne me rappelle pas.

Il regardait intensément Weldrake et graduellement ses yeux s'agrandissaient.

— Mais je puis vous dire où j'ai vu ce petit homme pour la dernière fois.

— Ah ! vous l'avez déjà vu ? s'exclama Trainor, et l'expression de Weldrake confirma l'assertion du domestique.

— Oui. Je l'ai vu le mercredi avant que M[r] Louba ne fût assassiné. Il m'a suivi dans un bar, moi et… moi et un ami. Ses mains jouaient nerveusement car il se rendait compte qu'il avait failli s'enferrer ; il poursuivit rapidement. Il s'est assis à notre table et a parlé étrangement… bien étrangement…

— Sur quel sujet ?

— Da Costa. Et quelque chose aussi comme une attente de vingt années. Mais tout ceci n'était pas très clair. À vous dire la vérité, j'ai pensé qu'il avait un peu trop bu, à la façon dont il parlait, avoua Miller.

— Qu'a-t-il attendu depuis vingt ans ?

— Je suppose qu'il s'agissait de quelque chose qui touchait Louba. Lui-même ne m'en a rien dit, mais je l'ai pensé.

— Est-ce tout ce dont vous vous souvenez ?

Miller était irrité devant le nombre de fois où sa mémoire avait été l'objet de commentaires défavorables.

— C'est tout ce qu'il y avait à retenir, répondit-il. Il ne nous a dit qu'une demi-douzaine de mots parce que nous ne le connaissions pas et ne nous intéressions pas à lui.

Miller porta son regard sur Weldrake.

— Avez-vous quelque chose à dire ? demanda-t-il.

— Simplement ceci : qu'un être aussi crapuleux que Louba devait fatalement périr de mort violente, expliqua Weldrake.

— Et c'est ce que vous attendiez ?

— Oui. Mais que j'attendais seulement.

— Je vois.

Trainor l'étudia en vain ; il n'y avait rien d'autre à voir qu'un petit homme timide et gêné désirant vivement se retirer.

— Quand avez-vous vu Da Costa pour la dernière fois ?

— Oh… avant qu'il ne parte.

— Êtes-vous monté chez lui tout à l'heure ?

— Oui. Je pensais qu'il serait de retour, mais je ne l'ai pas trouvé.

— Pourquoi vouliez-vous le voir ?

— Je… je voulais lui vendre ce coffret.

— D'où le tenez-vous ? L'avez-vous pris dans cet appartement ?

— Non. Je vous donne ma parole que je ne suis jamais entré ici.

Trainor le regarda d'un air de doute.

— Bien, dit-il, j'espère pour vous que vous pourrez le prouver.

CHAPITRE XXIV

Un homme sous un fauteuil

Le lendemain matin, le docteur Warden se rendit à Braymore House pour dire un mot à Trainor. Il désirait savoir si Miller avait répété au détective son opinion à l'égard de Hurley Brown, et ce qu'en pensait l'inspecteur. Il avait une entière confiance en Brown, mais il savait que le fait d'avoir filé le nommé Charlie avait un air particulier à cause du refus qu'il avait manifesté d'exposer ses motifs, ou même d'avouer à son subordonné ce qu'il avait fait.

Le médecin trouva Trainor au moment où il s'apprêtait à monter chez Da Costa.

— Je voulais y aller hier déjà, mais nous avons eu une petite interruption ; aussi me suis-je contenté de faire surveiller chacune des deux issues, expliqua-t-il. Je ne crois pas qu'il s'y trouve quelqu'un, mais je désire savoir si mon petit homme a habité ici, ce qui semble probable.

— Quel petit homme ? Celui que l'on recherche ?

— Oui. Trainor raconta ce qui s'était passé la veille. Je suppose que vous n'avez jamais entendu Louba parler d'un coffret comme celui-ci, n'est-ce pas ? demanda-t-il quand il eût terminé son récit.

— Je ne m'en souviens pas. Mais il serait étrange qu'un homme qui cherche à éviter vos visites chez lui, vint habiter

précisément dans la maison où vous êtes, ne croyez-vous pas ?

— En effet, mais c'est un bien curieux personnage. Il doit vouloir quelque chose par ici, mais nous ne savons pas quoi. Nous n'avons rien pu en sortir hier soir, sauf qu'il a acheté cet objet dans une boutique de Waldour Street.

— Puis-je monter avec vous ?

— Bien sûr. Allons-y, docteur, nous trouverons bien quelque chose. J'ai demandé un passe, il n'y en a pas. Nous devrons donc forcer la serrure.

L'inspecteur laissa son assistant veiller à ce que personne ne descende par l'échelle de secours, monta jusqu'à l'étage de Da Costa et sonna à la porte. Aucune réponse ne vint de l'intérieur.

Ils eurent tôt fait de forcer la serrure mais, en pressant contre la porte, elle ne céda de quelques millimètres que dans le coin supérieur et leurs efforts pour l'ouvrir davantage furent vains.

— Verrouillée ! s'exclama Trainor, verrouillée à l'intérieur !

Ils descendirent en hâte les escaliers et traversèrent l'appartement de Louba. Le sergent fut envoyé en surveillance devant la porte de Da Costa. Ils montèrent par l'échelle à la plate-forme supérieure, Trainor brisa un carreau de la fenêtre et tira le verrou qui la maintenait fermée.

Ils ouvrirent la porte au sergent et le postèrent de façon qu'il pût surveiller toutes les issues. Trainor demanda au docteur Warden, de rester dans la salle à manger dont ils avaient fracturé la fenêtre pour entrer, tandis que lui-même

entreprenait une perquisition qu'il se promettait de peu de durée.

— Je n'aurai pas besoin de chercher bien loin, expliqua-t-il. Soyez donc prêts à un coup rapide. Les portes verrouillées à l'intérieur sont assez éloquentes. Voyez – il montra la table – les miettes sont récentes, quelqu'un a mangé ici.

Autant qu'on pouvait s'en rendre compte un individu avait pris un repas peu de temps auparavant.

Trainor posa la main sur une cafetière.

— Encore chaud ! s'exclama-t-il, incapable de contenir son excitation. Allumez toutes les lampes.

La matinée était assez sombre pour que l'on eût besoin de faire de la lumière.

Il passa dans la chambre à coucher qui était située à la même place que celle de Louba.

— Le lit est défait, dit-il. Il ouvrit doucement une grande armoire et regarda sous le lit.

Passant dans les pièces plus petites, il n'y trouva personne. Il entra dans la cuisine et y découvrit des assiettes sales et une boîte de sardines vide. Il sortit sans bruit. Le sergent lui montra une penderie qui pouvait être ou non emplie d'étagères. De toute façon, c'était bien la dernière cachette. Trainor approuva de la tête et ils s'approchèrent pour l'ouvrir.

Il n'avait pas remarqué dans la salle à manger un large et profond fauteuil du type Chesterfield, dans le coin le plus sombre de la pièce. S'il avait connu Da Cota, il y aurait eu encore plus de chance pour qu'il néglige ce fauteuil. Et ce-

pendant Da Costa s'y était caché dessous, et serrait fortement un chapeau sous son bras. Bien qu'il ait été trop frappé de panique pour tirer le verrou de la fenêtre avant de se cacher, afin qu'il soit moins évident que l'appartement était occupé, il s'était cependant rappelé que la hâte, chez un homme sans chapeau et sans pardessus par un jour d'hiver le rendrait immédiatement suspect. S'il pouvait s'échapper, il entendait que ce fut avec un chapeau.

Après avoir jeté un coup d'œil dans la pièce, le docteur se dirigea vers la fenêtre et regarda distraitement dans le brouillard.

Da Costa ne perdit pas de temps. Il sortit de sa cachette, se mit sur pieds et, sans quitter des yeux le dos du médecin, il se coiffa de son chapeau, puis il bondit vers la fenêtre.

Le docteur Warden poussa un cri étonné quand il se sentit violemment poussé de côté, mais il se ressaisit assez vite pour s'emparer d'un pan du pardessus du fuyard, mais lâchant prise la seconde suivante et perdant presque son équilibre, tandis qu'il trébuchait sur le coin relevé d'un tapis que Da Costa avait déplacé d'un coup de pied, dans sa fuite.

Trainor et son assistant répondirent immédiatement à son appel et arrivèrent juste à temps pour voir Da Costa disparaître par la fenêtre, tandis que le docteur, qui reprenait son aplomb, faillit être de nouveau culbuté par les deux hommes qui se précipitaient vers le fuyard.

Avant qu'ils ne soient tous trois rétablis. Da Costa avait atteint la plate-forme inférieure et relâché l'échelle qu'il descendit avec une agilité étonnante.

L'alarme sonna quand ils arrivèrent aux fenêtres de l'appartement 2, et Miller se précipita vers eux.

— Ôtez-vous de là ! cria Trainor et il repoussa par côté, juste sur le passage du sergent, qui à son tour l'écarta, si bien qu'il revint buter contre Trainor.

— Le diable vous emporte ! rugit l'inspecteur en gagnant l'échelle qu'il descendit presque en glissade.

En bas, il donna en plein dans le concierge essoufflé.

— Laissez-moi passer, imbécile ! cria-t-il en se dégageant.

— Je vous demande pardon, mais quelqu'un a fait sonner l'alarme, dit le bonhomme hors d'haleine.

— Nous ne l'avons pas entendu ! hurla Trainor, avec une ironie cinglante, et il se précipita vers le portail.

Ils couraient tous dans des directions différentes, le sergent donna un coup de sifflet strident, mais le brouillard était propice au fugitif.

Da Costa venait de croiser un policeman quand il entendit le sifflet du sergent, aussitôt il s'arrêta et prêta l'oreille avec attention.

— Quelque chose qui ne va pas, constable ? demanda-t-il.

— Avez-vous vu un type qui courait ? demanda le policeman, tandis qu'il se préparait à répondre à l'appel.

— Non, pas par ici.

Le policeman partit en courant.

— C'est à croire qu'un pareil brouillard a été commandé tout spécialement par le meurtrier et tous ses complices ! dé-

clara amèrement Trainor quand il fut de retour dans l'appartement. Vous l'avez-vu ?

— Non. Je l'ai entrevu tout au plus. J'ai été stupide de tourner le dos à la pièce, mais comme je devais surveiller la fenêtre je n'ai prêté d'attention que de ce côté. Naturellement je n'avais aucune idée qu'il fût dans la pièce, répondit Warden.

— Bien sûr. S'il s'était caché ailleurs, vous nous auriez entendus crier un avertissement. Si Miller ne s'était pas mis sur notre chemin, nous l'avions.

— Je pense que c'est l'alarme qui a fait sortir Miller.

— Oui, de là vient tout le mal. Nous étions si pressés de l'attraper que nous nous sommes tous jetés les uns sur les autres.

— Vous l'avez vu ?

— J'ai vu son dos ; c'est un homme assez gros et fort, sans pardessus. Il portait un chapeau. Et dire qu'il est resté là tout le temps !

— Vous croyez que c'est le coupable ? Pourtant comment aurait-il pu s'introduire chez Louba de l'extérieur plus facilement que quiconque, la fenêtre étant fermée ?

— Je ne sais pas, répliqua brièvement Trainor ; il était en train de se demander si Miller était vraiment venu faire obstacle dans leur chasse à l'homme aussi innocemment que ce qu'il paraissait car si le meurtrier avait eu un complice dans la place, ce complice ne pouvait être que Miller.

Ravalant son dépit, Trainor reprit son examen des lieux, et arriva devant la boîte aux lettres. Il n'y avait pas de

lettres, mais en passant les doigts sur le fond il sentit que la surface n'était pas parfaitement lisse. Il en sortit de menus débris qu'il examina de plus près.

— Des miettes ! dit-il en les ramenant dans le creux de la main.

— Vous pensez qu'on lui a passé des vivres par la boîte aux lettres ? demanda Warden.

— On dirait. Mais pourquoi par la boîte ?

Miller était entré par la fenêtre et regardait autour de lui avec curiosité.

— Le petit homme en sait certainement long là-dessus, dit Trainor ; celui-là, au moins, nous le tenons.

— Êtes-vous descendu le voir ce matin ?

— Non, j'y vais maintenant. Il se retourna vers Miller. Est-ce que les autres sont revenus ?

— Non, Monsieur. Ils ne pourront jamais l'attraper avec un brouillard pareil.

— Nous l'aurions eu, si vous ne vous étiez pas jeté dans nos jambes.

— Si j'étais resté dedans sans essayer d'arrêter quelqu'un qui s'échappait, vous auriez certainement trouvé quelque chose à dire, Monsieur, protesta Miller. Si ç'avait été quelqu'un qui montait je l'aurais eu facilement. Comment pouvais-je savoir qu'il sortait précisément de l'endroit où vous vous trouviez ? En outre, j'allais me mettre à sa poursuite quand tous les deux m'avez presque jeté en bas de l'échelle. Il avait pris un ton froissé en disant cela.

— Il a raison, dit le docteur Warden.

— Je ne vous blâme pas, Miller, reprit Trainor, seulement il est exaspérant de voir un homme vous filer dans les doigts de cette manière.

— Sans doute, répliqua Miller, et il jeta un coup d'œil autour de lui. Alors, c'est ici qu'il a habité pendant tout le temps ? murmura-t-il.

— Qui ? interrogea l'inspecteur.

— Mais… le meurtrier, bien sûr !

Le détective se retourna avec un regard désappointé.

Le docteur Warden regardait curieusement Miller.

CHAPITRE XXV

L'homme qui suivait Louba

Après sa participation à l'arrestation manquée de Da Costa, le docteur Warden se rendit au Club où Hurley Brown vint le rejoindre. Le visage de Brown était empreint de tristesse, comme celui d'un homme plongé dans d'accablantes pensées. Warden attira son attention, et le commissaire vint lentement vers lui.

— Je crois que vous n'avez guère eu de chance, dit le médecin, dans la tâche que vous vous êtes imposée.

Hurley Brown ne répondit pas, mais il serra les lèvres.

— Allons, vous n'êtes pas le seul homme qui ait été roulé par le brouillard, poursuivit Warden en manière de consolation, Trainor est aussi ennuyé.

— Pourquoi ? Brown releva vivement la tête.

— Je l'ai un peu aidé à pénétrer par effraction dans un appartement et à rater une chasse à l'homme. Trainor est entré chez Da Costa, ce matin, et quelqu'un lui a échappé, probablement ce même Da Costa.

— Était-ce bien Da Costa ? demanda vivement Brown.

— Je ne le connais pas.

— Était-ce quelqu'un que vous connaissiez ?

— Certainement pas que je sache, répondit Warden, le regardant avec surprise.

Hurley Brown évita son regard.

— Et il s'est enfui ?

— Oui. Trainor espère obtenir de plus amples renseignements par un homme qu'il a arrêté hier soir.

— Où donc ?

— À Braymore House ; il descendait de chez Da Costa et portait un objet que l'on croit avoir été dérobé dans le coffre de cuivre.

— Je n'en ai pas entendu parler. Qui est cet homme ?

— Un certain Weldrake, un type que Miss Martin et Leamington ont vu dans les parages le jour du crime.

— N'est-ce pas Charlie ?

— Non, non.

Brown pinça les lèvres.

— Weldrake, dites-vous ? J'ai connu un Weldrake, il y a longtemps de cela, mais ça ne peut pas être le même. Trainor a-t-il appris quelque chose de lui ?

— Pas grand'chose. Il l'a fait appeler tout à l'heure pour essayer d'obtenir d'autres renseignements.

— Je vais aller le voir moi aussi.

Le commissaire allait s'éloigner quand Warden reprit la parole.

— Ce Weldrake que vous connaissiez… je suppose qu'il n'avait rien à voir avec Louba ? Brown parut quelque peu surpris, comme si cette pensée venait seulement de lui venir.

— Au contraire, répondit-il lentement, c'est justement par Louba que je l'ai connu.

— Et avait-il quelque raison de détester Louba ?

— Une sérieuse raison, répondit Brown avec réluctance.

Il y eut un moment de silence.

— Est-il possible, selon vous, que ce soit lui qui ?…

— Non, la supposition est absurde. S'il avait été porté à la violence, il l'aurait certainement fait au temps dont je vous parle. Grands dieux, non ! s'exclama-t-il, tandis que le souvenir du pathétique petit homme qu'il avait connu lui revenait. Il était doux comme un agneau.

— Mais ne direz-vous rien des motifs qu'il avait ?

— Si c'est lui, peut-être ferais-je mieux de ne pas le reconnaître, répondit Brown quelque peu troublé. Et pourtant, je ne sais pas. Ceci ne peut que nous causer des ennuis à l'un et à l'autre. C'est très pénible. Il écarta ses soucis. Oh, je suis certain qu'on ne peut pas le suspecter s'il se trouve être l'homme que je connais. Je ne pense pas un instant que ce soit le même type, dans le cas contraire, ses réponses donneront certainement toute satisfaction.

Il quitta le Club et sortit dans la brume jaunâtre de la rue où les lampadaires étaient éclairés comme s'il eût été minuit, au lieu d'être le matin.

Il arriva à temps pour trouver Trainor en train d'interroger Weldrake et un simple coup d'œil au petit homme désemparé l'assura à nouveau qu'il était absurde de le soupçonner d'une participation dans le crime. Sa gêne concernant la connaissance qu'il avait des raisons de Weldrake pour haïr Louba fut dissipé par le fait que le petit homme le reconnut immédiatement, ce qui supprimait toute nécessité pour Brown de décider quel degré de discrétion il devait observer et il en fut soulagé. Trainor ne rencontrait pas une franchise universelle dans son enquête et Brown savait bien qu'il était lui-même un des coupables.

— Le capitaine Hurley Brown me connaît, déclara Weldrake. Il peut vous dire que je suis un homme respectable. Vous vous souvenez de moi, capitaine ?

— Certainement, dit Brown en lui serrant la main. Puis, se tournant vers Trainor : Monsieur est le père d'un officier de mes amis, mort il y a plusieurs années.

— L'avez-vous rencontré par la suite ? demanda Trainor.

— Oh non, dit Weldrake, mais je ne suis pas devenu criminel depuis.

— Vous savez pourquoi nous retenons ce gentleman ? observa l'inspecteur.

— Oui, je viens de voir Warden. Pouvez-vous nous expliquer, Mr Weldrake ?

— J'ai donné ma parole que je ne suis pour rien dans ce meurtre, et je ne sais pas qui l'a commis, répondit-il.

— Vous nous avez dit que Da Costa était parti, cependant nous l'avons trouvé ici ce matin, dit Trainor.

— Et vous a-t-il dit que je le savais là ?

Trainor ne répondit pas tout de suite, et Brown vit son embarras.

— Je crois que si vous racontiez tout à Mr Weldrake, il userait de la même franchise. Je suis sûr que vous n'avez rien à nous cacher, Mr Weldrake, et dans un cas comme celui-ci, mieux vaut dire toute la vérité.

Trainor lui-même pensa que Weldrake ne voulait pas parler pour ne pas porter tort à un autre.

— Da Costa ne nous a rien dit, fit l'inspecteur. Il est parti et il court encore.

Le petit homme ne cacha point sa satisfaction. Même Brown fut surpris de cette attitude.

— Maintenant, voulez-vous nous dire tout ce que vous savez ? demanda Trainor.

— Oui, répondit immédiatement le petit homme. Vous n'ignorez pas que j'avais offert à Mr Leamington de le cacher parce que, s'il avait tué Louba, il ne méritait pas, à mon sens, d'être pendu pour cela. Je savais que Da Costa habitait au-dessus de Louba et s'était disputé avec lui… il y a des années. Dans le cas où il eût trempé dans l'affaire, ce que j'ignorais, je voulais lui rendre service si cela m'était possible et puisque je ne pouvais plus aider Mr Leamington, j'allai donc chez Da Costa. Aux deux premières visites, il ne m'ouvrit pas, quoique j'eusse laissé chaque fois une lettre lui rappelant où et quand nous nous étions rencontrés, et je lui laissai quelques vivres, car je pensais qu'il pourrit en avoir besoin. Hier soir, il m'ouvrit. Il m'assura qu'il ne savait rien du crime, mais comme il avait déclaré être absent alors qu'il

ne l'était pas, il craignait d'être soupçonné et n'osait plus sortir. Ce qui l'ennuyait le plus était le coffret qu'il avait acheté à Louba le jour même du meurtre, peu de temps avant que l'homme que vous cherchez – Charlie – n'entrât. Cependant Miller ne le vit point. Il descendit par l'échelle de secours et Louba le fit retourner par le même chemin, après quoi il ferma la fenêtre derrière lui.

— Singulier chemin pour venir acheter un coffret, remarqua ironiquement Trainor.

— Il est souvent descendu par là pour voir Louba, dit Weldrake. Il traitait des affaires privées avec lui et prenait la succession de Louba dans certains commerces et intérêts et Louba ne voulait pas que quiconque pût le savoir.

— Cette babiole de verroterie est-elle un de ces intérêts ?

— Non. C'était un objet dont Louba ne connaissait pas la valeur et que Da Costa eut beaucoup de mal à se procurer sans éveiller ses soupçons.

— Et qu'est-ce qui en fait la valeur ?

— Je ne sais pas, il ne me l'a pas dit. Il m'a seulement demandé si je voulais bien l'emporter, car il craignait que le fait de le trouver chez lui parût suspect.

— Et vous vouliez l'aider parce que vous pensiez qu'il avait tué Louba ?

— Oui, répondit Weldrake avec une candeur qui étonna ses auditeurs.

— Vous vouliez que Louba fût tué ?

— Oui.

Trainor en eut le souffle coupé.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a tué mon fils.

— Aucun de ceux qui connaissaient bien Louba, interrompit Hurley Brown, n'oserait prétendre qu'il a eu autre chose que ce qu'il méritait.

— « Peut-être pas, concéda Trainor, mais il y a une légère différence entre le souhait, voire l'espérance et l'aide réelle et efficace.

— Je n'ai jamais rien fait pour aider à sa mort, dit Weldrake, je l'ai attendue, c'est tout.

— Et vous l'avez aussi souhaitée ?

— Oui.

— Que faisiez-vous près de Braymore House cette nuit-là ?

— J'y venais souvent en observation, surtout depuis que je savais que Da Costa habitait au-dessus. Je savais également que Miss Martin avait rompu ses fiançailles, à cause de Louba, avec le jeune Mr Leamington et j'étais à proximité de l'immeuble le soir où il est venu examiner l'échelle de secours. C'était la nuit avant le meurtre. Il est revenu le lendemain matin et le concierge déclancha l'avertisseur d'alarme. Ce soir-là j'y allai de bonne heure et j'attendis assez longtemps. Ce fut alors que je parlai à Miss Martin.

— Et qu'avez-vous vu ?

— J'ai vu Mr Leamington entrer et sortir, et je vous ai tous vus après que le crime eût été découvert.

— Vous n'avez vu entrer personne d'autre ?

— Personne.

— Vous n'avez pas vu sortir le nommé Charlie ?

— Non.

— Vous n'êtes vous-même pas entré ?

— Non.

— Vous n'habitez à Londres qu'une partie de l'année, avons-nous appris à Balham. Où passez-vous le reste du temps ?

— Là où est Louba. Je ne suis à Londres que quand il s'y trouve.

— Comment ? s'exclama Brown, vous voulez dire…

— Depuis que mon fils a été tué, je l'ai constamment suivi. J'avais promis à Reggie de ne pas rentrer à la maison tant qu'il ne serait pas vengé. C'est pourquoi j'ai suivi Louba.

— Partout ? demanda Brown.

— Presque partout. Il ne m'a jamais échappé longtemps.

Certaines questions brûlaient la langue de Hurley Brown, Trainor attendait qu'il les posât, mais il préféra n'en rien faire quoi qu'il lui en coutât visiblement de se taire. Le visage de Trainor s'assombrit légèrement et il jeta un rapide coup d'œil à son supérieur le fossé qui les séparait était loin d'être comblé.

— Ainsi pendant des années vous avez suivi Louba, en attendant et souhaitant qu'il soit tué, cependant, vous nous demandez de croire que vous n'y êtes pour rien ? demanda l'inspecteur.

— Oui.

— Et vous ne savez pas où est allé Da Costa ?

— Non, je ne le sais pas.

— Est-ce vrai ?

— Je ne vous ai dit que la vérité. Son regard sembla implorer le commissaire. Me laissera-t-on partir, à présent ? Je voudrais aller chez moi pour me reposer. Je n'ai pu encore le faire, mais maintenant que Louba est mort…

— Dommage que vous n'y soyez pas allé plus tôt, maugréa Trainor.

— Je me sentais obligé de venir en aide à qui que ce soit qui l'ait tué.

— Parce que vous souhaitiez qu'on le tuât et étiez reconnaissant envers celui qui avait fait cette besogne.

— Oui.

Trainor regarda Hurley Brown.

Le petit homme était-il très franc ou très rusé ?

CHAPITRE XXVI

L'homme sans pardessus

En ce qui le concernait personnellement, ses faits et gestes, Trainor trouva Weldrake communicatif et précis. Les enquêtes n'infirmèrent rien et ce fut après avoir vérifié plusieurs de ses déclarations que le détective fit appeler Béryl Martin.

— Je ne dirai rien sur une certaine réticence de votre part, Miss Martin, car j'en crois comprendre la raison, mais j'espère que vous parlerez maintenant en toute franchise.

— Que… que vous ai-je donc caché ? bégaya Béryl.

— Vous ne m'aviez pas dit que Weldrake avait offert de cacher Mr Frank Leamington, et que c'était pour cela que vous aviez son adresse.

Béryl ne put s'empêcher de rougir.

— Non, parce que… je savais qu'il était défendu de cacher des criminels ou ceux accusés de l'être et que je… vous n'attendiez tout de même pas que je lui cause des ennuis pour avoir offert son aide à Mr Leamington !

— Non, mais comment pourrons-nous trouver la vérité si personne ne nous la dit ? Saviez-vous que Louba était considéré par cet homme comme le meurtrier de son fils, et qu'il l'avait suivi durant des années dans l'espoir de le voir assassiné ?

— Pas possible ! s'exclama Béryl étonnée…, et pourtant…

— Pourtant, Miss Martin ?

— Pourtant, je me souviens qu'il parla avec une sauvagerie contenue, cette nuit-là… Je pensai qu'il était un peu fou.

— Et ne pensez-vous pas, à ce sujet, qu'il l'est encore ? Et que, s'il est fou, il peut concevoir et réaliser des actes dont personne habituellement ne le jugerait capable ?

— Oh, croyez-vous qu'il ait tué Louba ? C'est impossible !

— Nous ne savons pas qui l'a tué. Il a été frappé par derrière et n'a pas eu le temps de se défendre, cela nous le savons. Il n'est pas facile de déterminer si cet homme, dans sa folie homicide, aurait pu traîner Louba sur le lit où nous l'avons trouvé ? Les fous ont une vigueur et une force particulière. Da Costa était-il avec lui ? Il peut l'avoir aidé et emporté le coffret qu'il convoitait en guise de paiement.

— Supposez-vous vraiment ?…

— Pas du tout. J'essaie seulement de vous convaincre que même cet homme peut être le coupable, et dans ce cas, nous cacher ce que vous savez à son sujet pourrait charger gravement Mr Leamington, en dehors de toute autre considération.

— C'était seulement son offre d'aider Mr Leamington, murmura-t-elle d'un air coupable.

— Qui en elle-même peut être un indice. Son désir que personne ne fût inquiété pour ce crime serait très naturel s'il

était le coupable. Puis-je maintenant compter sur vous pour me dire tout ce que vous savez et pour être assurée que je ne retiendrai personne, si ce n'est ceux qui le méritent réellement ?

— Vous le pouvez, Mr Trainor, répondit-elle avec empressement.

— Alors, dites-moi, je vous en prie, tout ce que vous savez de cet homme.

— La nuit avant le meurtre de Louba, il regarda à la fenêtre, à l'hôtel de Sir Harry Marshley.

— Oui, il me l'a dit.

— Ensuite il m'aborda devant Braymore House. Elle lui dit tout ce qu'elle pouvait avoir retenu de la conversation de Weldrake, ce soir-là et le lendemain matin quand il vint la voir.

« Depuis que je vous l'ai montré, devant la maison de Mr Leamington, lorsque vous avez arrêté Frank, je ne l'ai vu qu'une fois et c'était hier matin. Je l'ai aperçu sortant de chez Sir Harry Marshley.

— Qui, Weldrake ?

— Oui.

— Y venait-il habituellement ?

— Je ne l'ai jamais rencontré. Et s'il y venait, pourquoi regardait-il par la fenêtre ?

— D'autre part, il ne serait pas allé ouvertement là où se trouvait Louba. Vous dites qu'il sortait de l'hôtel ? Peut-être avait-il simplement posé quelques questions au portier ?

— Il sortait. Je crois qu'il venait de voir Sir Harry car celui-ci était à l'une des fenêtres et le regardait s'éloigner. Il paraissait très intéressé.

— Et Weldrake ?

— Il avait l'air très satisfait.

C'en était assez pour Trainor. Il alla immédiatement voir Sir Harry Marshley.

— Je suppose que vous venez au sujet de mon pauvre ami Louba ? dit Sir Harry en jouant avec la carte du détective. Triste, très triste. C'était un de mes meilleurs amis. C'est une grosse perte pour moi.

Trainor se doutait bien que ce fût en effet une « grosse perte » pour Marshley. Il alla droit au but :

— Nous cherchons un petit homme qui en savait beaucoup sur les déplacements de Louba, et j'ai cru comprendre qu'il était venu vous voir hier matin.

— Me voir ? Quel genre d'homme ?

— Un nommé Weldrake.

Sir Harry fit de la tête un signe négatif.

— Je ne connais personne de ce nom et je n'ai pas même vu qui que ce soit hier matin. J'étais trop ennuyé.

— Ennuyé ?

— Oui, cette jeune fille, Miss Martin, essaie de faire venir mon nom dans l'affaire. N'en parlez pas. Cela me porte tort et ma chère femme en est attristée. Non, poursuivit-il en

frottant ses mains au-dessus du feu, vous avez été mal informé. Pourquoi pensez-vous qu'il serait venu ?

— C'est ce que je venais vous demander, Sir Harry.

— Je ne le connais pas. Qui a dit qu'il était venu me voir ?

— Lui-même.

Le bluff échoua car il ne réussit qu'à mettre Sir Harry sur ses gardes.

— Que dites-vous ? Alors c'est un effronté menteur, Monsieur ! Je ne connais pas cet homme et ne l'ai jamais vu. Je croyais que vous le cherchiez, ajouta-t-il avec colère.

— C'est-à-dire que nous l'avons cherché, jusqu'à hier soir.

Le baronet se tourna vers son interlocuteur avec un air de prince offensé.

— Autrement dit : vous croyez que je sais quelque chose là-dessus, et vous êtes venu dans l'espoir de m'entendre prononcer d'imprudentes déclarations ? Que votre insolence soit confondue, Monsieur !

Trainor leva la main.

— Vous allez trop vite, Sir Harry. Je viens de voir Miss Martin, qui avait passé sous silence deux faits importants d'abord qu'elle voulait cacher Frank Leamington, ensuite éviter que ce Weldrake fût inquiété. Non point qu'elle fût mêlée en quelque manière à ce meurtre, mais parce qu'elle était assurée que ni celui-ci ni celui-là n'y avait participé. Il était

très possible que vous aussi ayez caché un renseignement au sujet de cet homme par pure bonté d'âme.

— Ah… hum… bien. Cela aurait été possible, concéda Sir Harry, soudain apaisé. Mais je ne sais rien de lui. Qu'a-t-il dit être venu faire chez moi ?

— À vrai dire, il n'a pas mentionné votre nom. Il a refusé de nous dire qu'il était venu voir un certain Da Costa, jusqu'à ce qu'il sût que nous avions chassé Da Costa de sa retraite, et ainsi, je le répète, il était très possible que vous eussiez voulu faire montre de la même considération envers lui.

— C'est égal, vos méthodes sont bien peu agréables, répliqua Sir Harry d'un ton hautain. Vous disiez que Da Costa est mêlé à cette affaire ?

— Oui, le connaissez-vous ?

— De nom seulement… Que fait-il là dedans ?

— Nous ne savons pas, répondit Trainor en se levant, nous avons été assez maladroits pour le laisser filer ce matin.

— Et il vous a échappé ?

— Il court encore. Avez-vous entendu Louba mentionner son nom ? L'avez-vous entendu dire qu'ils étaient voisins ?

— Jamais. Vous pensez qu'il est le coupable ?

Trainor haussa les épaules.

— Nous sommes fatigués de penser.

Il quitta l'hôtel en se demandant s'il convenait de prêter un crédit quelconque aux propos de Sir Harry Marshley ou s'il était possible que Béryl se fût trompée de maison quand

elle avait vu sortir Weldrake. Il se rappela le temps de la veille, et constata la facilité avec laquelle on pouvait prendre une porte pour une autre, car l'hôtel de Sir Harry n'apparaissait détaché qu'à demi. Il valait mieux qu'il entendit d'abord ce que Weldrake dirait à ce sujet.

Il était maintenant 17 heures et le brouillard était plus épais que jamais. Les passants étaient semblables à des ombres.

L'inspecteur demeura indécis devant le chemin à prendre : Traverserait-il pour prendre un « bus » ou irait-il jusqu'à la plus proche station de métro ? Il s'arrêta et regarda autour de lui pendant un moment.

Une silhouette massive passa près de lui et s'enfonça dans le brouillard ; cependant la largeur des épaules avait attiré son attention. C'était un homme sans pardessus.

Il y avait sans doute beaucoup d'hommes sans pardessus, même par un temps pareil, mais il tenta la chance et suivit tranquillement.

C'était un homme fort, assez gros, de l'espèce de ceux qui ne méprisent pas la chaleur et le confort, qui ne sortent pas, par une froide et brumeuse journée d'hiver, sans pardessus. Collé contre le mur, Trainor le vit s'arrêter devant l'hôtel de Sir Harry, lever la tête avec hésitation et continuer à marcher. Il n'osa pas s'approcher assez pour voir plus que la silhouette estompée mais il ne la quitta pas des yeux, et quand il le vit s'arrêter de nouveau il rentra précipitamment dans l'ombre du mur avant que l'homme ne se retournât. Celui-ci, après un coup d'œil circulaire, franchit le portail de bois, et un instant après, Trainor put le voir se détacher dans le halo lumineux qui venait de derrière la porte vitrée.

À son tour, il franchit le portail et se cacha dans les massifs de rhododendrons entre le mur de clôture et le bord de l'allée qui tournait devant la maison et continuait, sur l'un des côtés, vers les écuries et le garage.

L'homme qu'il surveillait n'attendit pas qu'on répondit à son coup de sonnette, mais après avoir élevé sa main à la hauteur de la boîte aux lettres, il descendit les marches à la hâte et sortit à nouveau par le portail.

Trainor le suivit jusqu'au premier tournant à l'arrière de l'hôtel. Là, une allée pavée était bordée de deux rangées d'immeubles. Il ne doutait plus maintenant avoir trouvé Da Costa, mais il était résolu, cette fois-ci, à ne pas agir trop précipitamment. Il était aussi facile pour lui de rester caché dans l'obscurité que pour Da Costa de se croire parfaitement à l'abri de toute surveillance.

Trainor se dissimula derrière un montant de bois, non loin de la porte et vit Da Costa aller et venir nerveusement.

Quelques minutes plus tard, une silhouette d'homme sortit de la porte de Sir Harry Marshley et demeura comme dans l'attente d'un signal, Da Costa s'approcha, hésitant, puis s'arrêta ; Sir Harry avança à son tour et ils se trouvèrent face à face.

Trainor les vit s'entretenir quelques secondes seulement avant que Sir Harry ne conduisit précipitamment son visiteur le long de l'allée. Les suivant au-delà des fenêtres éclairées des cuisines, sur le côté de la maison, il eut le temps de les voir passer par la fenêtre d'une pièce éclairée – la même, bien qu'il ne le sût pas alors, par laquelle Weldrake avait surveillé Béryl et Louba, et ensuite la première rencontre de Da Costa et Sir Harry.

Il descendit l'allée et revint devant le portail d'entrée, son cœur battait plus rapidement et il sentait qu'enfin il était sur le point de résoudre le mystère que posait la mort de Louba.

CHAPITRE XXVII

L'aveu du crime

Tandis qu'il se tenait sous le portail, cherchant de quelle manière il pourrait se faire prêter assistance sans quitter l'hôtel, deux grands étudiants dont les insignes d'écoles brillaient sur la casquette, passèrent près de lui.

— Hello ! appela vivement Trainor.

Ils s'arrêtèrent immédiatement et revinrent sur leurs pas. Il put voir leurs visages penchés vers lui, et lut dans leurs yeux une muette interrogation.

— Je voudrais que l'un de vous allât se poster à l'autre bout de cette allée, derrière la maison, et qu'il ne laissât sortir personne sans m'en avertir sur le champ, et je voudrais également que l'autre courût le plus rapidement possible au premier commissariat – vous savez où il se trouve ? À environ cinq ou six minutes d'ici – porter ce billet. Tout en parlant, il griffonna quelques mots sur son calepin. Si vous rencontrez un policeman en chemin, amenez-le ici sans aller au commissariat. D'accord ?

Ils acceptèrent comme si cela faisait partie de leur travail de tous les jours, et se séparèrent rapidement et sans bruit.

Soulagé pour une bonne part et satisfait, Trainor attendit dans les massifs de rhododendrons, en jetant de temps en temps un coup d'œil à la fenêtre derrière laquelle Sir Harry

s'entretenait avec son hôte. La pièce était maintenant éclairée, mais on avait tiré les rideaux de sorte que seule était visible une mince raie de lumière.

En douze minutes exactement, le garçon revint avec deux policemen, tous trois étaient essoufflés, car ils avaient fait diligence depuis le commissariat.

Sir Harry s'était entendu avec Da Costa pour que celui-ci partit immédiatement à son bungalow de Shoreham. Il consultait un indicateur de chemins de fer quand Trainor sonna à la porte.

— Je vous donnerai un pardessus et quelques effets dans une valise, mais je ne puis courir le risque de les descendre par les escaliers, je vous les ferai passer par la fenêtre. Ça tombera sans bruit dans les massifs près du mur.

Il leva la tête. Un murmure de voix venait de l'autre côté de la porte.

— Inutile de m'annoncer, merci, dit Trainor, en entrant, j'expliquerai à Sir Harry pourquoi je suis revenu.

— Je suis désolé, Monsieur le baron, s'excusa la femme de chambre, Monsieur… ne voulait pas me dire… je n'ai pu l'arrêter…

Elle se tut, ses yeux allant avec anxiété de son maître au détective.

— Il me tardait de vous voir, Mr Da Costa, dit l'inspecteur. Il fit un signe à la femme de chambre : Ce n'est pas votre faute. Sur quoi il referma la porte après qu'elle se fût retirée.

Le visage habituellement coloré de Da Costa était devenu blême ; ses joues tremblaient visiblement quand il se leva devant le détective. Sa bouche vulgaire s'ouvrait et se fermait tour à tour sans émettre aucun son. Malgré sa belle carrure, il était pitoyable.

Sir Harry Marshley demeura lui aussi un instant bouche bée mais il se ressaisit avec un sang-froid qui força l'admiration de l'inspecteur.

— Ah, Mr Trainor, quelle chance que vous soyez revenu ! s'exclama-t-il. J'allais justement vous envoyer chercher. Voici, je pense, le gentleman dont vous êtes en quête. Il m'assure qu'il est innocent, et j'ai tout lieu de le croire ; mais naturellement, sachant que vous le cherchiez, je n'avais pas d'autre choix que de vous faire savoir qu'il était ici.

— Non, bien sûr ! railla Trainor, sans essayer de cacher son mépris. Se tournant vers Da Costa, il eut presque pitié de lui. Pourtant, ajouta-t-il malicieusement, je ne sais si je dois vous demander de nous accompagner au commissariat.

— Qui ? Moi ? articula Sir Harry, je vous assure que je n'avais aucune idée…

— Qu'en dites-vous, M^r Da Costa ? demanda Trainor.

Pour toute réponse, Da Costa fit un bond désespéré vers la fenêtre.

— J'ai deux hommes dehors, qui surveillent l'allée ! cria l'inspecteur.

Avec un sanglot Da Costa se laissa tomber dans un fauteuil en se tordant les mains.

— Je vous jure que ce n'est pas moi qui l'ai fait ! Je ne sais rien de cette affaire !

— Eh bien, nous sommes on ne peut plus impatients d'entendre tout ce que vous avez à nous dire, Mr Da Costa, dit Trainor. Voulez-vous venir ? Je crains d'être obligé de vous demander de venir également, Sir Harry. Vous admettrez avec moi qu'il y a un ou deux points qui nécessitent des explications.

— Mon cher Monsieur, je vous affirme que je ne savais rien jusqu'à ce qu'il vînt ! Il ne s'est même pas fait annoncer. Jusqu'à ce qu'il fût introduit, je…

— Je l'ai vu glisser un billet dans la boîte aux lettres et vous attendre derrière la maison, interrompit brusquement Trainor. J'ai vu que vous le faisiez entrer par la fenêtre. Il montra l'indicateur : Et maintenant, vous cherchez un train pour lui.

— Ah, voilà où mène un trop bon cœur ! gémit Sir Harry, en faisant le geste de s'arracher les cheveux – le geste seulement, car il était chauve. – Mon cher ami, asseyez-vous et écoutez ce qu'il a à dire. Vous verrez que je ne sais rien de tout cela, vous ne pouvez pas me traîner au poste !

— Soit, dit Trainor en s'asseyant, dites-moi d'abord ce que vous avez à déclarer.

— Je n'avais jamais entendu parler de Mr Da Costa jusqu'à ce qu'il vînt m'offrir son appui financier au lieu et place de Mr Louba. Je fus naturellement indigné d'une telle offre de la part d'un étranger et lui ordonnait de sortir. Ce petit homme que vous connaissez vint alors me demander si j'accepterais de cacher Mr Da Costa, dans le cas où celui-ci en aurait besoin. Je lui répondis que je n'en ferais rien ; en

tout cas pas avant que je fusse entièrement assuré de son innocence. Enfin, cette nuit. M^r Da Costa sut me convaincre que, quoique je voulusse vous informer dans le cas où…

— C'est entendu, interrompit le détective. Quand vous a-t-il proposé son aide financière ?

Ce fut Da Costa qui répondit :

— Au moment même où Louba était assassiné.

— Pouvez-vous me dire à quelle heure ? Nous ne la connaissons pas.

— Ce soir-là je fus absent de Braymore House depuis 18 heures jusqu'à une heure avancée.

— Étiez-vous ici pendant tout ce temps ?

— Non. Sans quoi je n'aurais pas eu à me cacher. C'est parce que je suis demeuré seul, cette nuit-là, à part mon entrevue avec Sir Harry, que je craignais d'être inquiété.

— Pourquoi craigniez-vous d'être inquiété ?

— Parce que j'avais prétendu avoir quitté Londres, et m'étais jadis querellé avec Louba, et aussi parce que j'habitais justement l'étage au-dessus du sien. Vous voyez que j'avais de sérieux motifs de crainte… vous me suspectez maintenant.

— Pourquoi prétendiez-vous avoir quitté Londres ?

— J'étais en train d'acquérir une grande partie des affaires de Louba et ne voulais pas qu'il le sût. Si j'ai offert d'aider Sir Harry, c'est parce que je savais que Louba n'en aurait plus pour longtemps la possibilité.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il était ruiné et prenait ses dispositions pour quitter l'Angleterre.

— Louba n'aurait-il pas été heureux de vous vendre ce qui lui restait.

— Oui au prix fort. Il m'a toujours roulé.

— C'est pourquoi vous le haïssiez.

— Pas assez cependant pour le tuer.

— L'avez-vous jamais menacé ?

Da Costa regarda désespérément autour de lui. Ses vantardises se retournaient contre lui.

— Pas plus qu'il ne m'a menacé, c'est-à-dire sans intention réelle, dit-il enfin. Si j'ai proféré des menaces, c'était dans un moment de colère. Je ne suis pas violent, et si j'avais eu l'intention de tuer Louba, je ne l'aurais pas fait ici je l'aurais fait il y a des années dans les pires lieux où nous nous sommes rencontrés.

— Êtes-vous l'homme en qui Weldrake avait fondé de grands espoirs ?

Il sursauta.

— Ce petit homme m'aurait-il accusé ? demanda-t-il, quelque peu excité. Voilà, il y a bien longtemps, à cause de lui, le cabaret de Louba fut incendié. Si des menaces m'ont échappé en ce moment-là, qu'il a notées, c'était uniquement à cause de lui. Il a donné une trop grande signification à ce que j'ai dit. D'autres aussi ont menacé Louba : le capitaine Hurley Brown, par exemple.

— Hurley Brown ! Trainor serra les lèvres. Dites-nous quels ont été vos rapports avec Weldrake ?

— Je l'avais complètement oublié jusqu'au jour où il glissa une lettre dans ma boîte, suivie d'autres lettres et de quelque nourriture dont j'avais justement besoin. Il croyait, me dit-il, que Sir Harry Marshley m'aiderait si je ne pensais pas pouvoir m'enfuir ; c'est pourquoi je suis venu ici, après votre intrusion chez moi ce matin.

— Où étiez-vous la nuit du crime ?

— Je me promenais. Comme on me supposait parti, je ne pouvais sortir que le soir pour acheter de quoi manger le jour suivant et prendre l'air. Je prenais mes repas et faisais mes achats dans les quartiers où je n'étais pas connu, puisque j'étais censé me trouver hors de Londres.

— D'où tenez-vous le coffret que vous avez donné à Weldrake ?

Da Costa s'essuya le cou avec son mouchoir.

— Je l'ai acheté à Louba, mais je ne peux pas le prouver, et c'est pourquoi j'avais peur que l'on me trouve en possession de cet objet.

Trainor garda le silence pendant quelques secondes.

— Vous ne faites qu'aggraver les choses en nous cachant la vérité. Vous venez de nous dire que vous prétendiez avoir quitté Londres pour tromper Louba, et maintenant vous nous dites lui avoir acheté ce coffret.

— C'était… c'était avant qu'il me croie parti.

— Vous avez dit à Weldrake que c'était le jour où il a été tué.

— Non, je n'ai jamais dit cela ! C'était bien avant.

Trainor se leva.

— Ce n'était pas la peine de vous mettre en frais d'imagination ; nous ferions mieux de partir.

— Non ! Écoutez-moi ! Je vais tout vous dire, tout ! cria Da Costa et comme il semblait croire que cette confession lui éviterait d'être arrêté, Trainor pensa qu'il valait mieux ne pas le décevoir.

— Soit, dit-il en se rasseyant. Seule la vérité pourra vous servir, croyez-moi.

— Ah, ce maudit meurtrier, quel qu'il soit ! s'exclama Da Costa en serrant ses poings dodus. M'attirer de pareils ennuis ! Ces jours et ces nuits terribles ! J'espère le voir pendu haut et court.

Il y avait dans ces paroles un air de sincérité qui impressionna Trainor.

— Aviez-vous une intention précise en prenant l'appartement au-dessus de celui de Louba ?

— Oui, je voulais entrer en possession de ce coffret.

— En le volant ?

— C'est-à-dire… Je savais qu'il ne voudrait pas me le vendre, s'il s'était douté que je le voulais. Il aurait deviné que sa valeur réelle dépassait sa valeur apparente. C'est pourquoi je résolus de m'en emparer. Il n'était pas à lui, lui-même l'avait volé à un autre à Bucarest. Mais à la fin il me le don-

na ; oui, il me le donna. Voici le billet que je trouvai à l'intérieur.

Il sortit de de poche les lignes moqueuses que Louba avait écrites après sa dernière entrevue avec Da Costa, et qu'il avait cachées dans le double fond du coffret.

— Commencez par le commencement, dit Trainor.

— Bien. J'avoue que je pénétrais chez lui chaque fois que l'occasion se présenta. Ses fenêtres n'étaient jamais ouvertes quand il était là, et son domestique aérait l'appartement quand il était sorti. C'est alors que je me glissai dans son logis pour me livrer à mes recherches. Une fois Louba me trouva devant la fenêtre, à l'extérieur, et m'accusa de vouloir entrer. C'est après cela que je prétendis être parti. Je ne pouvais rester chaque fois qu'un temps assez bref, et ne devais rien déranger, car, bien que Louba n'aurait jamais osé porter plainte contre moi, je n'entendais pas le mettre sur ses gardes. C'est ainsi qu'il me fallut un certain temps pour découvrir l'endroit où il cachait le coffret. J'avais cherché partout avant de trouver le moyen d'ouvrir le coffre de cuivre dans la bibliothèque. Je vis une robe et d'autres objets, et je venais à peine de découvrir ce qui était en-dessous quand je dus me cacher à l'approche de Miller qui venait fermer les fenêtres. Je savais que Louba ne tarderait pas à arriver, et ne voulais pas lui laisser deviner mes intentions. Je fermai le coffre et m'apprêtai à partir quand Louba entra. Je me cachai derrière les rideaux, mais il me trouva ; je le défiai d'appeler la police et lui dis que je voulais quelque chose et que je l'aurais.

Il vit un éclair dans les yeux de Trainor.

— Je n'ai jamais songé à la violence, déclara-t-il. Maintenant que j'étais sûr que le coffret était caché là, je savais qu'il me serait facile de venir le prendre, car j'étais déjà venu plusieurs fois.

— Ne pensiez-vous pas que Louba prendrait ses précautions après cela ?

— Ce ne fut pas le cas. Tout au contraire, il m'en fit cadeau. Il avait deviné que c'était ce que je cherchais. Il écrivit ce billet et le cacha sous le double fond où, croyait-il, je m'attendais à trouver quelque objet de valeur.

— Combien de temps Louba a-t-il gardé ce coffret ?

— Des années. L'homme qui l'avait volé était poursuivi. Il le confia à Louba, mais fut tué par la suite et Louba le garda.

— Et vous prétendez vous être donné toute cette peine sur la seule supposition que Louba ne trouverait pas le ressort du double fond ? Vous n'avez qu'à comparer la profondeur intérieure du coffret et sa hauteur extérieure pour voir qu'il s'y trouve un espace ou un fond très épais.

— Le double fond n'est qu'une supercherie, dit-il pour faire croire aux voleurs qu'ils arrivent trop tard pour s'emparer du trésor. C'est un coffret d'or massif, incrusté de pierreries d'une très grande valeur. Les ornements de verroterie recouvrent l'enveloppe de peau qui, elle-même, cache le tout, à l'intérieur et à l'extérieur. Sous cette surface grossière sont dissimulées les parois ciselées et les pierres.

Il avait l'air profondément accablé et les derniers mots furent murmurés plutôt que parlés. « Il y a tant de gens qui le

convoitent ! Après toute la peine que je me suis donnée, gémit-il, en arriver là !… »

Les yeux de Sir Harry semblaient près de s'échapper de leurs orbites. Ceux de Trainor reflétaient une intense réflexion.

— Vous savez que nous avons le coffret ? demanda-t-il.

— Je le suppose puisque vous avez ce Weldrake, répondit-il tristement.

— Finalement, quand vous en êtes-vous emparé ?

— Le lendemain même du jour où je découvris le système pour ouvrir le coffre, le jour où Louba fut assassiné. C'était peu avant qu'il ne rentrât car Miller ferma la fenêtre aussitôt après mon départ. Je dus me dépêcher de sortir. Je n'eus que le temps de laisser retomber le couvercle du coffre sans même replacer la tapisserie qui le couvrait. Une fois chez moi, je me penchai à la fenêtre et prêtait l'oreille car j'avais oublié de remettre un objet dans le coffre et je me demandais si Miller se douterait que quelqu'un était venu. C'est ainsi que je l'entendis fermer la fenêtre, signe certain de l'arrivée de Louba.

— Et après ?

— Je sortis et revins pendant que vous suiviez quelqu'un dans l'escalier de secours. Je vous entendis parler et appris ce qui venait de se passer. Je compris alors que si le meurtrier n'était pas arrêté, on trouverait suspect que je me sois ainsi caché à l'étage supérieur. Je me rends compte à présent que j'aurais dû tout vous expliquer. J'avais ce billet de Louba pour prouver qu'il m'avait autorisé à emporter le coffret, mais je… je…

Il était facile de deviner son désarroi. Ses vantardises avaient dépassé son courage.

— Comment avez-vous fait pour entrer et sortir alors que l'on vous croyait dans le Midi de la France ?

— Il était facile de se glisser dans l'immeuble la nuit par l'entrée des domestiques… jusqu'au jour du crime. Après, je n'ai plus osé.

— Eh bien ! dit Sir Harry dans le moment qui suivit, je pense que vous n'avez plus aucun doute de l'innocence de M^r^ Da Costa, et vous ne serez pas surpris que j'aie prêté foi à ses dires.

Il n'ajouta pas que M^r^ Da Costa ne s'était pas confié aussi totalement à lui qu'il avait été obligé de le faire devant Trainor.

L'inspecteur se leva.

— Tout au moins, je ne pense pas qu'il soit nécessaire que vous nous accompagniez. Sir Harry. Cependant nous vous demanderons de nous préciser l'heure exacte à laquelle M^r^ Da Costa est venu vous voir ce soir-là.

— Certainement, certainement, je ferai tout ce que je pourrai pour vous aider.

S'il savait seulement à quelle heure précise Louba avait été tué, il lui serait facile de ménager, pour plus tard, ce possesseur de fabuleux coffrets.

— Et moi dois-je vous accompagner ? demanda Da Costa ses joues flasques tremblant de nouveau.

— Oui, je le crains, répondit Trainor, mais si vous avez dit la vérité, vous ne serez plus interrogé.

Sir Harry pensa bien faire que de témoigner quelque sympathie envers le prisonnier.

— Je vais vous prêter un pardessus, dit-il.

Dans l'ensemble, il s'était tiré de cette affaire beaucoup mieux qu'il ne l'aurait cru.

Trainor, à vrai dire, était presque convaincu que Da Costa avait dit la vérité, tout au moins dans le fond. L'abattement du Levantin, sa couardise même, en étaient en quelque sorte autant de preuves, mais cela n'expliquait pas la mort de Louba.

Il retourna enfin à Scotland Yard. Il ne s'était pas plus tôt assis devant son bureau que le téléphone sonna. Il décrocha le récepteur.

— C'est pour vous, inspecteur, dit la standardiste.

— C'est bon, passez-moi la communication.

Il entendit un déclic, puis une voix.

— Êtes-vous l'officier de police chargé de l'affaire Louba ?

— Oui, répondit vivement Trainor.

— Ici, l'inspecteur Welsh de la Division B. Nous venons de ramasser Charles Berry, l'homme que vous recherchez pour le meurtre de Louba.

— Vous l'avez ramassé ? Où donc ?

— Sur le chemin de halage de Deptford Creek ; il a été tué d'un coup de feu ; il s'agit probablement d'un suicide, car nous avons trouvé…

— Oui ? dit Trainor comme son interlocuteur s'interrompait.

— Nous avons trouvé dans sa poche une confession complète, un billet dans lequel il reconnaît être le meurtrier d'Emil Louba.

CHAPITRE XXVIII

L'idée de Charles Berry

Du vendredi soir au mardi matin, un brouillard tenace avait recouvert Londres de son épais manteau jaunâtre. Il était peut-être un peu plus dense dans le voisinage de Deptford, car la rivière est toute proche. C'était un temps qui convenait admirablement à Mr Berry, puisqu'il lui offrait une excuse pour sortir.

Pour la femme partageant son sort, cette période fut celle d'une véritable torture morale, et elle fut profondément heureuse quand il eût enfin persuadé son hôte qu'il ne courait aucun risque à sortir.

Charles Berry voulait être seul lui aussi. Il voulait se débarrasser de la présence de sa femme. Il la haïssait, il l'avait toujours haïe à cause de ses manières délicates et son air supérieur. Jadis, lorsqu'il avait été amoureux d'elle, elle l'avait traité avec mépris, et le souvenir de cette humiliation qui ne quittait jamais son esprit était devenu l'aiguillon de sa haine, n'avait eu des « occasions » ; il aurait pu épouser une riche veuve de Cintra ; au lieu de cela il était lié à cet être faible qui acceptait sans une plainte la brutalité qu'il lui faisait subir et ne désirait qu'une chose : mourir. Et voilà qu'ils étaient enchaînés à un moment où la liberté était vitale pour lui. Il jura contre elle en s'enfonçant dans le brouillard. Hurley Brown réussirait bien à l'attraper ; il saurait trouver de faux témoignages pour le faire condamner à mort. À cette pensée il eut un sanglot de pitié pour lui-même. Et tout cela parce

qu'il avait pris cette femme et lui avait donné son nom. Il suivit deux hommes et un jeune garçon pressé qui s'écartaient de la route. Il ne voyait rien. Le brouillard l'aveuglait et l'étouffait, mais du moins il n'avait pas à supporter la présence de sa femme. Il sentit que la route descendait en pente raide et demanda à un passant où elle conduisait.

— Au chemin de halage de Creek, lui fut-il répondu.

— Qu'est-il arrivé ? J'ai vu un tas de gens descendre par là.

— Une femme s'est noyée ; on a trouvé une lettre sur la rive. La police drague le canal pour la retrouver.

Berry eut un tremblement et fut sur le point de s'en retourner, mais quelque chose le poussait à avancer et bientôt il se trouva au milieu d'un petit groupe de personnes, rassemblées autour de deux officiers de police et un éclusier qui plongeaient de longs grappins dans l'eau noire du canal.

Il observait tout cela, comme fasciné. Si seulement sa femme avait l'idée de se suicider !… Mais elle n'en aurait jamais le courage. Et en supposant – l'idée lui en vint comme un éclair – qu'elle aussi laissât une lettre sur la rive, une lettre qui écarterait toutes les charges que Hurley Brown pourrait relever contre lui.

Sa respiration se fit plus rapide à mesure que l'idée prenait forme dans son cerveau déséquilibré. Mais comment pourrait-il persuader sa femme d'écrire une telle lettre ? Là était la difficulté.

Des policemen étaient en train de tirer à eux une masse molle et pesante quand il prit d'un pas incertain la direction

de la maison où il avait laissé Kate. Elle l'entendit monter l'escalier et soupira tristement. À sa surprise, un sourire hypocrite errait sur ses lèvres quand il entra dans la chambre, et ses manières étaient presque agréables.

— Kate, je me suis promené dans Greenwich et j'ai réfléchi. Si Hurley Brown me retrouve, il saura également trouver mille raisons pour me faire pendre. Peu lui importe que j'aie commis ce meurtre ou non, ce qui est certain, c'est que pour lui je serai bon à me balancer au bout d'une corde, et tout ce qui te concerne sera immanquablement dévoilé.

Elle lisait dans son âme comme dans un livre, et c'est parce qu'il parlait de si légère façon de « se balancer » au bout d'une corde, qu'elle comprit qu'il n'avait jamais envisagé sérieusement une telle fin.

— Tandis que je traversais la rivière sur un pont, la police recherchait le corps d'une femme qui est tombée à l'eau la nuit dernière et s'est noyée.

Kate frissonna.

— Heureuse femme ! dit-elle, et pendant un moment Berry eut de la peine à garder son masque d'affabilité.

— Oui, c'est possible, reprit-il doucement en ravalant les mots qui lui venaient aux lèvres. Mais voici mon idée suppose que cette femme soit repêchée et qu'en cherchant sur la rive on trouve une confession écrite par laquelle elle avoue avoir tué le vieux. Ça c'est une idée hein ?

— On pensera qu'il est impossible qu'elle ait commis le meurtre.

— C'est là où tu as tort, dit vivement Berry. J'ai fait une rapide enquête sur cette femme et j'ai appris qu'elle avait

travaillé à Braymore House. Voilà bien une coïncidence, hein, Kate ?

Elle le regarda d'un air incrédule.

— C'est difficile à croire comment as-tu pu faire une enquête ?

Ses traits se durcirent et machinalement il porta la main à sa ceinture.

— Si tu continues à me poser de pareilles questions, ma petite, je saurai bien te répondre. Mais il réussit une fois de plus à maîtriser sa colère. Je te dis qu'elle a travaillé à Braymore House, ça doit te suffire. C'est une chance qui nous tombe du ciel, Kate. Avec cette confession, ils ne pourront jamais m'accuser, pas plus que le type qu'ils ont arrêté dimanche.

— Ils ont arrêté quelqu'un ?

— Ne te préoccupe pas de savoir qui ils ont arrêté. Tu as entendu ce que je viens de dire ; que penses-tu de mon plan ?

— Il n'est peut-être pas mauvais, dit-elle d'un ton indifférent.

— Mon idée est de descendre au canal après qu'on ait retrouvé le corps et de donner le papier à quelqu'un en lui disant de le porter à la police. Personne ne me reconnaîtra dans le brouillard.

Il la laissa y réfléchir et alla trouver le propriétaire.

— Tu ne vas pas sortir encore une fois ? demanda celui-ci alarmé. Tu vas sûrement te faire coincer, Charlie. Encore

si tu étais seul tu aurais une chance, mais avec ta femme tu peux être sûr qu'ils ne te louperont pas.

— C'est précisément ce à quoi je pensais, dit Berry. Il respirait par saccades ; il était un peu effrayé de son plan. Ce fut l'avertissement de Fred qui lui redonna du nerf. Elle est en danger, je vais l'expédier chez des amis à la campagne.

— Où ? Je croyais que tu n'avais pas d'amis.

— C'est elle qui en a en quantité, et des gens de la haute, encore ! J'en ai parlé avec elle et elle pense qu'elle devrait partir.

— Quand part-elle ?

Charles Berry passa la langue sur ses lèvres sèches et fit une grimace.

— Ce soir, répondit-il d'une voix rauque, et il retourna dans sa chambre.

Il s'arrêta un instant devant la porte pour se composer une attitude et elle s'étonna de cette pause.

— J'en ai parlé à Fred, en bas. Il pense que c'est une bonne idée, Kate.

Il alla vers la cheminée et prit un bloc de papier à lettres bon marché, un flacon d'encre, une plume, puis il vint s'asseoir à la table. Il commença à écrire. Elle l'observait curieusement tandis que, avec de fréquentes pauses, pour trouver ses mots, il couvrait la feuille de son écriture haute et anguleuse.

— Ça ira comme cela, dit-il en passant le papier au-dessus de la lampe à pétrole pour en faire sécher l'encre. Écoute :

« Je déclare être responsable de la mort de Louba. J'ai reçu de l'argent de lui pendant des années. Il y a un mois, il a décidé de ne plus me payer. Samedi soir, je suis allée chez lui à Braymore House dans son appartement par l'entrée des domestiques. Louba et moi nous sommes querellés ; je l'ai frappé à la tête avec un chandelier d'argent et j'ai pris la fuite par l'escalier de secours. Personne d'autre que moi ne doit être tenu pour responsable de sa mort. Tout est fini. Que Dieu me pardonne ! »

— La fin n'est pas mal, n'est-ce pas Kate ? Il coula vers elle un regard oblique tandis qu'elle gardait les yeux fermés.

— Pauvre type ! dit-elle doucement.

— Pauvre type ? Et moi, ricana-t-il, ne suis-je pas un pauvre type ? Maintenant, copie ça.

— Moi ? dit-elle, le regardant avec étonnement.

— Toi, bien sûr. C'est une femme qui écrit, hein ? Il faut donc qu'on reconnaisse une écriture féminine.

— Je ne le copierai pas, fais ta sale besogne toi-même.

— Tu vas le copier, Kate, ou alors je te ferai regretter d'avoir vu le jour. Je sais à qui tu penses : à ton policier, hein ?

Elle ne répondit pas, mais prit la plume et copia la confession mot pour mot. Il attendit qu'elle eût fini, plia le brouillon qu'il avait écrit et le glissa dans sa poche pour le détruire à la première occasion.

— Attends un peu. Après « que Dieu me pardonne », ajoute « Mon mari ne sait rien de tout cela ».

— La femme était donc mariée ?

— Toutes les femmes respectables sont mariées ; et c'est pourquoi tu es respectable ! Il eut un rire silencieux à sa propre plaisanterie. Continue ; ajoute encore « Mon mari n'y est pour rien et je lui demande de me pardonner l'acte que je vais commettre.

Elle écrivit il lui ôta le papier et le relut soigneusement.

— C'est très bien. Sa voix tremblait tandis qu'il lui tapotait l'épaule. Crois en ton petit Charlie, il s'en sortira. Avec un peu de chance, nous te ramènerons en Roumanie la semaine prochaine.

Il sortit et ne rentra que le soir à 6 heures pendant qu'elle prenait une tasse de thé, qu'elle avait préparée elle-même sur un restant de braise.

— Il y a un brouillard épais, mais marcher ne fait pas de mal. Tu ne devrais pas rester enfermée tout le jour, Kate ; viens donc faire un tour.

Elle se leva, résignée, décrocha son manteau d'un clou planté dans le mur, et s'en revêtit.

Berry avait passé son après-midi à se promener dans les environs. Il était arrivé au dernier degré de la panique et pour lui tout moyen, quel qu'il fût, était bon pourvu qu'il assurât sa propre sécurité.

Il descendit chez son hôte.

— J'accompagne la bourgeoise à la gare. Mieux vaut que tu ne lui dises pas adieu, car je lui ai promis de la faire bientôt revenir ici.

— Elle aime le voisinage, hein ? railla l'homme en tricot. Quelle partie joues-tu, Charlie ? Tu ne vas pas faire de mal à cette femme au moins ? Si telle était ton intention je te tordrais le cou sur le champ.

— Lui faire du mal ? dit Charlie avec indignation, à ma femme ? Pour qui donc me prends-tu ?

Le propriétaire demeura un moment irrésolu, pressentant vaguement que Kate était en danger.

— Ça va ; je ne lui dirai pas adieu, puisque tu me le demandes. Mais s'il arrive quelque chose…

— Écoute, Fred, ma femme a des ennuis. Ce n'est pas moi qu'on recherche, c'est elle. C'est pourquoi je veux la faire partir.

L'autre le regarda pétrifié.

— Tu veux dire que c'est ta femme qui a tué le vieux Louba ?

— Un de ces jours tu le sauras, dit Berry d'un air sombre.

Fred entendit leurs pas dans le corridor et fut sur le point de sortir. Puis la porte claqua et il se mit à réfléchir. Une inspection de la chambre à l'étage lui révéla que les valises n'étaient pas faites et il ne semblait pas que la femme fût partie pour un long voyage. Il se décida d'un coup et sortit dans le brouillard à la recherche d'une cabine téléphonique.

— Donnez-moi le poste de police de Greenwich, Mademoiselle. Je ne sais pas le numéro.

CHAPITRE XXIX

Un homme dans le brouillard

Dès qu'elle eût passé la porte, Kate Berry eut l'impression d'être sur le bord d'un abîme.

— Je n'ai pas envie de me promener ce brouillard est effrayant. Rentrons.

— Allons, viens, dit d'un ton sec son compagnon, ne sois pas sotte ! Le brouillard s'éclaircit. De l'autre côté du pont on y voit très bien.

Elle se rapprocha de lui et ils s'enfoncèrent lentement dans la nuit.

— Attention au trottoir, ici. Nous traversons la rue. Mets ça dans ta poche.

— Qu'est-ce que c'est, demanda-t-elle tâtant le papier.

— La déclaration en question. Nous nous en débarrasserons aussi bien pendant que nous sommes dehors.

La femme s'arrêta.

— Je n'irai pas plus loin, dit-elle avec un air résolu dont elle n'était pas coutumière. Un homme nous suit ; attends qu'il soit passé.

Ils attendirent… Berry écarquilla les yeux, mais personne ne passa.

— Tu mens, il n'y a personne. Si tu n'aimes pas rester seule avec moi, dépêche-toi ; dans cinq minutes nous serons dans Greenwich High Street.

— Je suis certaine d'avoir entendu des pas, dit-elle. Un peu plus loin, elle reprit : Écoute. Quelqu'un nous suit.

Les nerfs de Berry étaient à bout.

— Allons, dépêche-toi, pourquoi n'y aurait-il personne derrière nous ? Les autres n'ont donc pas le droit de sortir dans le brouillard ?

— Rentrons, supplia-t-elle, et il se mit à rire.

— Où veux-tu que nous rentrions ? Ne sois pas stupide, Kate, nous sommes presque au pont.

Il la prit par le bras et la conduisit. Ils quittèrent le pavé et elle sentit qu'elle marchait dans la boue. Comme elle mettait le pied dans une flaque, elle laissa échapper une exclamation.

— Où allons-nous ?

— Sur la berge, il y a là-bas une demi-douzaine de policemen, tu n'as pas à avoir peur, ajouta-t-il. Sa hâte de fuir un seul détective pour aller se jeter dans les bras de toute une force de police la frappa.

Elle s'arrêta pour la troisième fois.

— Je suis sûre que quelqu'un nous suit ; j'entends marcher dans les flaques.

— Viens de ce côté, murmura-t-il.

Ils se plaquèrent contre les traverses de chemins de fer qui, fichées en terre, bordaient le chemin de halage. Aucun bruit ne vint. Une pensée traversa l'esprit de Berry.

— Tu cherches à me faire peur, hein ? ricana-t-il. Tu veux me faire croire que quelqu'un nous suit.

Il la tira par le bras, et ils descendirent la pente en trébuchant à l'endroit où les piquets de bois avaient été plantés très rapprochés les uns des autres en prévision d'une nuit comme celle-ci, il s'arrêta à son tour, lui aussi avait entendu un bruit de pas furtifs.

— Attends-moi ici, dit-il, et il retourna sur ses pas.

Le bruit avait cessé quand il s'était arrêté.

— C'est probablement le clapotis de l'eau contre les chalands, reprit-il en rejoignant sa femme. Par ici.

Il se glissa entre les traverses et chercha à tâtons un mur sur la gauche. Il n'avait pas l'intention de partager son sort.

Tout à coup, elle dit d'une voix tremblante :

— Voilà le canal. Je sens la fraîcheur. Ne sommes-nous pas assez loin ?

— Oui, c'est ici. Viens.

— Je n'irai pas plus loin. Elle s'adossa au mur, devinant maintenant pourquoi il l'avait amenée là.

D'une main, Berry étouffa un cri dans sa gorge.

— Tu as toujours désiré mourir, dit-il d'une voix aiguë et perçante. Tu as toujours dit que tu voudrais être morte ; eh bien, maintenant, tu vas l'être ! On te repêchera avec ta con-

fession, tu m'entends ? Et je retournerai à Bucarest où je trouverai une autre femme.

Elle se débattit, mais en vain. Sa grosse main lui couvrait la bouche et son bras la maintenait fortement. C'est alors qu'à travers le brouillard elle aperçut comme une ombre ; une ombre contre une autre ombre. Il chancela.

Pop !

On eût dit le bruit d'une bouteille que l'on débouche.

Pop !

Charles Berry s'affaissa sur ses genoux, son corps eut un balancement, et s'étendit en travers du chemin de halage. La jeune femme, adossée au mur, avait vu deux lueurs percer le brouillard. Elle se dirigea d'un pas incertain vers son sauveur anonyme.

— Oh, Dieu ! Merci, merci.

— Kit !

Elle s'arrêta, saisie de crainte, d'étonnement, de doute. Elle vit la main faire un geste et entendit quelque chose tomber dans l'eau.

— Kit !

— Vous ! et elle tomba dans les bras qui lui étaient tendus.

— Chérie, ma chérie ! murmura l'homme en baisant ses joues froides.

CHAPITRE XXX

Le commissaire disparaît

Il fallut une heure à l'inspecteur Trainor pour arriver à Greenwich. Tous les doutes au sujet de l'identité du mort furent dissipés après qu'il eût interrogé Fred, le propriétaire, et qu'il eût fouillé la chambre qu'avaient occupés Charlie et sa femme.

— Donnez-moi le signalement de la femme et arrêtez-la, ordonna-t-il après avoir lu pour la dixième fois la confession que l'on avait trouvée dans la poche de Charles Berry. Il n'y a aucun doute possible, c'est bien l'écriture de l'homme ; le fait qu'il n'y ait aucune signature s'explique par l'état d'agitation qui précède le suicide. Mais la question se pose : s'agit-il d'un suicide ?

L'inspecteur de Greenwich avec lequel il conversait ne semblait pas disposé à émettre une opinion.

— Les coups ont été tirés à peu de distance de l'homme, on peut s'en rendre compte par l'observation des blessures, dit Trainor, et peut-être s'est-on servi d'un pistolet muni d'un silencieux Maxim, car personne dans les environs n'a entendu de coups de feu. Il y a aussi la femme.

Fred ne put donner que peu de renseignements qui fussent de quelque utilité. Il était peu probable, à cause de l'épaisseur du brouillard qu'il y eût d'autres témoins du départ de Kate et de Charlie. Avant de rentrer à Scotland Yard,

Trainor avait déjà formé son opinion. Il n'était pas convaincu que Berry eût amené sa femme à cet endroit pour la supprimer. Les craintes de Fred étaient bien trop vagues.

Sans doute était-ce possible, mais alors dans ce cas, comment expliquer la confession écrite ? C'était peut-être un faux ; tout dépendait de ce que l'empreinte de pouce sur le coin gauche de la feuille fût identifiée avec celle que l'on avait relevée sur le cadavre. Cette question fut réglée une demi-heure après son arrivée à Scotland Yard. Les empreintes étaient identiques.

Mais à ce moment-là une préoccupation plus sérieuse hantait l'esprit de Trainor. En arrivant au commissariat central, il s'était immédiatement rendu dans le bureau de son supérieur. Hurley Brown n'y était pas. On ne l'avait pas vu de toute la soirée.

Il téléphona au club. On lui répondit que le club était fermé toute la nuit et qu'il ne s'y trouvait aucun membre, excepté les six ou sept qui avaient là leur logement.

Inquiet, il téléphona chez Brown et, ne recevant aucune réponse, se fit conduire jusqu'à son appartement. Comme il le craignait, le commissaire était absent. Hurley Brown y était venu pour un quart d'heure et s'en était allé avec une valise. Sa gouvernante l'avait vu partir et lui avait demandé s'il rentrerait ce soir-là. Il avait répondu : « Très probablement ».

— Voulez-vous dire à Mr Brown qu'il me téléphone à Scotland Yard dès qu'il rentrera ? dit l'inspecteur à la vieille dame qui le connaissait. Elle promit de le faire.

Il était alors près de minuit. En cherchant dans son esprit où il pourrait bien trouver le commissaire, il pensa au

docteur John Warden, et avec quelque difficulté, il arriva à décider le chauffeur du taxi à le conduire à Devonshire Street.

Le docteur Warden habitait au 883 de Devonshire Street. La maison était à lui quoiqu'il n'occupât que deux étages ; il partageait le rez-de-chaussée avec un médecin qui avait son logement ailleurs.

Après avoir sonné pendant cinq minutes, Trainor entendit un bruit de pas dans le hall et ce fut le docteur lui-même qui vint lui ouvrir. Il venait certainement de se lever car il était en pyjama et en robe de chambre.

— Qui est là ?

— C'est l'inspecteur Trainor, docteur. Je cherche Mr Hurley Brown. Je ne le trouve nulle part.

— Entrez donc, Trainor, dit le docteur, après une pause de quelques secondes. Quelque chose qui ne va pas ?

— J'essaie de trouver Mr Hurley Brown pour lui faire savoir qu'il y a du nouveau dans l'affaire Louba, et il importe qu'il le sache ce soir même. Je suis désolé de vous avoir dérangé, docteur, mais j'ai pensé qu'étant un de vos amis, il pouvait être ici.

Le docteur secoua négativement la tête.

— Il est plus vraisemblable qu'il se soit égaré dans le brouillard. À vrai dire, il était ici il y a une heure, ce qui est extraordinaire car voilà des mois qui n'est pas venu me voir le soir.

— Quelle heure était-il ? demanda vivement Trainor.

— Quelle heure est-il à présent ?

Le docteur leva les yeux vers la pendule de la cheminée.

— Ce devait être peu après dix heures.

— Avait-il l'air inquiet… agité ?

— Non, dit le médecin en arquant les sourcils. Pourquoi aurait-il eu l'air agité ?

— Parce que… je ne sais pas. Je suis tourmenté par cette affaire, docteur, et souhaiterais n'avoir jamais eu à m'en occuper.

En peu de mots, il lui apprit les derniers événements de la soirée.

— Charlie tué ? questionna le docteur. Voilà certainement un point important. Peut-être que Mr Hurley Brown a été mis au courant et qu'il s'est rendu à Greenwich ?

— Vous a-t-il laissé une valise ?

— Non, il n'avait point de valise lorsque je l'ai vu. Il m'a dit qu'il vous verrait dans la matinée. Vous parliez d'une confession écrite ; que va-t-on faire à présent de notre ami Leamington ?

— Je ne puis vous le dire, docteur. Tout dépend de l'attitude que prendra le procureur général. Il est possible qu'à la lumière des événements, il ne retienne aucune charge contre Leamington au prochain interrogatoire et que celui-ci soit donc relâché. Ce Berry était la seule personne qui eût pu commettre le crime, et qui en eût eu toutes les occasions. En outre, il était également le seul qui n'eût pu démentir la dé-

claration de Leamington selon laquelle à 21 heures Emil Louba était mort.

— Et que faites-vous du coup de téléphone ? demanda tranquillement Warden. À 22 heures, quelqu'un m'appelle au club et me demande de venir le voir le lendemain. C'est la voix de Louba, reconnue par le chasseur du club.

— Ça ne pouvait être la voix de Louba, dit l'inspecteur Trainor d'un ton résolu. Louba parlait avec un accent haché que l'on peut imiter le plus facilement du monde. J'admets cependant que là je demeure perplexe : si Charlie est le meurtrier, nous devons supposer qu'après avoir quitté l'appartement il y est retourné et que le crime a été commis plus tard, peu avant que Leamington – si son histoire est vraie – arrivât sur les lieux. Voici comment je décompose l'affaire, docteur.

Et Trainor en compta les différentes phases sur ses doigts : À 19 heures, Louba est vivant, et je présume qu'il l'est toujours à 19 heures 15 car vous n'avez rien entendu avant le retour de Miller. Sinon, vous auriez au moins entendu la chute de son corps sur le plancher.

« À 19 h. 30 environ, Miller sort pour parler à sa fiancée.

« À 21 heures, autant qu'on puisse le savoir avec précision, Leamington pénètre dans l'appartement par l'échelle de secours et la fenêtre et trouve Emil Louba mort. Je pense que si Louba a été tué par Charles Berry, il l'a fait entre votre départ et l'arrivée de Leamington.

« Miller, ainsi qu'il l'a déclaré, est demeuré dans l'appartement un quart d'heure après que vous l'avez quitté. On trouve Louba à 22 heures 30 ; il est couché sur son lit, son col et sa cravate sont ôtés. Pour quelle raison ? Nul ne le

sait, à moins qu'il ne fût en train de se déshabiller quand il a été tué, et l'on conçoit difficilement qu'il se soit déshabillé dans la bibliothèque, sauf s'il avait l'intention de passer la robe brodée que l'on a trouvée dans le coffre. Dans ce cas pourquoi n'aurait-il pas apporté cette robe dans sa chambre ? Da Costa a déclaré ne pas avoir eu le temps de renfermer la robe dans le coffre. À l'exception du coffret que Da Costa affirme avoir pris avant que Louba ne rentrât – si cela est inexact et s'il a tué Louba, comment est-il entré la fenêtre étant fermée ? – aucune somme d'argent, aucun objet, n'ont été volés, détail surprenant, si c'est Berry qui a commis le crime. Une liasse de lettres que Leamington a vues sur la table a été enlevée, et les débris calcinés d'une autre lettre ont été trouvés dans la cheminée, excepté l'adresse. Si nous admettons que Berry est le meurtrier, il faut alors qu'il soit venu à trois reprises différentes : la première fois quand vous l'avez entendu se disputer avec Louba, la seconde entre 19 heures 30 et 21 heures, quand Leamington a vu le corps, et la troisième entre le départ de Leamington et l'arrivée de Hurley Brown. Nous ne savons pas si les lettres…

Il s'arrêta brusquement et fronça les sourcils.

— Je suppose, docteur, que vous n'avez pas remarqué s'il y avait des lettres sur la table, ou à côté, quand vous êtes entré.

Le docteur fit un signe de tête négatif.

— Miller était-il avec vous quand vous avez pénétré dans la pièce ? J'ai oublié ce que vous avez déclaré à ce sujet.

— Oui, c'est lui qui nous a conduits.

— Alors Miller pourrait avoir pris les lettres, et dans ce cas, il n'était nul besoin d'une seconde visite.

— En mentionnant Miller, vous voulez dire Hurley Brown, déclara le docteur.

Trainor n'infirma pas cette interprétation. Il exprima son opinion d'un air méditatif :

— Tout ceci est bien étrange. Je souhaiterais trouver le capitaine Brown. Cela expliquerait bien des choses.

*

* *

Le mardi matin, le brouillard se dissipa à la grande satisfaction de tous les Londoniens. Trainor fut sur pied de bonne heure et sa première visite fut pour Hurley Brown.

— Non, Monsieur, il n'est pas rentré cette nuit, et il ne m'a rien fait savoir, dit la gouvernante. J'en suis même très inquiète ; avec ce brouillard et tous ces accidents, peut-être que Mr Brown est en ce moment à l'hôpital.

Trainor eut un sourire.

— Je puis apaiser vos craintes à ce sujet ; j'ai déjà téléphoné dans tous les hôpitaux.

— Peut-être a-t-il été tué par un bandit, dit-elle anxieusement.

— Je ne pense pas.

Il prit un taxi et se fit conduire à Devonshire Street. Il attendit quelques temps le docteur Warden qui était justement

en consultation. Lorsqu'il fut introduit, la première question que lui posa le médecin fut celle-ci :

— Savez-vous quelque chose d'Hurley Brown ?

— Rien. Ça commence à m'inquiéter. Le commissaire-chef l'a fait rechercher ce matin et nous savons seulement qu'il n'est pas rentré chez lui cette nuit.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Warden.

— Je pense que nous ne le reverrons plus.

Le docteur se tut. Il se tenait près de la table, jouant distraitement avec un coupe-papier d'argent, l'esprit concentré sur le problème.

— Nous parlons en toute confiance, dit-il enfin. Je vous promets de ne rien répéter de ce que vous direz et vous demande de me donner la même assurance.

— Très volontiers, dit Trainor. J'aime beaucoup Mr Hurley Brown. C'est lui qui m'a offert toutes mes chances. Il s'est tenu derrière moi et m'a soutenu dans toutes les occasions ; et quand une fois il m'est arrivé de faire un faux pas, c'est lui qui m'a tiré d'embarras. Je reconnais m'être peu courtoisement conduit envers lui ces temps derniers, mais je me le suis reproché après coup. Il n'y a rien au monde que je ne ferais pour lui.

— Je vous crois. Et maintenant je vais vous parler confidentiellement, Mr Trainor. Je pense moi aussi comme vous : nous ne reverrons plus Hurley Brown à Londres. Ne me demandez pas pourquoi. Je crois qu'il est plus sage que je ne vous donne pas mes raisons.

Il prit une pipe, la bourra presque automatiquement et l'alluma avant de poursuivre.

— Avez-vous trouvé la femme ? demanda-t-il.

— Si je trouve la femme, docteur, je trouverai Hurley Brown, telle est mon opinion.

Warden tira sur sa pipe d'un air songeur.

— Vous avez peut-être raison, je vous dis encore cela confidentiellement. Asseyez-vous, Inspecteur.

Il commença à marcher de long en large dans le salon, les mains dans les poches et la pipe vissée à la bouche. Sa figure habituellement calme semblait montrer les signes d'une douloureuse méditation.

— Je voudrais que vous pensiez du bien de Hurley Brown, dit-il, car c'est un homme pour qui j'ai une très profonde affection. Il a eu beaucoup d'afflictions dans sa vie qui, sans sa loyauté et son sens aigu de l'honneur, auraient pu être réduites de moitié – si toutefois la douleur était chose que l'on peut fractionner.

— Le connaissez-vous depuis longtemps, docteur ?

— Depuis des années. En fait, je le connais depuis son enfance. Warden ajouta pour lui-même : Le cœur le plus loyal qui ait jamais battu ! Je ne vous raconterai pas l'histoire de sa vie – certains chapitres doivent en rester ignorés – mais Hurley Brown n'a jamais, à ma connaissance, commis un seul acte déshonorant. Je m'exprime-là comme s'il était mort, ce qui, je le sais, n'est pas le cas. Mais rappelez-vous toujours de ceci, Inspecteur : Hurley Brown est incapable de commettre une action déshonorante.

— Appelleriez-vous acte déshonorant le fait de tuer un homme ? demanda Trainor.

Le visage du docteur s'empourpra soudain :

— Je n'aime pas vous entendre dire cela. Autant que je le sache, et j'en sais sur lui plus long que n'importe qui, il n'a jamais tué.

Le reste de la journée se passa sans que le commissaire donnât le moindre signe de vie.

Le commissaire-chef et ses hommes tinrent une conférence et un message privé fut envoyé à tous les postes ordonnant que des recherches fussent entreprises et que les constables fassent immédiatement un rapport s'ils voyaient l'officier de police. Le soir, cet ordre fut annulé ; le commissaire-chef avait reçu une lettre qui n'expliquait rien mais du moins qui éclaircissait la situation.

CHAPITRE XXXI

Miller

On pouvait lire le lendemain dans les journaux du matin :

« Nous apprenons que le jeune et brillant commissaire Hurley Brown, de Scotland Yard, a présenté sa démission au commissaire-chef pour raisons de santé. Ceci met un terme aux rumeurs qui circulaient hier soir à Fleet Street selon lesquelles Mr Hurley Brown aurait été tué par une bande de malfaiteurs qu'il avait fait arrêter il y a quelques années. Nous croyons savoir que Mr James B. Lettle, chef constable à Birmingham est appelé à le remplacer. »

Le docteur Warden lut la nouvelle pendant qu'il prenait son petit déjeuner, et vit plus loin un paragraphe qui lui était, en un sens, complémentaire. C'était l'information selon laquelle, en raison de la confession trouvée dans la poche d'un homme mort sur le chemin de halage de Deptford Creek, aucune charge n'était plus retenue contre Mr Frank Leamington, et deux autres personnes suspectes allaient être relaxées. Ce paragraphe n'avait pas de caractère officiel, mais il était visiblement inspiré par Scotland Yard.

Un interrogatoire serré de Weldrake et Da Costa n'infirma point leurs dires quand ils furent confrontés l'un avec l'autre pour plus de sûreté. Le plus minutieux examen ne permit pas de déceler sur eux la moindre tâche de sang et l'on savait que les vêtements du meurtrier en étaient certai-

nement maculés. On débarrassa le coffret des verroteries qui le couvraient, mettant ainsi à jour des pierres de la plus belle eau.

La possession de ces richesses était un motif suffisant pour pousser Da Costa au crime, mais il n'y avait pas plus de preuves contre lui qu'il n'y en avait contre Weldrake pour le même motif. On pouvait même dire qu'il y avait moins de preuves contre chacun d'eux que contre Frank Leamington.

Le docteur relut le paragraphe, les traits empreints d'une grande tristesse. Hurley Brown avait donné sa démission, il avait abandonné l'ambition de toute sa vie et une profession qu'il avait tant aimée. Warden posa sa tasse avec un soupir et demeura à fixer distraitement le journal. Le bonheur qui venait de s'offrir à lui serait-il une compensation suffisante ? Tout son avenir en dépendait.

Il repassa dans sa mémoire la semaine écoulée. Chaque détail surgit clairement en son esprit. Il se souvint des reproches qu'il avait adressés en souriant à Hurley quand celui-ci avait parlé si durement à Louba. Il croyait Hurley un peu vindicatif ; lui-même ne haïssait pas le Levantin. Cet homme était pour lui un type grossier, vulgaire, mais en un sens, digne de respect. Warden n'avait jamais manifesté aucune aversion pour lui ; au contraire, il admirait certaines de ses qualités.

Comme il se levait, on sonna à la porte.

Une femme de chambre entra.

— C'est Miller, Monsieur. Désirez-vous le voir ?

— Miller ? Le domestique de Louba ? Faites-le entrer.

Miller entra en montrant quelque nervosité.

— Je vous prie de m'excuser, docteur, de venir ainsi vous déranger, mais, comme vous vous en doutez, j'ai besoin de trouver une autre place. Je voulais vous demander d'être assez bon pour me dire s'il y a quelque chose pour un homme comme moi en Amérique du Sud.

Warden leva les yeux, étonné.

— En Amérique du Sud ? C'est bien le dernier endroit où je vous conseillerais d'aller. Pourquoi n'iriez-vous pas sur le continent ? Et même, pourquoi quitteriez-vous l'Angleterre ? Il n'y a aucune raison spéciale à cela, n'est-ce pas ?

Miller se dandinait, mal à son aise.

— Non, docteur, aucune raison spéciale. Seulement, après ce terrible crime, personne ne voudra plus me prendre comme domestique.

— Je croyais que vous deviez ouvrir à Bath une sorte de pension de famille. Quelque chose vous a-t-il fait changer d'avis ?

— Non, rien, docteur. Il hésita. Mais j'aimerais quitter le pays ; je préférerais l'étranger.

— Eh bien, allez sur le continent ou dans l'une des colonies britanniques si vous avez de l'argent.

Le docteur vanta de manière convaincante les avantages du Canada ou de l'Afrique du Sud, mais il savait que cela n'intéressait pas Miller. Après qu'il fût parti, Warden se demanda pourquoi diable cet homme était venu le trouver ? Ce fut quand on l'appela à Bow Street, au moment de la relaxation de Frank Leamington, qu'il apprit par l'inspecteur Trainor, qui l'attendait dans la rue, ce qui venait de se passer. Les comptes de Louba avaient été confiés à des experts. Le

financier défunt, semblait-il, avait consigné minutieusement toutes ses transactions, et l'on découvrit que le jour qui précéda sa mort, il avait retiré de la banque une forte somme en francs, et que cet argent n'avait pu être retrouvé dans l'appartement n° 2. En outre, Miller, avec une licence spéciale, s'était marié le lundi.

— Je le cherche afin qu'il m'explique pour quelle raison il a changé un billet de mille francs hier chez Cook, dit le détective.

Le docteur Warden comprit.

Il gravit les marches et pénétra dans le poste de police. Béryl Martin vint au-devant de lui les bras tendus.

— Comme c'est gentil à vous, docteur ! Mr Trainor a pensé que vous ne refuseriez pas de donner la garantie nécessaire.

— Bien sûr que non, dit cordialement John Warden. Ce qui veut dire que l'on ne porte plus aucune accusation contre Mr Leamington ?

Trainor fit un signe de tête.

— Je le crois, dit-il. Le procureur demande encore quelque temps pour examiner la question, mais il n'entend pas que Mr Leamington demeure en état d'arrestation une minute de plus qu'il ne faut.

Warden vit le magistrat dans son bureau particulier et lui remit le cautionnement. Puis, laissant les amoureux en tête-à-tête, il prit l'inspecteur à part.

— Avez-vous des nouvelles de Brown ?

— Aucune, vous avez lu les journaux ? Il a démissionné et a envoyé ce matin quelqu'un prendre livraison de ses papiers. Il refuse de fournir d'autres explications que celles qu'il a données dans sa lettre. Il est fatigué, et sur l'avis de son médecin, cesse de travailler. Est-ce sur votre conseil, docteur Warden ?

Le docteur ne répondit pas directement.

— Quoique je sois son ami, je n'étais pas son médecin. Je n'aime pas prendre la responsabilité de soigner mes amis.

— Avez-vous une idée de l'endroit où il peut se trouver ?

— Je ne l'ai pas vu depuis que je vous l'ai dit, et je n'ai reçu aucune communication de lui, répondit Warden. Je pense que Louba a dû laisser une fortune ?

— Au contraire, il courait à la banqueroute. Les experts disent que s'il n'était pas mort, il aurait été arrêté pour falsification de bilan et faux rapports. Il était au bord même de la catastrophe.

Warden le regarda d'un air incrédule.

— À ce point ?

— Oui. Da Costa a dit vrai là-dessus. Il devait de l'argent partout. Les gages de Miller n'ont pas été payés depuis des mois et tous les biens de Louba étaient hypothéqués jusqu'à la gauche. Nous savons que le jour de sa mort il avait retiré de la banque une grosse somme et a été payé en billets de mille francs. Ces billets ont disparu. Nous savons que Miller a changé hier cinq de ces billets ; et c'est pourquoi nous le recherchons.

Après ces nouvelles surprenantes, John Warden rejoignit le jeune couple. Frank était presque incohérent dans ses remerciements.

— Trainor m'a dit que vous aviez cru à mon innocence, depuis le premier instant, docteur. Il m'a appris que vous étiez allé voir le secrétaire d'État.

Le médecin rougit.

— Je ne pouvais tout de même pas rester les bras croisés devant une aussi monumentale erreur judiciaire !

Ce soir-là, à dix heures, on sonna chez le docteur Warden et sa femme de chambre vint lui annoncer des visiteurs. Pensant qu'il pouvait s'agir d'une consultation urgente, il descendit à son cabinet.

Un homme était assis sur le bord d'une chaise, un homme hagard, mal rasé, au regard pitoyable et, à ses côtés, la main dans la sienne, une jeune femme gentille et pâle que le docteur devina être l'épouse. C'était Miller.

— Je suis venu pour me rendre, docteur, dit-il d'une voix rauque. Ma femme pense que c'est mieux ainsi. Je suis l'un de ceux qui ont volé Mr Louba, mais je jure devant Dieu que je n'ai jamais levé la main sur lui.

Trainor et son assistant, appelés par téléphone, arrivèrent un quart d'heure après.

— Voici l'argent, Mr Trainor, dit Miller d'un ton misérable. Je sais que l'on va me mettre en prison, mais je préfère encore cela plutôt que de causer du souci une minute de plus à ma femme.

Miller raconta alors son histoire.

— Ce que je vais vous dire, Messieurs, est la vérité absolue ; j'ai menti jusqu'ici, et je le regrette. Quand un événement comme le meurtre de Mr Louba se produit, il est naturel que l'on en soit bouleversé. J'ai été à son service pendant quatorze ans. J'ai commencé quand il avait un petit appartement à Jermyn Street, avant qu'il ne gagnât tout cet argent que l'on croyait trouver à sa mort. Il demeurait à Londres six mois de l'année et passait les autres six mois quelque part dans le Sud de l'Europe. Le docteur Warden doit se souvenir de l'appartement de Jermyn Street, car il avait l'habitude d'y venir souvent. Après quelques années, Mr Louba revint à Londres et, avec quelques autres riches Messieurs, fit bâtir Braymore House, où il fixa sa résidence habituelle. C'est là que je vis Charlie Berry pour la première fois.

« Je ne connaissais pas son nom, ni ses moyens d'existence, car il ne s'extériorisa jamais en ma présence et je ne le rencontrai jamais dehors. Mais je sais qu'il venait fréquemment, quoiqu'il ne fût pas précisément un ami de Mr Louba. Autant que j'en pus juger, son attitude était celle d'un domestique plutôt que d'un ami, mais Louba le voyait seul et le reconduisait lui-même à la porte quand il prenait congé. Je pense qu'il avait dit à Charlie de ne pas me parler de ses visites, car une fois, alors que j'essayais de lui poser quelques questions, Charlie m'avait répondu de ne pas me mêler de ce qui ne me regardait pas. Le lendemain Louba m'appela dans son salon et me chapitra pour avoir mis mon nez dans ses affaires. Cette semonce mit fin à ma curiosité.

« Il y a neuf ou dix ans, peu après avoir été de nouveau vertement réprimandé parce qu'une dame devait descendre à la hâte par l'échelle de secours et que les vis de la fenêtre étaient trop serrées, je vis Charlie pour la dernière fois. Il était tiré à quatre épingles et vous l'auriez pris pour un gen-

tleman. Le fait me frappa car Charlie était habituellement peu soigné dans sa mise, et j'avais même remarqué combien il était râpé lorsqu'il venait. Depuis ce jour jusqu'au mercredi avant le crime je ne le vis jamais plus. J'en savais sur les affaires de M[r] Louba plus qu'il n'en pouvait deviner, et particulièrement sur ses affaires financières. Je savais que ses compagnies ne marchaient pas trop bien. Il avait à faire face à de gros paiements, et un jour je le trouvai devant une pile de guides maritimes et un passeport établi au nom de « Goudelas » avec sa photographie. C'est alors que je commençai à sentir le vent.

« Je sais aussi qu'il envoyait chaque semaine de l'argent à certaines personnes ; il payait, disait-il, ses pensions. Un jour il cessa ses envois et les factures commencèrent à pleuvoir dans la maison. Mes gages étaient impayés depuis plusieurs semaines et cela me parut étrange. Le mercredi avant le crime, je rencontrai Charlie qui se tenait à proximité de Braymore House. Il devait être à peu près 8 heures et j'allais à l'Elect Club retirer les quelques lettres qui étaient arrivées là dans l'après-midi pour M[r] Louba. Je ne reconnus pas Charlie avant qu'il ne m'adressât la parole, mais quand je vis sa figure, je fus certain de ne pas m'être trompé. Il me dit qu'il arrivait de l'étranger et qu'il voulait savoir où était Louba. J'étais un peu inquiet de l'allure que prenaient les affaires, et je désirais obtenir le plus de renseignements possibles en ce qui concernait mon maître. Nous entrâmes dans un bar ; c'est là que Weldrake, le petit homme, vint nous parler – j'ai déjà mentionné ce fait-là, Monsieur – et Charlie me dit avoir appris que les affaires ne tournaient pas rond et que, à moins que Louba ne le payât, il allait causer du grabuge.

« Nous prîmes plusieurs consommations, et, est-ce l'alcool ? Est-ce Charlie ? quand il me suggéra que nous devrions être les premiers payés avant que Louba fît faillite, je ne déclinai pas son offre, comme j'aurais dû le faire. J'avais pour mission de surveiller le patron pour voir s'il ne retirait pas de forte somme de la banque. C'était facile car Louba renfermait son carnet de chèques dans le tiroir supérieur de son bureau, et je pouvais aisément en vérifier les talons. Dès qu'une somme importante arriverait à la maison, je devais envoyer un télégramme à Charlie, à l'hôtel où il logeait, avec ces seuls mots « Florence est arrivée ».

« Samedi matin, Louba sortit et ne rentra que peu de temps avant le déjeuner. Il fit monter quelques plats d'un restaurant voisin et à 2 heures et demie sortit de nouveau. Je commençai alors à fouiller sa chambre. La première chose que je trouvai fut son carnet de chèques : il avait retiré douze mille livres, et avait ajouté sur le talon le mot « francs ». Le talon portait la date du vendredi ; je compris qu'il avait remis le chèque ce jour-là à la banque afin de lui donner le temps de changer la somme en devises étrangères.

« Le chèque était tiré sur le compte du Mediterranean Syndicate qui était pratiquement le compte privé de Louba. Je commençai à chercher les billets et finis par les trouver : ils étaient dans le tiroir du secrétaire, le petit secrétaire à côté de la fenêtre. Autant que j'aie pu m'en rendre compte, il y avait là sept cent mille francs. Le tiroir n'avait pas de clé ; on l'ouvrait en pressant sur deux petites saillies de chaque côté de la poignée. J'avais trouvé le système par hasard, quelques années auparavant. J'aurais pu prendre l'argent sur le moment, mais cela n'aurait pas manqué de faire tomber les doutes sur moi ; d'autant plus qu'il était probable que lors-

que Louba rentrerait ; il irait tout droit au secrétaire pour voir si son argent y était toujours.

« Notre plan était le suivant : Dès qu'il aurait reçu le télégramme, Charlie viendrait trouver Louba et en l'introduisant, je devais lui dire où était l'argent. Il devait soit le prendre alors, soit revenir plus tard par l'escalier de secours. D'avance, je devais dévisser la fenêtre pour qu'il pût entrer. Nous avions résolu la question de l'alarme qui sonne quand l'échelle inférieure est rabattue : il y avait dans le jardin une échelle de maçon et j'avais indiqué à Charlie où il la trouverait ; la première plate-forme serait ainsi atteinte sans que l'alarme sonnât. Après coup, je devais retrouver Charlie au bar où nous avions déjà bu, et nous aurions partagé le magot. Voilà précisément ce qui me déplaisait le plus dans cette histoire, car j'étais persuadé qu'il ne réfléchirait pas deux fois pour me rouler. Cette idée m'obséda et me rendit plus téméraire qu'il ne fallait.

« J'envoyai le télégramme et, peu après, Louba rentra. Il était de bonne humeur, aussi quand je lui demandai l'autorisation de sortir pour la nuit me l'accorda-t-il sans hésitation. J'avais donné rendez-vous – et j'en ai honte – près de Braymore House, à ma fiancée qui est maintenant ma femme ; mon idée était de me réserver un alibi dans le cas où l'argent disparaîtrait. Il lui fallut du temps pour se décider, car ce n'était pas son jour de sortie. Cependant elle promit d'être là.

« Une demi-heure environ avant que Charlie n'arrivât, j'étais dans le salon et Mr Louba prenait son bain. Comme je m'y attendais, en rentrant, il s'était dirigé tout droit vers le secrétaire ; je l'avais observé par la serrure. Si je ne profitais pas de l'occasion, elle ne se représenterait plus. Charlie allait

arriver ; je savais qu'il emporterait tout le paquet et que je ne verrais qu'une faible fraction de ma part. Si je la prenais maintenant, je serais sûr au moins de l'avoir, et si, après le départ de Charlie, le coup était découvert, c'est lui que l'on suspecterait. Je n'essaye pas d'excuser mon geste. J'avais l'intention de voler, et en fait, c'est ce que j'ai fait.

« J'ouvris le tiroir et sortis une poignée de billets que je glissai dans ma poche. Afin qu'on ne les trouvât pas sur moi, je les mis dans une enveloppe que je postai, à mon nom, à une adresse où j'avais une pièce pour garder les meubles que j'achetais depuis un an en vue de mon mariage. Puis je sortis dans le corridor, déposai ma lettre dans la boîte commune, rentrai dans l'appartement cinq minutes avant l'arrivée de Charlie. Je le fis entrer et lui indiquai la cachette à voix basse. Mr Louba sortit de sa chambre, entièrement vêtu, avec son col et sa cravate. Il appela Charlie et je me préparai à prendre la fuite. J'étais sur le point de sortir quand on sonna à la porte. C'était le docteur. Je fus effrayé de sa présence et ne désirai plus qu'une chose partir, surtout quand j'entendis Charlie et Louba se quereller. Je ne pensais pas un instant que Charlie pût s'emparer de l'argent sans revenir.

« Vous connaissez la suite. Je sortis et je vis ma fiancée, je bavardai un moment avec le valet du rez-de-chaussée et rentrai comme si rien n'était. Après que le docteur fût parti, j'écoutai à la porte. Je n'entendis aucun bruit. Il n'y avait là rien d'étonnant car il n'était pas rare que Mr Louba restât des heures dans son salon sans m'appeler. J'essayai d'ouvrir la porte ; elle était fermée à clé, ce qui n'était pas rare non plus. Ce qui m'inquiéta, ce fut quand le docteur me dit ne pas avoir entendu partir Charlie. Je ne trouvai qu'une seule explication : Louba s'était souvenu que le docteur l'attendait et il avait reconduit Charlie par la salle à manger et l'office.

Quand je vis que la porte de la cuisine était entrebâillée, je compris que mon explication était juste, quoique je ne me rappelai pas bien l'avoir fermée. À 10 heures 40, quand les tâches de sang apparurent et que le docteur vint avec Mr Hurley Brown, je fus pris d'une véritable panique. Mon premier geste fut d'aller dans le salon – c'était pendant qu'ils examinaient le corps – et d'ouvrir le tiroir du secrétaire. Il était vide.

« Voilà toute l'histoire, Messieurs, pour autant qu'elle me concerne. J'allai ensuite trouver le docteur et lui demandai son avis pour partir en Amérique du Sud, car je désirais que la police perdit ma trace ».

Quand Miller fut emmené, les menottes aux poignets, Warden essaya de réconforter la jeune femme qui pleurait.

Il lui donna de l'argent et la fit accompagner chez sa mère par sa femme de charge.

Quand Miller fut condamné à six mois de prison, ce fut encore Warden qui s'occupa personnellement de ses affaires. À part l'argent volé, il trouva, comme il s'y attendait, que le domestique avait mis de côté une coquette somme. Ses économies lui demeurèrent acquises car l'on trouva sur Charles Berry le reste de la somme volée.

— L'histoire se tient parfaitement, dit Trainor en rencontrant un jour le docteur Warden à Whitehall. Weldrake et Da Costa ont été remis en liberté et ils sont lavés de tout soupçon, de même que Leamington.

— En êtes-vous sûr ?

— Légalement, oui. Et je pense qu'il n'y a plus de doute possible ; Charles Berry était l'assassin. Un seul mystère demeure ! La femme : Où est-elle allée ?

John Warden haussa ses larges épaules.

Est-ce que cela a une importance ? Et il détourna la conversation. Trainor crut sage de ne pas parler de la disparition de Hurley Brown.

*

* *

C'était l'automne et Frank Leamington passait les premiers jours de sa lune de miel sur le lac de Côme. Il faisait ce jour-là un temps splendide et le lac semblait un immense saphir. Frank, paresseusement étendu à la poupe d'un canot, posait un regard amoureux sur les bras nus de sa jeune femme tirant sur les rames.

— Chérie, dit-il, il me semble toujours que je rêve et que je vais m'éveiller pour me retrouver dans une cellule à Bow Street.

Elle frissonna.

— Comment peux-tu dire cela ici ! D'où vient donc la lettre que le portier t'a remise avant que nous quittions l'hôtel ?

Il la sortit de sa poche. C'était une enveloppe épaisse, dactylographiée et que l'on avait certainement fait suivre de Londres.

— Cachet de… illisible. Timbre brésilien.

Il l'ouvrit et en sortit plusieurs feuillets qu'il entreprit de lire. Dès les premiers mots, il eut un sursaut si brusque que le canot menaça de chavirer.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Rien. Attends, chérie ; laisse-moi finir d'abord.

Elle demeura silencieuse, observant son visage tendu, pendant qu'il lisait, pour la première fois la véritable histoire du meurtre d'Emil Louba.

CHAPITRE XXXII

L'Histoire

Mon Cher Leamington,

Il y a quelques mois, avant de partir en vacances – vacances desquelles je n'avais pas l'intention de retourner – vous avez eu la bonté de me dire confidentiellement que, parce que vous connaissiez Louba, non seulement vous feriez votre possible pour aider l'homme qui l'a tué, mais encore que vous lui serreriez volontiers la main.

C'est pourquoi, connaissant votre sincérité, votre honnêteté et ayant une confiance absolue dans votre discrétion, je vous écris l'histoire de la mort de Louba. Quant à sa vie crapuleuse, elle est au delà de toute description.

Tout d'abord, laissez-moi vous parler de moi-même. Je suis né à Buckfast-on-the-Moor, un village du Devonshire. C'était en 1859, vous voyez donc que je ne suis plus dans ma « prime jeunesse ». Mon père possédait une ferme. C'était un homme qui jouissait dans les environs d'une réputation d'habile vétérinaire, bien qu'il n'ait jamais, à ma connaissance, fréquenté l'une des grandes écoles de vétérinaires. Ma mère était de Gloucestershire, et aujourd'hui encore elle reste dans ma mémoire comme un modèle aux « grandes dames de tous les temps ».

Après Cambridge, j'entrai comme externe à l'hôpital de Saint-Bartholomew. Pendant que j'y poursuivais mes études,

mon père et ma mère moururent, laissant tous les biens à partager entre mon frère et moi. Mon frère, Philip, était un garçon tendre et délicat et montrait une douceur que j'ai rarement rencontrée chez un homme. Je l'aimais tendrement, pauvre garçon.

Il était convenu qu'il continuerait d'exploiter la ferme exactement comme mon père l'avait laissée. Philip aimait la vie de plein air, les questions d'agriculture le passionnaient et cet arrangement fut admirable en tous points. Nos terres étaient vastes, et sous la direction de Philip, on leur fit rapporter davantage encore que du temps de mon père. Mes revenus étaient coquets, plus que ceux d'aucun de mes camarades de Bart, ce qui me permit d'augmenter le temps et l'étendue de mes études.

J'achetai un cabinet à Exeter et, à l'âge de 35 ans, j'étais, pardonnez-moi cette vanité, un des médecins les plus populaires dans la ville des cathédrales.

Quand j'étais encore étudiant, Philip connut une jeune fille, dont il s'éprit profondément et qu'il épousa. J'avoue que j'ai appris la nouvelle avec quelque inquiétude, car mon frère ne jouissait pas d'une santé florissante et il n'appartenait certainement pas au genre d'homme à qui j'aurais prescrit, si j'avais été consulté, les charges et les soucis du mariage.

La femme de Philip était d'une beauté remarquable. J'avais déjà vu des jolies femmes mais Elisabeth Warden les surpassait toutes ; il y avait en elle un je ne sais quoi que n'avaient pas les autres. Regardez Béryl et regardez une autre jolie femme et vous comprendrez instantanément la différence qu'il y a entre le joli et le beau.

Elle me plut dès le premier jour que je la vis et quand elle eut son bébé, je souffris mentalement presque autant que Phil (c'est ainsi que nous appelions Philip). Ce fut une fille et Phil l'appela Kathleen en souvenir de notre mère. Il n'y eut jamais de plus gentil bébé que ma petite Kate ; je dis ma Kate, car elle était destinée à devenir comme ma propre fille. Quand je considère, avec le recul des années, toutes les souffrances que ce petit être devait endurer par la suite, je crois que si j'avais pu connaître l'avenir, je l'aurais tuée de mes mains pendant qu'elle souriait et babillait dans son berceau.

Elisabeth ne se rétablit jamais tout à fait. Kate avait sept ans quand sa mère mourut. Le pauvre Phil la suivit trois mois plus tard dans la tombe et je pris la petite orpheline à ma charge. Je disposais à cette époque de mon cabinet d'Exeter et j'avais déjà acheté une maison dans Devonshire Street. Mon avoir personnel, joint à la vente de mon cabinet, me permirent de risquer la chance incertaine de m'établir à Londres. Mon ouvrage sur les maladies des centres nerveux avait eu quelques succès, et dès que je fus installé à Londres, mon cabinet ne cessa d'être occupé.

Kate resta avec moi jusqu'à l'âge de dix ans. C'est alors que je l'envoyai dans une école préparatoire du Gloustershire, où elle passa d'heureuses années. La ferme avait été vendue et j'avais réalisé une somme rondelette dont une moitié constitua cet avoir personnel dont j'ai parlé plus haut.

Les années qui suivirent passèrent doucement. Lorsque Kate eut quatorze ans, je l'envoyai à Cheltenham, dans une école plus importante – peut-être la plus importante et la meilleure de toute l'Angleterre. Elle était parfaitement heureuse et quoique j'eusse décelé en elle une pointe de romantisme, je n'en fus pas grandement inquiété. Le romantisme

est le propre de la jeunesse, et le mysticisme celui de la vieillesse. Elle aimait l'Orient et à cette époque délicieuse – délicieuse pour moi, et, je crois pour elle aussi – elle ne parlait que des gloires du Levant, présentes et passées. Elle connaissait par cœur les poètes orientaux et pouvait citer Hafiz à longueur de journée. Cela m'amusait.

À quatorze ans elle était agréable de visage. À seize ans la ressemblance avec sa mère était frappante. C'était bien la plus aimable, la plus chère enfant que Dieu ait jamais envoyée pour embellir le monde. Elle passait presque toutes ses vacances, même les grandes vacances, à Devonshire Street avec moi.

Ce fut pendant les vacances qu'elle connut un jeune officier du West Sussex Regiment, James Hurley Brown, fils d'un de mes vieux collègues d'Exeter. C'était un garçon franc et droit comme je n'avais jamais espéré en rencontrer. Il était en permission et son régiment était, je crois, en garnison en Égypte. Lui aussi aimait passionnément l'Orient et Kate était comme transportée lorsqu'elle écoutait ses descriptions, ses récits de l'ancienne Égypte, ses pittoresques histoires des villes orientales.

Bien qu'elle n'eut que seize ans et qu'il fut de dix ans son aîné, il tomba désespérément amoureux d'elle. Quant à Kate, son affection pour lui était comparable à celle de Desdémone pour Othello : elle l'aimait pour les histoires qu'il lui racontait. Il ne lui dit rien, ni à moi non plus. Il avait hérité quelque argent de son grand-père et était retourné en Angleterre. Comme notre vieille ferme de Buckfast était à vendre, il acheta et s'y installa pour mener la vie de « gentleman farmer ». Il se permit une fantaisie un petit apparte-

ment à Londres où l'on pouvait le trouver pendant les vacances de Kate.

Je commençai par me douter de quelque chose, et, en vérité, il ne fallait pas être sorcier pour deviner ce qui allait arriver. Si j'avais eu à donner un pronostic sur ce cas, j'aurais dit : « Fiançailles dans deux ans, mariage dans trois. » Kate l'aimait de cette sorte d'amour maternel qui est le fondement de tous les mariages heureux. Un jour elle me dit « Je voudrais que Jimmy[1] fût un radjah, ou un grand vizir, ou quelque chose de ce genre, papa – elle m'appelait toujours ainsi – il ne me parle plus du Caire ou de Bagdad et ne discute que de crimes orientaux, affaires de police ou autres sujets aussi ennuyeux ».

J'en glissai un mot à James et je crois qu'il se précipita dans une étude sur le folklore oriental.

C'est quelques mois avant que Kate ne quittât définitivement Cheltenham pour demeurer avec moi, que je fis la connaissance d'Emil Louba.

Un de mes vieux amis le soignait pour fièvre intermittente. Ce médecin, Clark, dut quitter l'Angleterre pour raison de santé et c'est à sa demande expresse que je m'occupai d'Emil Louba. J'aimais cet homme de la même manière impersonnelle dont on aime le Sahara ou le Colisée. Il était fort, physiquement et mentalement. Il avait le sens de l'humour et était suffisamment oriental pour m'intéresser moyennement.

Je trouvais en lui un être tolérant, aux idées larges, excepté sur un point : il haïssait les soldats, particulièrement

---

[1] Jimmy et Jim sont, en anglais, les diminutifs de James.

les soldats britanniques et spécialement les officiers britanniques.

« Ce sont les parasites de la société, disait-il ; ils ne font rien d'autre que dépenser de l'argent et en emprunter, et quand vous voulez vous faire payer, ils vous envoient leurs soldats réduire votre maison en cendres ».

Il arriva un jour qu'Emil Louba vint dîner chez moi, le jour même où Kate quittait l'école. Je m'étais trompé de date, car j'aurais voulu garder cette soirée libre. Nous dînâmes donc ensemble et Hurley Brown à qui j'avais écrit en lui donnant la date inexacte ne fut pas des nôtres. Ce jour maudit fut à l'origine de tout ce qui allait advenir.

Louba était à son avantage, c'est-à-dire agréable. Quoique vulgaire et grossier, il avait parfois la finesse et l'intuition d'une femme et je m'aperçus – Dieu me pardonne, je n'en fus qu'amusé – que Kate était comme fascinée.

Je fus appelé au milieu du repas pour un malade à Marylebone et ce dut être pendant mon absence que Louba extériorisa sa nature volcanique et proposa à ma chère fille des rendez-vous qui devaient la conduire à sa perte. Quand je revins, je fus frappé par le feu de ses joues et l'éclat de son regard. Il s'était arrangé, – je le sais maintenant, – avec une inconcevable fourberie, pour obtenir d'elle la première de ces entrevues secrètes qui eurent de si funestes conséquences.

James Hurley Brown se présenta le lendemain. Il avait quitté Kate alors qu'elle était une enfant ; il trouva une femme. Son attitude envers lui fut la même que d'habitude, et cependant différente. Je remarquai ce changement, mais je crus trouver des raisons à cela. Je sus plus tard que ces

raisons étaient à cent lieues de la vérité. Puis vint le jour où le pauvre Jimmy fit sa déclaration. Il fut repoussé d'une manière presque brutale qui lui causa une peine immense.

« J'aime bien Jimmy, me dit-elle par la suite, mais... il y a un « mais ». Jimmy est trop matérialiste, il représente trop l'antithèse de… enfin de moi et de mon idéal. »

À cette époque, je ne me doutais de rien. Jimmy retourna à sa ferme et j'appris plus tard qu'il avait changé ses plans ; il avait loué Tor Scar – c'était le nom de la ferme – et accepté un commissariat dans la police de Malaisie.

Kate en ressentit de la peine, je pus m'en rendre compte, mais elle demeura ferme dans sa décision.

Un jour, je rencontrai Emil Louba au club. Il me demanda des nouvelles de Kate, comme s'il ne l'avait pas vue ou n'avait pas entendu parler d'elle depuis ce fameux dîner.

— C'est une jeune fille ravissante, dit-il avec enthousiasme, et qui rendra un homme heureux. Est-elle fiancée ?

Je répondis, quoique ce fût inexact, qu'elle était considérée comme fiancée à l'un de mes amis, le capitaine Hurley Brown.

Ses traits changèrent instantanément.

« Hurley Brown ? Est-ce le Hurley Brown qui était à Malte ?

Je dis que c'était probable.

Fait curieux, j'oubliai cette conversation par la suite, et ne me la rappelai même pas lorsque, plus tard, Jimmy me dit

au club être à couteaux tirés avec Louba pour une affaire qui s'était passée à Malte.

Jimmy vint nous faire ses adieux, et je dois avouer que Kate se montra cruellement indifférente ; pourtant, après qu'il fût parti, je la trouvai en larmes dans sa chambre. Elle l'aimait, j'en suis certain, mais l'éclat de Louba l'éblouissait et elle n'était qu'une poupée dans ses mains diaboliques.

Un soir, je rencontrai Clark, l'ancien docteur de Louba. Il exprima le désir de voir son client et nous nous rendîmes à Braymore House. Miller fut quelque peu troublé de nous voir. Son maître, nous dit-il, était occupé. Il ne présenta point les cartes que nous lui avions remises, mais nous annonça à travers la porte.

Louba resta un moment avant de nous recevoir. La pièce était en désordre, de rares et magnifiques broderies orientales recouvraient tous les fauteuils. Sur le plancher se trouvait un hookah d'or massif. Il semblait que nous eussions interrompu une entrevue.

Nous ne restâmes pas longtemps, ayant conscience que nous étions de trop. En descendant, nous rencontrâmes le concierge singulièrement agité. Quelqu'un était descendu par l'échelle de secours mettant en branle la sonnerie d'alarme. Il était en train de conduire chez eux les locataires du 3, et avant qu'il ne put ramener l'ascenseur au rez-de-chaussée l'inconnu était loin.

En rentrant, je trouvais Kate dans sa chambre. Cela me fit plaisir, car je me souvins d'avoir quelques travaux de laboratoire à terminer sans l'aide de mon assistant. Cet assistant était Charles Berry ; il faisait ses études dans l'une des innombrables institutions qui vous façonnent des individus

désireux d'accroître leurs connaissances et de courir leur chance dans la vie. C'était un Londonien au visage maigre, à l'accent cockney prononcé, très sûr de lui et pas particulièrement honnête. J'avais l'impression qu'il déplaisait à Kate ; il s'était montré un peu trop familier avec elle, allant jusqu'à l'appeler par son diminutif. Kate n'avait pas manqué de le rabrouer et il en était resté fâché et humilié.

Il est étrange de remarquer le vernis que donnent à certaines personnes des études spécialisées. Une connaissance superficielle de la « Materia Medica » et la possibilité de réciter la « British Pharmacopœia » depuis A jusqu'à Z, lui donnèrent la pose d'un seigneur et les allures d'un professeur de chimie. Il travaillait bien ; cependant, comme je l'ai dit, la disparition périodique de quelques instruments de valeur me fit douter de sa probité.

Il était parti quand je fus de retour, son horaire de travail étant de 9 heures à 18 heures. Je n'en fus pas fâché car je désirais être seul. En outre, il s'était montré moins appliqué ces temps derniers qu'il ne l'était habituellement, et sortait à toute heure. Un fait qui attira mon attention fut le changement d'attitude de Kate envers lui. Elle se montrait maintenant très courtoise et je les surpris une fois en train de converser à voix basse. Je n'y attachai aucune importance sur le moment, mais j'eus plus tard de sérieuses raisons pour prêter une signification particulière à ce fait peu ordinaire.

Je prenais d'habitude mon petit déjeuner à 9 heures. Un matin je descendis dans la salle à manger 10 minutes avant et ma surprise fut grande d'apprendre par la gouvernante que Kate était sortie. Elle lui avait dit « Je vais acheter des fleurs à Covent Garden et j'ai rendez-vous avec une amie. Je ne rentrerai probablement pas pour déjeuner ». Somme

toute, bien que je fusse étonné, cela n'était pas extraordinaire : Kate se conduisait parfois d'une manière originale et déjà une fois elle m'avait laissé seul pour le breakfast. La journée passa. Il était près de 6 heures, le soir, quand je rentrai chez moi, extrêmement fatigué par mes visites.

— Miss Kate n'est pas rentrée, Monsieur, me dit la gouvernante d'un air inquiet.

— De tout le jour ? demandai-je étonné.

— Non, Monsieur. Un mot est arrivé cet après-midi pour vous. Je crois que c'est son écriture.

Je le trouvai sur mon bureau : c'était sans aucun doute l'écriture de Kate. Le cachet de la poste portait « 10 heures 15 Douvres ».

Pris d'une mortelle inquiétude, j'ouvris l'enveloppe et en sortis la lettre suivante :

Cher Papa,

Depuis longtemps, j'aime secrètement Charles Berry, mais je n'ai jamais osé te le dire. Je suis partie avec lui et nous devons nous marier demain.

Essaye de pardonner à ta fille qui t'aime.

Kate.

Quand je me fus rétabli de ce choc, je mis tout en œuvre pour retrouver leurs traces, pensant que cela serait facile et que j'aurais des nouvelles de Kate, mais aucune lettre n'arriva. Des détectives privés surveillèrent la maison de Charles Berry, mais ni sa mère ni moi n'eûmes de leurs nouvelles.

Je fis mettre des annonces dans tous les journaux de Grande-Bretagne et du Continent demandant à Kate de revenir et en lui assurant que tout serait oublié. Aucune réponse. Le seul homme qui eût pu m'aider dans ce moment critique était en route pour la Malaisie.

Six mois plus tard, je reçus une lettre de Kate, quelques lignes à peine. Elle était, disait-elle, très heureuse et me demandait de ne pas me faire de souci à son sujet ; au reste, elle espérait un jour me revoir. La lettre avait été postée à Vienne. J'entrai en relation avec la police viennoise, mais on ne put la retrouver ni me donner aucun renseignement sur elle. Dans les années qui suivirent, je m'accrochai désespérément à cette idée qu'elle était heureuse. Je ne vis pas Louba, qui était en vacances loin de Londres, et, de toute façon, je n'aurai jamais songé à le prendre pour confident. Ce fut peu avant de recevoir la seconde lettre de Kate que je lui racontais l'affaire. À vrai dire, c'est lui qui en avait amené le sujet en me demandant de ses nouvelles. Je lui dis qu'elle était mariée, habitait le Continent, que j'étais inquiet à son sujet et n'aurais de cesse que je l'eusse retrouvée.

Il est probable que ces paroles furent la cause de la deuxième lettre de Kate, écrite, comme je le sais maintenant, sous la dictée de Louba.

J'écrivis à Hurley Brown que Kate était mariée, en mentionnant le nom de Berry et en priant pour que le pauvre Jimmy ne se rappelât pas le genre d'individu qu'elle avait choisi. Dans sa réponse il parut surpris mais résigné.

Ce qui s'était passé, je le sais à présent. Louba m'avait pris ma chère Kate, à la fois pour satisfaire sa passion et pour se venger de l'homme auquel il la croyait fiancée. Charles Berry était parti avec eux ; il servait de prétexte,

d'explication, de masque au nom de Louba, et quand, à la fin, Emil Louba fut lassé de son nouveau jouet, c'est à Berry qu'il la passa en insistant, toutefois, sur la cérémonie du mariage. Ils furent mariés devant le consul britannique à Bucarest et Louba leur fit une petite pension mensuelle.

Je ne parlerai pas de ces années terribles, durant lesquelles Kate devint danseuse, puis, lorsque sa fraîcheur et son charme se fanèrent, serveuse dans un café de bas étage à Bucarest. Je suis surpris qu'elle ait survécu à tout cela. Le seul côté heureux de son martyre fut que depuis le début Berry la haïssait. Le souvenir des humiliations passées avait éveillé en lui une aversion qui préserva ma fille d'un calvaire qu'elle n'aurait pas manquer d'endurer s'il en avait été différemment. Sans la crainte qu'il avait de Louba, il l'eut forcé à une existence de totale dégradation.

Louba leur envoya périodiquement de l'argent jusqu'à la fin de l'année passée, date à laquelle ses envois commencèrent de devenir irréguliers. Ils restèrent parfois plusieurs semaines sans rien recevoir. Un jour vint où Louba leur fit savoir qu'après les avoir payés pendant des années, il entendait ne plus continuer, et il conseillait à Charles Berry d'exploiter sa femme d'une manière plus profitable qu'il ne l'avait fait jusqu'ici.

Berry fut pris d'inquiétude. Il vivait avec une femme qu'il n'aimait pas et jusqu'ici il avait échoué en essayant de lui faire adopter le système que Louba proposait.

Il fit ses valises et arriva à Londres par le premier train, emmenant Kate avec lui. À cette époque, il ne savait pas que Kate avait régulièrement écrit à Louba, en le suppliant de la sauver de cette misérable existence qui était la sienne. Dans la dernière de ses lettres elle avait mentionné l'adresse de

Deptford à laquelle Berry lui avait dit qu'ils se rendaient. Charlie avait apparemment cultivé l'amitié du propriétaire de cette maison, au cours d'une de ses visites en Angleterre.

Kate se souvint de l'adresse et, persuadée qu'ils allaient tout droit à Little Kirk Street, l'écrivit en tête de sa lettre.

Cependant, ils ne se rendirent pas du tout à Deptford mais descendirent dans un hôtel d'une société de Tempérance, et ce n'est que plus tard qu'ils allèrent à l'adresse que Kate avait donnée.

CHAPITRE XXIII

Le meurtre

Le but de Berry était d'obtenir de Louba l'assurance que celui-ci continuerait à lui verser ses subsides, ou qu'il lui remettrait une somme suffisamment élevée pour effacer ses obligations. Louba le vit et lui dit, clairement, qu'il ne recevrait plus d'argent et que du reste lui-même était dans une position difficile, à tel point qu'il avait l'intention de quitter bientôt le pays.

Tout d'abord, Berry ne le crut pas, mais rencontrant le domestique Miller, qui le connaissait, ils discutèrent là-dessus et résolurent ce que vous savez.

Hurley Brown était depuis longtemps retourné en Angleterre et occupait un poste à Scotland Yard. Je lui racontai tout ce que je connaissais ; il ne fit aucun commentaire, si ce n'est qu'il suggéra qu'Emil Louba savait probablement quelque chose de cette disparition, suggestion que je rejetai immédiatement.

Comme je vous l'ai dit, Louba me plaisait malgré ses défauts et son manque évident d'éducation.

Jimmy et moi parlions rarement de Kate et nous paraissions nous éloigner chaque jour davantage l'un de l'autre, lui vers ses affaires, moi vers les miennes, jusqu'au jour où il cessa d'être Jimmy pour devenir « Hurley Brown », et moi

« Warden ». Mon affection pour lui n'avait toutefois diminué en rien, ni la sienne pour moi.

Les coïncidences du Destin sont impénétrables, et notre avenir est déterminé par des facteurs si négligeables en apparence ! Et non seulement notre avenir mais aussi celui des êtres qui nous sont les plus proches et les plus chers ? Une remarque que fit par hasard Hurley Brown au club rappela à Louba – il était notre commensal – qu'il souffrait parfois de douleurs stomacales et il me demanda de venir le voir à ce sujet. Je lui fixai un rendez-vous. J'étais en ville ce jour-là et n'avais rien à faire ; je fus donc heureux de trouver matière à occuper mon esprit. Je devais dîner avec Clark, ce soir-là et celui-ci ne put venir comme nous étions convenus. Mais j'anticipe sur les événements.

Dire que je ne pensais plus à Kate serait pécher contre la vérité. Elle n'a jamais quitté mon esprit, et je n'ai jamais cessé de prier pour elle. Kate était ma première pensée le matin, ma dernière le soir, mais derrière ses longs silences, je la savais heureuse comme elle me l'avait écrit. La douleur n'était plus qu'un engourdissement, la blessure une cicatrice.

Il me souvient que je pensais à elle en me rendant chez Louba, et que je pensais à Louba, également, cet homme étrange que Hurley Brown haïssait d'instinct. Cette haine était payée de retour, je le savais. Malgré la fortune et l'influence du Levantin, Jimmy l'avait fait chasser de Malte. Il était en effet exact, ainsi que Louba l'avait dit, que peu après que Jimmy lui eût assuré qu'il l'obligerait à quitter l'île, sa maison avait été incendiée par les soldats de la compagnie du jeune officier que des « dettes d'honneur » avaient conduit au suicide.

Miller vint m'ouvrir, et je vis immédiatement que quelque chose n'allait pas. Il avoua plus tard qu'il avait organisé un cambriolage et croyait qu'à ce moment-là, Berry était en train de le mettre à exécution.

Il demanda à sortir pour voir sa fiancée, et m'assura qu'il serait de retour dans un quart d'heure. J'acquiesçai volontiers, m'assis et sortis un livre de ma poche.

Pendant que j'attendais, le bruit crut en intensité dans le salon, et il était impossible de lire. Je refermai le livre, sans avoir l'intention d'écouter, et cependant je ne pus m'empêcher d'entendre presque chaque mot de leur dispute. Soudain une clé tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit brusquement et la voix de Louba s'éleva avec colère.

« Sortez et ne revenez plus, sans quoi, Mr Charles Berry, je vous donnerai quelque chose dont vous vous souviendrez !

Charles Berry ! Je fus immédiatement sur pieds.

« Ce serait drôle pour vous si j'allais chez le vieux docteur et que je lui dise tout, hein ? Je reconnus la voix de Berry.

« Allez donc le lui dire ! Dites-lui ce que vous avez fait ! Dites-lui que je vous ai entretenus, vous et votre femme, pendant dix ans ! Maintenant, hors d'ici ! Et faites-lui savoir que si elle m'écrit encore des lettres de jérémiades, je vous l'enlèverai et elle le regrettera.

Je demeurai comme pétrifié. Durant quelques secondes, je perdis tout contrôle sur moi-même et me mis à trembler. Puis j'entendis Berry sortir et, m'étant maîtrisé, j'entrai dans le salon par la porte entr'ouverte.

Louba leva les yeux sur moi et devint d'une pâleur mortelle.

— Quand… quand êtes-vous arrivé, docteur ?

— À l'instant, répondis-je.

— Avez-vous entendu ? Avez-vous vu quelqu'un ?

— Non, répondis-je tranquillement. J'étais redevenu moi-même, n'étaient mes mains que je ne pouvais garder immobiles.

— Bon ! dit Louba avec un soupir de soulagement. J'avais oublié que vous deviez venir, docteur. Voulez-vous m'examiner ?

— Enlevez votre chemise, dis-je automatiquement en m'asseyant au secrétaire. Il commença d'ôter sa cravate et son col.

Je savais, avant de venir, l'ordonnance que je lui prescrirais. Je pris une feuille de papier et écrivis. L'ordonnance était faite en partie quand je m'aperçus que la plume n'avait plus d'encre. Je la quittai et tâchai de sortir, sans trembler, le stéthoscope de ma poche.

C'est alors que je vis la lettre. Elle était sur le plancher à mes pieds ; je me baissai et la pris. Louba me tournait le dos et par conséquent ne pouvait pas me voir. C'était une lettre de Kate ; je reconnus l'écriture et dans ces quelques lignes d'agonie et de prière je lus la terrifiante histoire de la perversité de cet homme. Je la lus aussi lentement que si c'était une pièce sur laquelle le tribunal me demandât de prêter serment. Je sus les moyens qu'il avait employés pour enlever Kate, la part assignée à Berry, et aussi l'enfer qu'elle avait dû vivre dans la compagnie de cette brute.

Il venait d'enlever sa cravate et son col quand je me retournai. Je pris le premier objet qui me tomba sous la main, c'était un lourd chandelier d'argent, et lui en portai un coup violent. Ma main fut si rapide que je lui assénai un nouveau coup avant qu'il fût au sol. J'avais la certitude de ce que le premier coup avait été mortel.

Le chandelier était taché de sang ; je l'emportai et le déposai dans la salle à manger dont je fermai la porte derrière moi. Je retournai alors vers Emil Louba. Il était mort, je n'eus pas à l'ausculter pour m'en rendre compte. J'entrai dans sa chambre, car je venais de faire mon plan en une fraction de seconde. J'ouvris la fenêtre qui donnait sur l'escalier de secours et me revêtis de sa robe de chambre en soie que je boutonnai jusqu'au col. En ouvrant la fenêtre, j'avais fait tomber une des deux vis qui se trouvaient sur le rebord. Je les ramassai et les jetai sur le lit, sans autre but que de mystifier quiconque viendrait enquêter sur le crime.

Avant tout, je déchirai l'adresse de Kate sur sa dernière lettre, mis le feu au reste que je jetai dans la cheminée et attendis qu'elle fut consumée. Je soulevai alors le corps, le transportai dans la chambre à coucher et le déposai sur le lit. Je crus entendre du bruit sur le palier et je vins sur la pointe des pieds dans le corridor écouter à la porte. C'est alors que les tâches de sang de la robe de chambre laissèrent des marques sur le panneau.

Miller était sorti depuis cinq minutes à peine et il m'avait dit devoir être absent un quart d'heure. J'ôtai la robe de chambre, allai dans la salle de bains et me lavai les mains ; je pris une serviette propre et la remis à sa place dans l'armoire. Je m'observai soigneusement devant un miroir,

regardai mes chaussures pour m’assurer qu’elles n’étaient pas tâchées de sang et sortis.

La clé était à l’intérieur, je la pris et fermai la porte, puis la mis dans ma poche.

Il y a deux clés au même panneau, je pensai que la seconde était la clé de l’appartement et je l’essayai à la porte d’entrée. C’est à ce moment que je découvris des tâches de sang et je les essuyai avec mon mouchoir. Ce mouchoir fut ensuite brûlé dans mon laboratoire.

Je pris soin à ce qu’il n’y ait pas de sang sur mes manchettes et me remis à lire – chose remarquable, j’arrivai à lire vraiment ! – Miller entra et, après qu’il eût appelé Louba à travers la porte sans que je manifeste un sentiment quelconque, je retournai au club.

Pourquoi ce mensonge ? Pourquoi avoir ouvert la fenêtre ? demanderez-vous. C’est bien simple. Je voulais rendre Berry responsable du crime, non point que je craignisse d’en supporter les conséquences, mais je voulais sa mort. En quittant Braymore House, je vous vis, Frank Leamington, et j’eus peur que vous fussiez inculpé dans ce crime, aussi je fus sur le point de vous prévenir. Mais cela aurait pu être dangereux, pour vous et pour moi, et je décidai d’aller au club. À mon grand soulagement, mon ami Clark m’avait fait savoir qu’il ne pourrait pas dîner avec moi. Aussi dînai-je avec Hurley Brown en compagnie de qui je passai la soirée.

J’eus une émotion profonde quand je vous vis entrer dans le fumoir et chercher dans l’indicateur de chemins de fer. Je décidai de retourner chez Louba. Miller serait sorti et il y avait un prétexte à ma visite. J’avais le moyen d’v entrer

facilement, je tenais particulièrement à m'assurer lue je n'avais rien laissé qui pût prouver ma venue. Fait curieux, je ne vis pas l'ordonnance inachevée. Je m'introduisis dans l'appartement sans difficulté.

Miller n'était pas là quand j'entrai dans la chambre. C'est alors que je vis les autres lettres de Kate. Je suppose que Louba avait raillé Berry à cause de cette correspondance. J'aperçus le téléphone et une idée me vint alors à l'esprit. Je demandai le docteur Warden – moi-même au club ; la voix de Louba était très facile à imiter. J'ai agi de la sorte – tout comme je donnai une heure inexacte de la mort uniquement parce que je voulais que le crime fut rejeté sur quelqu'un d'autre. C'est moi encore qui appelai l'ascenseur au troisième étage.

Vous savez le reste de l'histoire. On retrouva la trace de Berry mais la police arriva trop tard pour l'arrêter à l'hôtel où il était descendu. On ne retrouva qu'un message chiffré que Miller lui avait adressé pour lui annoncer que Louba avait retiré une forte somme.

Entre temps, j'étais déjà sur la piste à Deptford. Après que la police eût terminé avec moi, je fis mon enquête personnelle. Cela me fut possible parce que la nuit était particulièrement brumeuse et qu'ainsi personne n'aurait pu me reconnaître, même si j'avais été connu dans ces parages.

Quand j'appris, le lendemain, que Berry et Kate avaient quitté l'hôtel, je devinai où ils allaient et je passai mes nuits à surveiller la maison. Je savais que Charles Berry s'y trouvait, et Kate également. De retour en ville, le lundi tôt dans la matinée, j'entrai dans mon studio et fus surpris d'y trouver Jim qui m'attendait.

— Où étiez-vous, docteur ? demanda-t-il tranquillement.

— Je suis allé voir un malade, Brown, répondis-je de ma façon la plus naturelle, et alors, sans préliminaires, il me dit :

— Papa, c'est vous qui avez tué Emil Louba.

CHAPITRE XXXIV

Le fait que Jimmy m'appelât « Papa », comme autrefois, me bouleversa profondément.

— Pourquoi dites-vous que je l'ai tué, Jimmy ?

— Personne d'autre ne l'aurait tué. Il n'y avait personne dans l'appartement à part Miller. Personne n'avait de raisons de le tuer. Louba a pris Kate.

— Comment le savez-vous ?

— Il m'est venu subitement cette idée que vous deviez avoir découvert cela et, naturellement, vous l'avez tué. Où est-elle à présent ?

Je m'assis à mon bureau et bourrai une pipe avant de répondre. J'étais arrivé à un tournant décisif de ma vie, et je me dis qu'un bon chirurgien se doit de réfléchir posément.

— Je ne puis vous le dire. Elle est à Londres avec Berry.

— Berry était votre assistant, n'est-ce pas ? J'ai reconnu tout de suite ce nom. C'est lui ?

Je fis signe que oui.

— Et, bien entendu, ce n'est pas avec lui qu'elle est partie, mais avec Louba. Berry n'a été qu'un prête-nom.

Je fumai un long moment en silence, puis je lui dis tout ce que je savais, tout ce que j'avais fait, tout ce qui était arrivé.

— J'aurais voulu que ce fût moi, dit-il entre ses dents. J'aurais voulu l'étrangler de mes mains.

— Il est heureux que vous n'en ayez rien fait, lui dis-je. Pour moi la chose n'a pas grande importance. Je suis vieux, ma vie est plus ou moins finie, et je mourrai heureux en sachant que j'ai débarrassé le monde d'une telle crapule.

— Il n'est pas question de mourir, reprit-il vivement. Nous devons retrouver Kate et la sortir de là. Quant à l'homme, son mari…

J'avais entre temps pu lire la plupart des lettres de Kate à Louba, que j'avais rapportées de ma seconde visite à Braymore House, et pus ainsi lui dire ce qu'étaient leurs relations.

— Nous devons la sortir de là, répéta-t-il. Je ne sais pas ce que nous ferons de son mari. Si on l'arrête, on connaîtra évidemment toute l'histoire.

— Il n'y a aucune raison pour qu'on l'arrête, dis-je, et je ne crois pas m'être jamais senti aussi joyeusement résolu qu'à ce moment. Je vais le tuer.

Il ouvrit la bouche d'étonnement et me regarda fixement.

— Je vais le tuer pour tout ce qu'il a fait à Kate, et vous ne devez pas m'en empêcher. Je désire une seule chose, Jimmy, c'est une retraite et un avenir pour Kate.

Il respira profondément.

— Quant à l'avenir, ne vous mettez pas en peine, je démissionnerai.

— Mieux que cela, dis-je, faites établir des passeports pour vous et pour Kate. Un paquebot quitte Cherbourg après-demain pour l'Amérique du Sud. Réalisez tout ce que vous pourrez et emmenez-là. Je vous rejoindrai plus tard, si je suis encore vivant.

Nous parlâmes de ce plan, puis je lui donnai un rendez-vous où nous pourrions nous retrouver. Je ne pense pas qu'il ait pris au sérieux mon intention de tuer Charlie, car il me dit en partant :

— Il n'y a pas de raison pour que vous couriez quelque risque, Papa. Nous n'avons qu'à prendre Kate et le laisser là où il est.

— Pour qu'il parle ? demandai-je avec un sourire. Pour qu'il dise tout ce qu'il sait sur la jolie nièce du docteur Warden, pour qu'il donne son explication du crime et qu'il mentionne le nom de Hurley Brown ? Non, agissez de votre côté, j'agirai du mien.

*

* *

On n'aurait pas pu dire, ce soir là, que la nuit tomba sur Londres. Il est plus exact d'écrire que la ville y avait été plongée tout le jour. Dans la soirée, j'avais pris ma faction près de la maison dans Little Kirk Street. Je serrais dans ma poche un pistolet automatique muni d'un silencieux Maxim, et mon plan était de suivre Berry quand il sortirait de la maison, de faire quelques centaines de mètres, de l'abattre dans le brouillard et de revenir chercher Kate.

Mais lui-même en avait décidé autrement il avait l'intention de tuer Kate et l'avait obligée d'écrire une confession que nous retrouvâmes plus tard dans son sac, mais dont évidemment je n'avais pas connaissance. C'est l'original dont elle fit une copie qui fut trouvé sur lui.

Je les vis sortir et les suivis de près. J'avais eu soin de mettre des chaussures à semelles caoutchoutées, cependant Kate qui avait l'oreille fine fut certaine d'être suivie.

Une fois l'homme retourna sur ses pas pour me chercher, mais je m'aplatis contre le mur et il ne me vit pas.

Je pouvais maintenant deviner le plan de Berry, les mots qu'ils échangeaient m'arrivaient distinctement. Je me rapprochai davantage et observai, silencieux tout ce qui suivit.

Berry se précipita sur elle et essaya de la jeter à l'eau, c'est à ce moment que j'intervins. Je fis feu à deux reprises. Je crois que la première balle fut mortelle, Kate vint vers moi, et au son de ma voix me reconnut.

Il n'y a plus grand chose à ajouter. Je trouvai Jimmy à l'endroit fixé et les vis partir, lui et ma chère fille, puis je retournai à mon existence habituelle de Devonshire Street. J'attendis de vous voir remis en liberté avant de saisir la première occasion pour quitter l'Angleterre et n'y jamais revenir.

Peut-être qu'un jour on déposera mes cendres à côté de celles de mon père et Phil dans le petit cimetière de Buckfast-on-the-Moor, mais jusque là je demeurerai étranger à mon pays.

Kate est mariée ; c'est une femme heureuse. Jimmy ? Vous ne devineriez jamais que l'homme en chaperos[2] assis en face de moi, fut jadis commissaire de police. Voici toute l'histoire, mon cher Franck, pour vous et votre femme seulement. Vous avez eu la bonté de venir me dire au revoir quand je suis parti en vacances peu de temps avant votre mariage. Je vous ai promis d'être de retour pour la noce mais c'était une promesse que je savais ne pas pouvoir tenir ; je crois que vous comprendrez pourquoi. Souvenez-vous de moi par les guérisons que j'ai obtenues, ce qui est l'orgueil d'un vieux médecin. Dieu vous bénisse !

FIN

---

[2] Pantalons de cuir.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2017

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, YvetteT, Coolmicro.